This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

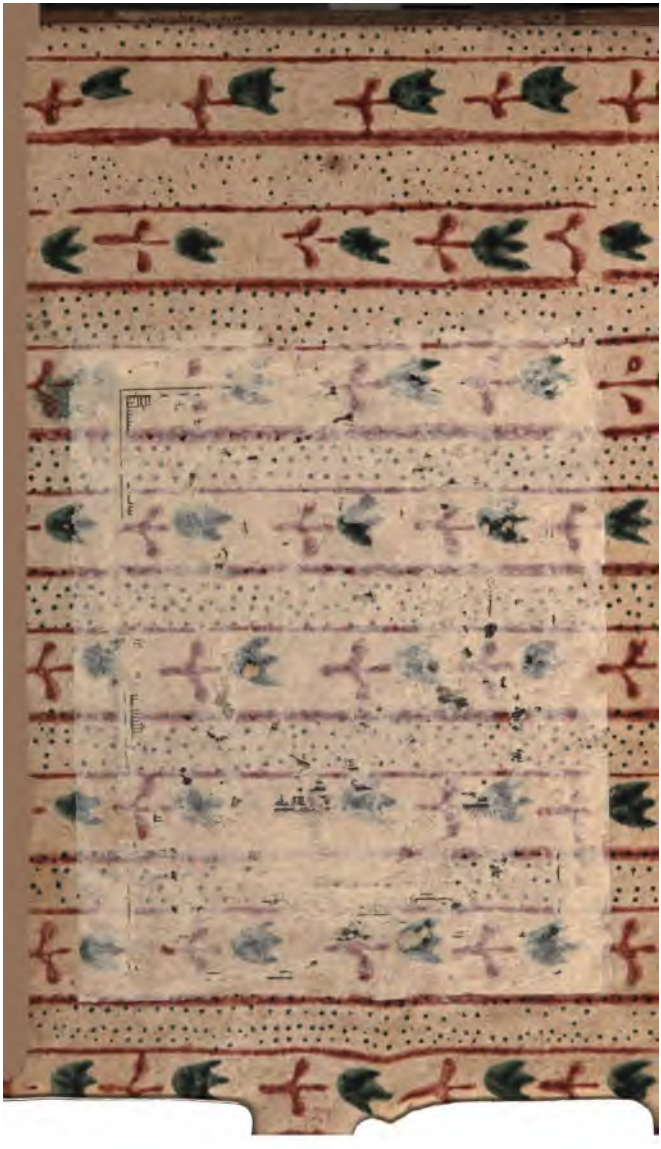
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

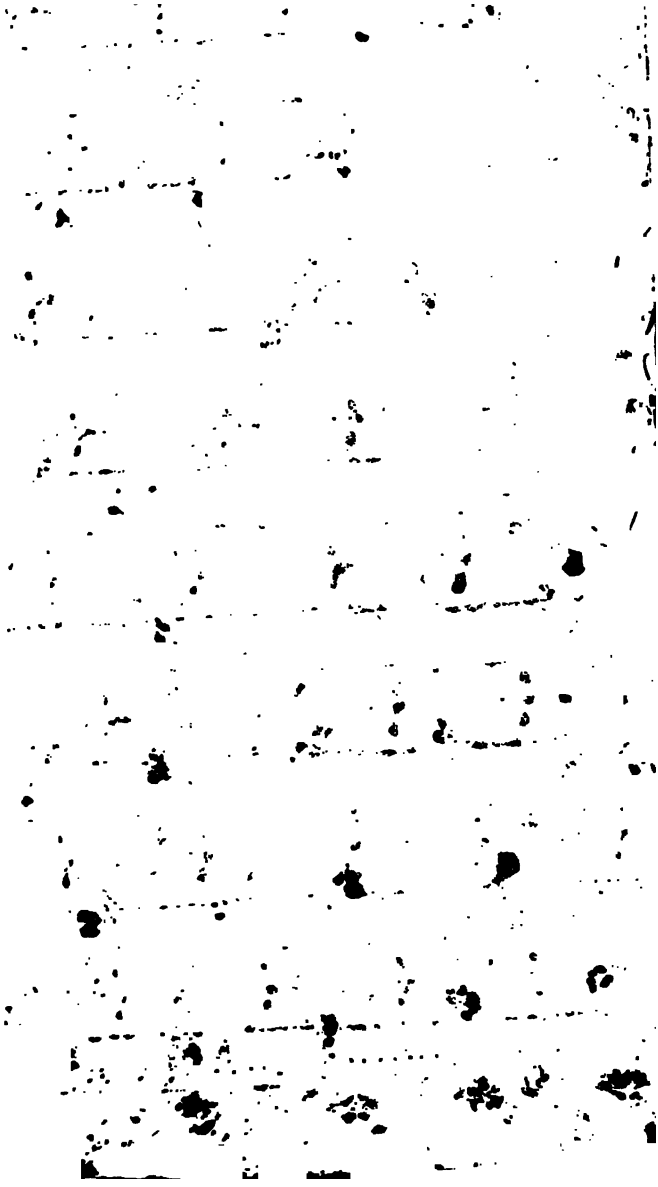
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





OEUVRES

DE

MACHIAVEL,

TOME SECOND.

OEUVRES

DE

MACHIAVEL.

TOME SECOND,

Contenant le III. Livre des *Diſcours Politiques ſur la prémiere Décade de* TITE-LIVE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'ANTI-MACHIAVEL, & autres Pieces.

A LA HAIE,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE,
M. DCC. XLIII.

DG
731.5
.M154
1743
v.2

693570-020

DISCOURS POLITIQUES DE NICOLAS MACHIAVEL SUR LA I. DÉCADE DE TITE-LIVE.

LIVRE TROISIEME,

CHAPITRE I.

Si l'on veut qu'une Religion, ou qu'un Gouvernement, ſubſiſte longtems, il faut ſouvent remettre l'un & l'autre ſur le pied de leurs prémiers principes.

IL n'eſt rien de plus vrai, que toutes les choſes du monde ont leur durée & leur vie déterminée. Mais celles, qui fourniſſent toute la carriere que le

Ciel leur a preſcrite, ſont celles qui ne font aucun excès, & qui ſe conduiſent avec tant de regle, qu'elles ne reçoivent point de grands changemens; ou, s'il leur en arrive, ce n'eſt qu'à leur avantage, & ſans aucun préjudice. Or, comme je parle de Corps compoſez, tels que ſont les Religions & les Républiques, je dis, que les changemens, qui les ramenent vers leurs prémiers principes, ſont des changemens qui leur ſont ſalutaires. Ainſi, lorſque ces Corps ſont compoſez de telle maniere, qu'en ſuivant les ordres & les loix de leur établiſſement l'on peut les ramener aiſément à leurs prémiers principes, ils ſont aſſeurément d'une plus longue durée, que les autres: & même, quand ils n'auroient point ces reglemens, pourvû qu'ils y ſoient ramenez par quelque accident, c'eſt la même choſe pour leur conſervation.

D'AUTRE CÔTÉ, il eſt manifeſte, que, ſi ces grands Corps ne ſe renouvellent point, il faut qu'ils périſſent. La maniere de les renouveller, comme nous l'avons déjà dit, c'eſt de les ramener à leurs principes: car, il n'y a point de Religion, ni de République, qui n'ayent

n'ayent eu quelque choſe de bon dans leur établiſſement ; & c'eſt par le moyen de ces bonnes choſes qu'on peut les remettre dans le chemin de s'accroitre, & de reprendre leur prémiere réputation. Mais, comme dans la ſuite elles viennent à ſe corrompre, il faut qu'enfin elles faſſent périr le Corps, où telle corruption ſe trouve, s'il ne ſurvient rien qui les puiſſe ramener à leur prémiere pureté. L'on peut appliquer ici la maxime des Médecins, qui diſent: *Que tous les jours il s'amaſſe quelque choſe dans nos corps, qui de tems en tems a beſoin de la purgation* *.

A L'ÉGARD des Etats, l'on les remet ſur le pied de leur inſtitution, ou par la prudence de ceux qui les gouvernent, ou par quelque accident qui vient de dehors: & cette derniere remarque fait voir comment il étoit néceſſaire que Rome fût priſe par les Gaulois, ſi l'on vouloit la faire renaitre, afin qu'elle pût reprendre par-là de nouvelles forces, & une vie nouvelle, en rétabliſſant chez elle la Pié-

* Quod quotidie aggregatur aliquid, quod quandoque indiget curatione.

Piété & la Juſtice, qui commençoient fort à ſe corrompre. C'eſt ce que Tite-Live remarque fort bien, lorſqu'il dit, que, quand il fut queſtion de mettre l'Armée en campagne contre les Gaulois, & de faire des Tribuns avec une autorité conſulaire, l'on négligea toutes les cérémonies religieuſes qu'on y obſervoit d'ordinaire; &, au lieu de châtier les trois Fabius, qui avoient combattu contre les Gaulois, ſans ſe *mettre en peine du Droit des Gens* *, ils les firent Tribuns. Il faut auſſi préſuppoſer, qu'on commençoit à ſe relâcher beaucoup ſur tous les autres bons reglemens, faits par Romulus & par les autres Princes ſages, qui avoient fondé la République; & que ce relâchement portoit un grand préjudice à la liberté publique.

ROME eut donc beſoin de ce grand châtiment, qui lui venoit de dehors, afin qu'elle ſe reformât, & qu'elle fit voir à ſon Peuple, qu'il faloit avoir beaucoup de vénération pour la Religion, beaucoup d'attache pour la Juſtice, toute l'eſtime qu'il faut pour les Citoyens de mérite; & qu'il faloit con-

* Contra Jus Gentium.

conſidérer bien plus leur vertu, que les avantages particuliers qu'elle attiroit à ces Grands Hommes au-deſſus des autres. Tout cela ne manqua pas d'arriver; car, dès que Rome fut rétablie, l'on renouvella tous les reglemens de l'ancienne Religion, l'on châtia les Fabius qui avoient combattu *contre le Droit des Gens* *: enſuite, ils élevérent ſi haut le mérite & la bonté de Camille, que le Sénat & les autres, ſe défaiſant de leur envie, ils remirent unaniment ſur lui le ſoin & le gouvernement de l'Etat.

IL eſt donc néceſſaire, comme nous l'avons dit, que les hommes, qui vivent en ſociété, reviennent ſouvent à eux-mêmes, ou par ces ſortes d'accidens du dehors, ou par ceux du dedans. Pour ces derniers, il faut qu'ils viennent par le moyen d'une loi, qui éxamine ſouvent les gens qui compoſent la ſociété: ou bien, ils peuvent venir d'un homme de bien, qui naiſſe au milieu de ces gens-là, & qui, par ſes bons éxemples, & par ſes grandes actions, faſſe le même effet chez eux, que cette loi.

LES

* Contra Jus Gentium.

LES Républiques parviennent donc à un ſi grand bien, ou par la vertu d'un Particulier, ou par la voie d'une bonne loi. A l'égard de ce dernier moyen, l'on ſçait que ce fut l'établiſſement des Tribuns du Peuple, des Cenſeurs, & des autres reglemens, qui ramenérent la République Romaine à ſes prémiers principes, & qui reprimérent l'inſolence des ambitieux. Et ces reglemens ont beſoin d'être animez par la vigueur d'un Citoyen, qui ait le courage de les faire éxécuter contre l'autorité de ceux qui les violent. L'on voit là-deſſus des éxécutions conſidérables, faites, avant la priſe de Rome, par les Gaulois. Tel fut le châtiment des enfans de Brutus, la mort des *Decemvirs*, & celle de Melius Frumentarius. Depuis la priſe de Rome, l'on a vû l'éxécution de Manlius Capitolinus; celle du fils de Manlius Torquatus; la Sentence de Papirius Curſor contre Fabius, qui étoit Général de la Cavalerie ſous lui; &, enfin, l'accuſation intentée contre les Scipions.

OR, comme ces choſes-là étoient fort extraordinaires, & très remarquables, elles remettoient les gens à

la raiſon : mais, dès qu'elles ne furent plus rares, alors la corruption eut plus lieu de gagner & de s'étendre avec beaucoup de deſordre & de péril ; car, il ne faudroit pas qu'il y eût plus de dix ans d'une de ces grandes exécutions à l'autre. Mais, ſi l'on paſſe ce terme, les hommes commenceront à changer leurs mœurs, & à violer les loix ; &, s'il ne ſurvient pas quelque accident qui leur remettre devant les yeux la rigueur des châtimens, & qui en réveille la crainte dans leur cœur, vous verrez en peu de tems une ſi grande quantité de gens qui s'émancipent contre les loix, qu'on ne peut plus entreprendre d'en faire juſtice, ſans expoſer l'Etat aux troubles & aux mouvemens.

CEUX, qui ont gouverné la République de Florence depuis l'an mille quatre cens trente-trois juſqu'en quatre-vingt-quatorze, ſoûtenoient à ce propos, qu'il falloit reformer ce Gouvernement tous les cinq ans, & qu'autrement on ne pouvoit pas le maintenir. Or, ils diſoient, que reformer le Gouvernement, c'étoit imprimer dans l'eſprit des gens la crainte qu'on leur avoit donnée dans ſon établiſſement,

parceque, dans ce tems-là, on avoit châtié ceux qui en avoient violé les reglemens. Mais, comme l'on oublie ces châtimens, cela fait prendre la hardieſſe aux gens de faire des entrepriſes hardies, & de tenir des diſcours ſéditieux. Il faut remédier à ces deſordres, en ramenant les choſes à leur principe.

IL ne faut auſſi bien ſouvent, que les grandes qualitez d'un ſeul homme pour remettre une République dans ſon prémier état, ſans qu'il ſoit beſoin d'y être obligé par quelque loi établie, pour faire des éxécutions de grande conſéquence; parceque ces belles qualitez font une ſi grande impreſſion, & attirent tant de reſpect à celui qui les poſſede, que les gens de bien font ce qu'il peuvent pour les imiter, & les méchans ont honte d'avoir une conduite ſi oppoſée à celle-là. Ceux, qui dans Rome produiſirent ces beaux effets, furent Horatius Cocles, Scevola, Fabrice, les deux Metius, Regulus Attilius, & quelques autres, qui, par les grands éxemples de vertu qu'ils donnoient dans Rome, y faiſoient preſque le même effet, qu'auroient pû faire les meilleures loix, & les meil-

meilleurs reglemens. Et ſi les éxécutions, dont nous venons de parler, euſſent été jointes à ces grands éxemples de vertu, & euſſent été renouvellées ſeulement tous les dix ans, Rome aſſeurément ne ſe ſeroit point corrompue. Mais, dès que ces deux choſes commencérent à être plus rares, les deſordres commencérent à devenir plus fréquents; car, depuis la mort de Regulus, l'on ne vit plus de ces éxemples de vertu: &, quoi que l'on ait vû depuis les deux Catons, il y avoit tant à dire d'eux à Regulus, & du plus jeune même au prémier, outre qu'ils étoient les ſeuls de leurs tems qui euſſent de la vertu, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils ne firent aucun bon fruit par les beaux éxemples qu'ils donnérent; ſur-tout le dernier Caton ne put en aucune maniere reformer, par ſon éxemple, les Citoyens d'une République preſque toute corrompue.

EN VOILA' aſſez à l'égard des Républiques; &, pour les Religions, l'on voit auſſi qu'elles ont beſoin de reformation par l'éxemple de la notre, qui ſeroit à preſent entiérement abolie, ſi Saint François & Saint Dominique ne l'euſſent pas un peu ra-

menée à ſon principe, en faiſant profeſſion de vivre dans la pauvreté, & d'imiter la vie de JESUS-CHRIST. Ces nouveaux *Ordres* eurent tant de pouvoir, qu'ils ont été cauſe que la Religion n'eſt pas périe, nonobſtant la vie ſcandaleuſe des Prélats, & des Chefs de l'Egliſe: car, ces Moines, vivant dans la pauvreté, ils eurent tant de crédit ſur l'eſprit des Peuples, & dans les *Confeſſions*, & dans les Prédications, qu'ils leur firent comprendre, qu'on ne devoit point médire des Supérieurs, qu'on devoit ſe ſoûmettre à leur conduite, & qu'on devoit laiſſer à DIEU la vengeance des crimes. C'eſt ce qui eſt cauſe que ces Prélats, & ces Chefs de l'Egliſe, vivent le plus mal qu'ils peuvent, parce qu'ils ne craignent pas les châtimens de DIEU, qu'ils ne voyent pas encore, & même qu'ils ne croyent pas. Cette reformation donc a empéché encore que la Religion ne périſſe.

LES Monarchies ont auſſi beſoin d'être reformées dans leur gouvernement, & d'être ramenées à leur prémiere fondation, pour rétablir l'autorité de leurs loix fondamentales. Ne voit-on pas le grand bien que cette

te ſage conduite produit dans le Royaume de France, qui eſt une Monarchie, où les loix & les bons ordres ont plus de vigueur, qu'en aucun autre Etat du monde? Ce ſont les Parlemens, &, ſur-tout, celui de Paris, qui ſont les dépoſitaires & les défenſeurs de ces loix & de ces beaux reglemens: & cet auguſte Corps du Parlement de Paris les renouvelle toutes les fois qu'il fait faire des éxécutions de quelques-uns des Grands du Royaume, ou qu'il prononce des Arrêts contre le Roi même. Cette Monarchie a donc conſervé juſqu'ici ſa liberté, parceque ce Parlement a toûjours maintenu les loix de l'Etat avec une grande vigueur, les ayant fait éxécuter ſans miſéricorde contre ce qu'il y a de plus élevé dans le Royaume. Mais, dès que ce Corps ſe relâchera ſur le châtiment de ceux qui ſe rendront coupables de la violation des loix, le nombre de ces gens-là augmentera à tel point, qu'il arrivera de deux choſes l'une; ou que la Monarchie ſe diſſipera & ſe démembrera; ou que, du moins, elle ſera expoſée à des brouilleries & à des deſordres ex-

ceſſifs, afin de pouvoir la reformer & la délivrer de la tyrannie.

CONCLUONS donc, une bonne fois, que rien n'eſt ſi néceſſaire à une République, à une Monarchie, & à une Religion même, que de ſe reformer ſouvent ſur les abus qui ſurviennent immanquablement. L'on doit, ſur cela, faire en ſorte qu'il y ait de bons reglemens, ou des gens de probité, qui faſſent le même effet, ſans qu'il faille que cela s'éxécute par une ſource étrangere ; car, bien que quelquefois ce remede ſoit ſalutaire, comme il le fut à Rome, néanmoins, il eſt ſi violent, & ſi dangereux, qu'on ne doit point le ſouhaitter.

MAIS, pour faire voir à tout le monde combien les grandes actions des Particuliers ont élevé Rome, & ont produit beaucoup de bons effets au milieu d'elle, je veux en faire un détail, pour ſervir de matiere à ce troiſieme Livre, & de concluſion à cet Ouvrage, que j'ai entrepris ſur la prémiere Décade de Tite-Live. Or, quoique les exploits des Rois ayent été grands & remarquables, cependant, comme l'Hiſtoire en parle am-

amplement, nous n'en dirons rien, ſi ce n'eſt ſur ce qu'ils auroient pû faire pour leur intérêt particulier. Mais, nous commencerons à parler de Brutus, qui fut le pere de la liberté romaine.

CHAPITRE II.

Que c'eſt une conduite fort prudente, de feindre, pour un tems, de n'être pas dans ſon bon ſens.

IL n'y a jamais eu perſonne eſtimé ſi ſage & ſi prudent dans ſes plus grandes actions, que Brutus le fut dans ſon extravagance ſimulée. Et quoique Tite-Live ne parle que d'une ſeule raiſon, qui portât ce Grand Homme à feindre ainſi un égarement d'eſprit, afin, dit cet Hiſtorien, de vivre plus en ſeureté, & de pouvoir conſerver ſon bien; cependant, ſi l'on obſerve bien ſa conduite, l'on s'appercevra que ſa diſſimulation avoit encore pour objet, de ſe cacher aux yeux de ceux qui pourroient l'éxaminer, & de ſe procurer plus aiſément les moyens d'accabler le Tyran, & de délivrer ſa Patrie, toutes les fois qu'il en trouveroit l'occaſion.

POUR prouver que c'étoit-là ſa pen-

penſée, l'on en vit la prémiere marque dans l'interprétation de l'Oracle d'Apollon, lorſqu'il feignit de tomber par mégarde, parcequ'en effet il cherchoit un prétexte plauſible pour baiſer la terre en l'honneur de la Divinité qu'il croyoit, par cet Oracle, être favorable à ſes deſſeins. L'autre preuve qu'il donna, que ſa diſſimulation regardoit plûtôt la paſſion de venger ſa Patrie, que celle de conſerver ſon bien, c'eſt qu'après la mort de Lucrece il fut le prémier à arracher le poignard qu'elle avoit dans le ſein, étant entre ſon mari & ſon pere, & d'autres parens de cette Dame; &, après avoir élevé le poignard ſanglant, il en prit l'occaſion de faire jurer à tous ceux qui étoient préſens, qu'ils ne ſouffriroient jamais qu'il y eût de Roi dans Rome.

IL faut que tous ceux, qui ſont mécontents d'un Souverain, ſe forment ſur le modèle de Brutus; & ils doivent, devant que de rien entreprendre, bien examiner leurs forces, & s'ils ſont en état de ſe déclarer les ennemis du Prince, en lui faiſant une guerre ouverte, qui eſt le chemin le plus honnête, & qui eſt rempli de moins de difficultez. Mais, ſi l'on ſe trou-

trouve hors d'état de lui faire cette guerre ouverte, il faut employer tous les moyens poſſibles pour s'en rendre ami, lui rendant beaucoup d'aſſiduité, entrant dans toutes les parties de plaiſir, & feignant de ſe plaire à tout ce qui eſt du goût de ce Prince. Cette familiarité met déjà votre vie à couvert, vous fait jouïr de toute la fortune de votre maitre, ſans courir aucun riſque, & vous préſente toutes les occaſions de ſatisfaire vos intentions.

IL eſt vrai, qu'il y a des gens qui diſent, qu'il ne faut jamais être aſſez près du Prince pour périr ſous ſes ruines, en cas qu'il vint à tomber; qu'il ne faut pas non plus en être aſſez éloigné, pour n'être pas en état de s'élever ſur ſa chûte. Cette voie moyenne ſeroit, à la vérité, la plus ſeure, ſi l'on pouvoit la tenir; mais, comme je croi que c'eſt une choſe impoſſible, il faut prendre l'une des deux voies, dont nous avons parlé. La prémiere eſt de ſe tenir loin du Prince; l'autre eſt de s'en tenir fort proche. Ceux, qui ſuivent un autre chemin, ſont dans des dangers continuels, ſurtout ſi ce ſont des gens diſtinguez par leurs qualitez perſonnelles.

CE n'eſt pas aſſez de dire, Je ne me ſoucie de rien ; je ne cherche, ni les charges, ni les penſions ; je veux vivre en repos, ſans m'intriguer en aucune affaire : car, on écoute fort bien ces ſortes de défaites, mais l'on ne s'en paye pas, & les gens élevez n'ont pas la liberté de choiſir le repos, quoiqu'ils le fiſſent de bonne-foi, & ſans le regarder comme une couverture à leur ambition, parce-qu'on ne les croit pas ; enſorte que, s'ils prétendent demeurer en repos, les autres ne prétendent pas de les y laiſſer. Il faut donc faire l'hébété comme Brutus : & n'eſt-ce pas contrefaire fortement l'inſenſé, que de ne parler, de ne voir, de n'agir, & de n'applaudir, que ſelon qu'il plait au Prince, & contre votre propre ſentiment ?

MAIS, puiſque nous avons parlé de la prudence de ce Héros pour mettre ſa Patrie en liberté, parlons à preſent de ſa ſévérité pour l'y maintenir.

CHAPITRE III.

Comment il eſt abſolument néceſſaire de faire mourir les enfans de Brutus, ſi l'on veut conſerver une liberté nouvellement acquiſe.

LA ſévérité de Brutus ne fut pas moins néceſſaire qu'utile pour la conſervation de la liberté qu'il venoit d'acquérir aux Romains. Cette ſévérité eſt véritablement une choſe rare, & un éxemple extrêmement remarquable dans l'Hiſtoire, de voir un pere aſſis ſur le Tribunal, pour y condamner ſes propres enfans à la mort, & pour les faire éxécuter devant ſes yeux. Mais, tous ceux, qui liront l'Hiſtoire ancienne, connoitront, qu'à toute mutation d'Etat, ſoit de République libre en Tyrannie, ou de Tyrannie en République libre, il faut qu'il ſe faſſe quelque éxécution extraordinaire & grande, afin de ſervir d'un fort éxemple aux ennemis du nouvel état des affaires : car, quiconque ſe fera Tyran, & ne tuera pas Brutus, & quiconque

conque fondera un Etat libre, & ne tuera pas les enfans de Brutus, l'un & l'autre de ces gens-là doivent compter que leur durée ne ſera pas longue.

OR, comme nous avons ci-devant diſcouru amplement ſur cette matiere, je renvoye le lecteur à ce qui en a été dit alors; je me contenterai, pour l'heure, de rapporter, à ce ſujet, un éxemple remarquable, arrivé dans nos jours, & dans notre République. Cet éxemple, c'eſt Pierre Soderini, qui s'étoit imaginé qu'avec ſa bonté & ſa patience il pourroit vaincre la paſſion des enfans de Brutus, qui vouloient rentrer ſous leur prémier Gouvernement; mais, ce bon perſonnage ſe trompa; & quoique ſa prudence lui fit connoitre la néceſſité de cette ſévérité, & que ſa fortune & l'ambition de ceux qui le traverſoient lui fourniſſent les moyens de les perdre, jamais pourtant il ne penſa à le faire. Car, outre qu'il ſe flattoit de diſſiper toutes les mauvaiſes humeurs par le moyen de ſa bonté & de ſa patience, & d'éteindre le reſſentiment de quelques-uns par des bienfaits, il jugeoit, de plus, que, pour vaincre les obſtacles qu'on lui oppoſoit, &

pour

pour humilier ſes ennemis, il falloit qu'il prît une autorité extraordinaire, & qu'il fit faire des loix préjudiciables à l'égalité républicaine ; & c'eſt ce qu'il avoit dit bien des fois en raiſonnant avec ſes amis. Or, quoique Soderini n'eût point abuſé tirannique-ment de l'autorité qu'il ſe fût donnée, elle auroit néanmoins tellement étonné tout le monde, qu'après cela tous les Citoyens n'auroient jamais conſenti à faire encore un *Gonfalonnier* à vie ; cependant, il croyoit qu'il faloit affermir & augmenter les droits de cette charge.

LES égards, que Soderini avoit, étoient d'un homme de bien, & d'un homme ſage. Néanmoins, il ne faut jamais laiſſer un mal gagner trop avant, en vûë de conſerver un bien, ſur-tout, lorſqu'un tel avantage peut être facilement abſorbé par le mal. Il devoit, au contraire, ſe perſuader, que Dieu, lui conſervant la vie & ſon pouvoir, il feroit voir clairement, que toute ſa conduite ne tendoit qu'au bien de la Patrie, & qu'elle n'étoit point un effet de ſon ambition : qu'enſuite, il regleroit les affaires d'une telle maniere, que jamais

un

un ſucceſſeur dans cette charge de *Gonfalonnier* à vie n'auroit pû en tourner le pouvoir & l'autorité contre la liberté par la voie dont on ſe ſeroit ſervi pour affermir dans l'Etat la tranquilité publique.

MAIS, il fut trompé par la prémiere opinion qu'il avoit, ſans penſer que la malice ne ſe dompte point par le tems, & ne diminue jamais par les bienfaits: deſorte que, n'ayant pas eu le courage d'imiter Brutus, il perdit ſa Patrie, le Gouvernement, & le Crédit. Or, comme il eſt difficile de conſerver un Gouvernement libre, il ne l'eſt pas moins d'en conſerver un qui eſt abſolu, comme nous le ferons voir dans le chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE IV.

Un Prince n'eſt jamais en ſeureté ſur un Trône, tant que ceux, qui en ont été dépoſſédez, vivent encore.

LA mort de Tarquin l'Ancien, cauſée par les enfans d'Ancus, & celle de Servius Tullus, cauſée par Tarquin le Superbe, ſont deux évènemens qui font voir combien il eſt difficile & dangereux de dépouiller un Prince d'un Royaume, & de le laiſſer vivre, encore qu'on fit toutes choſes poſſibles pour le gagner. L'on voit même combien Tarquin l'Ancien ſe trompa, en ſe perſuadant qu'il poſſédoit le Royaume dans toutes les formes, puiſque le Peuple le lui avoit donné, & que le Sénat le lui avoit confirmé. Et il ne pouvoit s'imaginer, que les enfans d'Ancus ſe laiſſaſſent tellement emporter à leur reſſentiment, qu'ils duſſent être mécontens de ce qui contentoit Rome. Servius Tullus ſe trompa auſſi, lorſqu'il crut gagner les en-

enfans de Tarquin par de continuels bienfaits.

A L'ÉGARD du prémier, l'on peut avertir tous les Princes, qu'ils ne doivent jamais eſpérer de poſſéder un Royaume en ſeureté, tant que ceux, qui en ont été dépouillez, ſeront au monde. A l'égard du ſecond, que tout Potentat ſe mette bien dans l'eſprit, que jamais les vieux reſſentimens ne s'effacent par des faveurs, qui y ſeront d'autant plus inutiles, que le mal qu'on aura ſouffert ſera plus grand, que les bienfaits qu'on aura reçûs.

IL eſt vrai, que Servius Tullus eut bien peu de prudence, de croire que les enfans de Tarquin ſe contentaſſent d'être les gendres d'un homme, dont ils croyoient devoir être les maitres; car, la paſſion de regner eſt ſi violente, qu'elle ſe fourre dans le cœur de ceux-là même, qui ne doivent jamais prétendre à la Couronne. Telle fut la femme de Tarquin le Superbe, qui étoit la jeune fille de Servius Tullus, & qui fut tellement poſſédée de cette rage, plûtôt que de cette paſſion, que, ſans reſſentir la moindre tendreſſe, ni ſans garder aucun reſpect, pour ſon pere, elle porta ſon mari à maſſacrer

ce

ce Prince, & à s'emparer de ſon Etat, tant elle préféroit la qualité de Reine à celle de fille de Roi !

SI donc Tarquin l'Ancien & Servius Tullus perdirent leur Couronne pour ne s'être pas aſſeurez de ceux à qui ils l'avoient ôtée, Tarquin le Superbe ne ſçut pas conſerver la ſienne, parcequ'il ne pût ſe tenir dans les bornes & le devoir où ſes prédéceſſeurs s'étoient tenus ; & c'eſt ce que nous allons voir dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE V.

Qu'eſt ce qui fait perdre le Royaume à un Prince, qui en eſt Roi par ſucceſſion.

TARQUIN LE SUPERBE ayant fait mourir Servius Tullus, qui ne laiſſoit point d'héritiers, ce Prince étoit dans une poſſeſſion aſſeurée de ſon Royaume, n'ayant rien à craindre de ce qui avoit perdu ſes prédéceſſeurs: & bien que la maniere, dont il étoit monté ſur le Trône, fût odieuſe & extraordinaire, cependant il ſe ſeroit maintenu, s'il eût obſervé les loix anciennes de l'Etat, & il n'auroit point animé contre lui le Peuple & le Sénat. Ce Roi ne fut donc pas chaſſé de ſon Etat, parceque ſon fils Sextus avoit violé Lucrece, mais parceque lui-même avoit violé les loix du Royaume, & introduit un gouvernement arbitraire, ayant dépouillé le Sénat de ſon autorité, pour s'en revétir lui ſeul, faiſant terminer, dans ſon Palais & dans ſon Conſeil,

toutes les principales affaires, qui ſe terminoient auparavant par des Magiſtrats, & dans des lieux publics; ce qui attira beaucoup de blâme & d'averſion pour ce Prince. Par cette voie il dépouilla en un moment Rome de toute la liberté qu'elle avoit conſervée ſous les Rois précédens. Mais, il ne ſe contenta pas de ſe rendre odieux aux Sénateurs, il anima encore contre lui le Peuple, en le fatiguant par des ouvrages bas, & fort différens des emplois qu'il avoit eu ſous les autres Rois.

CE Prince ayant donc rempli Rome des effets de ſa cruauté & de ſon orgueil, il avoit déjà diſpoſé tous les eſprits à la révolte, dès qu'ils en trouveroient l'occaſion. Ainſi, quand Lucrece n'eût pas été traitée comme elle fut, il ſeroit ſurvenu quelqu'autre accident, qui eût produit le même effet: car, ſi Tarquin eût regné par les loix, & qu'il s'y fût ſoûmis comme les autres Rois; ſi, en même tems, Sextus ſon fils eût fait la brutalité & le crime qu'il fit; Brutus & Collatinus auroient eu recours au Roi ſon pere pour en avoir juſtice, & non pas au Peuple Romain.

QUE

QUE les Princes ſe mettent donc une bonne fois dans l'eſprit, qu'ils ſont en grand riſque de perdre leur Couronne, dès le moment qu'ils violent les loix & les coûtumes, ſous leſquelles un Peuple a vécu longtems. Mais, lorſque ces malheureux Princes ont perdu leur Etat, s'ils devenoient aſſez judicieux, pour voir avec quelle facilité les Princes modérez & ſages ſe maintiennent ſur le Trône, ils auroient encore un plus cruel chagrin de leur perte, & ils ſe croiroient eux-mêmes dignes de peines encore plus rigoureuſes, que toutes celles qu'on leur fait ſouffrir; car, il eſt bien plus aiſé de ſe faire aimer des honnêtes gens, que des ſcélérats, & de ſe ſoûmettre aux loix, que de les violer.

AINSI, un Prince, qui voudra regner en honnête homme, n'aura qu'à prendre pour ſon modéle la vie d'un de ceux qui ſe ſont rendus illuſtres par leur bonté, comme fut un Timoléon de Corinthe, un Aratus de Sicione, & tant d'autres, dont le regne a été ſi aſſeuré, & ſi rempli de ſatisfaction réciproque, tant pour le Souverain que pour les Sujets, que cela

ſeul devoit faire naitre dans un Prince la paſſion de ſuivre de ſi beaux éxemples, puiſque, d'ailleurs, il n'y a rien de ſi facile, pour les raiſons que nous avons déjà rapportées: car, dès que les Peuples ſont bien gouvernez, ils ne demandent point d'autre liberté, comme cela s'eſt vû par l'éxemple de ces deux Princes, que nous venons de nommer, qui furent contraints de regner toute leur vie, quoique leur penchant les portât à vivre en Particuliers, & dans la retraite.

MAIS, parceque nous avons parlé dans ce Chapitre, & dans les deux précédens, des mouvemens faits contre les Princes, & des conjurations, tant des enfans de Brutus contre leur Patrie, que de celles qu'on a faites contre Tarquin l'Ancien, & contre Servius Tullus, je croi qu'il ſera à propos de parler amplement des conjurations dans le Chapitre ſuivant, parceque c'eſt une matiere, que les Princes & les Particuliers doivent beaucoup étudier.

CHAPITRE VI.

Des conjurations.

IL me ſemble qu'il ne faut pas oublier de parler des conjurations, puiſque c'eſt une choſe ſi dangereuſe, & pour les Souverains, & pour les Particuliers; car, par cette voie, l'on a vû beaucoup plus de Princes perdre leurs Etats & leur Couronne, que par la voie des armes. La raiſon, c'eſt qu'il y a peu de gens en état de faire une guerre ouverte à une Tête couronnée; mais, quand il s'agit de conſpirations, les moindres Particuliers peuvent les entreprendre. D'autre côté, les Sujets ne peuvent pas former de deſſeins plus téméraires & plus hazardeux, que de conſpirer contre leur Souverain; car, de quelque vûë qu'on enviſage un tel projet, il eſt toûjours très difficile & très dangereux. De là vient, que de tous ceux qu'on entreprend il y en a fort peu qui réüſſiſſent.

AFIN donc que les Princes ſe pré-

cautionnent contre ces attentats, & que les Particuliers s'y hazardent moins; ou, plûtôt, afin qu'ils apprennent à ſupporter la Domination ſous laquelle la fortune les a fait naitre, j'entreprens de parler fort au long des conſpirations, ne voulant rien omettre de ce qui peut être de quelque utilité pour l'inſtruction des uns & des autres ſur cette matiere.

IL faut avouer, qu'il n'eſt point de plus belle maxime, que celle de Tacite, lorſqu'il dit, que les hommes doivent avoir de la vénération pour les tems paſſez, & s'accommoder aux preſens. Ils doivent ſouhaitter de bons Princes, & ſupporter les autres; car, il eſt très conſtant, que tous ceux, qui en uſent autrement, attirent ſouvent une ruine totale, & ſur eux, & ſur leur Patrie.

MAIS, pour entrer en matiere, il faut éxaminer d'abord contre qui les conjurations ſe font d'ordinaire; & nous trouverons qu'on les entreprend toûjours, ou contre la Patrie, ou contre le Prince. C'eſt donc de ces deux ſortes de conjurations, dont j'entreprens de traiter à preſent; car, à l'égard de celles qui ſe font pour livrer

vrer une Place à l'ennemi, lorſqu'il l'aſſiege, & de toutes les autres eſpeces de cette nature, on en a parlé aſſez amplement ci-devant.

POUR donc commencer par celles qui ſe forment contre le Prince, il faut éxaminer ce qui les fait naitre; & nous trouverons qu'il y en a bien des cauſes, dont la plus conſidérable, & qui tire à des conſéquences très dangereuſes, c'eſt aſſeurément la haine générale qu'un Souverain ſe ſera attirée, & qui ſera née des reſſentimens d'une infinité de Particuliers, que le Prince aura tant de fois maltraitez, qu'enfin il leur aura fait naitre une forte paſſion de ſe venger.

IL ne faut donc pas qu'un Prince s'expoſe à tomber dans une averſion ſi générale; mais, je ne répéterai pas ici comment il doit faire pour éviter ce malheur, parceque j'en ai parlé ailleurs. Et, s'il évite la haine publique, il aura beaucoup moins à craindre celle des Particuliers: prémierement, parceque ceux, qui auront une haine perſonnelle contre le Souverain, ſe trouveront rarement diſpoſez à être aſſez vindicatifs pour s'expoſer à tous les riſques qu'il y a dans une ven-

geance de cette ſorte; ſecondement, ils ſeront extrêmement retenus dans leurs deſſeins par l'amour générale des Peuples pour leur Prince.

OR, tous les outrages, qu'un Prince peut faire à un Sujet, ſont, de lui ravir le bien, & de le maltraiter dans ſa perſonne & dans ſon honneur. Pour les mauvais traitemens qui regardent la perſonne, il eſt plus dangereux à un Prince de menacer, que d'en venir à l'éxécution; car, à l'égard du dernier, il n'y a aucun riſque; &, pour le prémier, le Souverain s'expoſe à mille dangers: prémierement, parcequ'un homme mort ne penſe plus à la vengeance; & ceux, qui demeurent après lui, ne ſe chargent pas volontiers de ce ſoin. Mais, un homme, qui, par les menaces de ſon maitre, ſe voit dans la néceſſité, ou de périr, ou de ſe défendre, devient par-là un Sujet très dangereux, comme nous le dirons plus particulierement dans ſon lieu.

APRE'S la vie, c'eſt le bien & l'honneur où les hommes ſont le plus attachez, & c'eſt auſſi en cela que le Prince doit le moins outrager ſes Sujets: car, il ne peut jamais appauvrir un

un homme juſqu'à lui ôter les moyens d'acheter un poignard pour ſe venger; & il eſt impoſſible de deshonorer tellement un homme, que cela lui abbatte aſſez le courage, pour éteindre en lui l'eſprit de vengeance. Or, les affronts, qui pouſſent davantage un homme à bout, ſont ceux qui le bleſſent du côté de ſa femme; & le mépris, qu'on lui marque à lui-même, eſt ce qui le touche enſuite le plus ſenſiblement. Ce fut le mépris, que Philippe de Macédoine fit des plaintes de Pauſanias, qui le pouſſa à aſſaſſiner ce Prince; & beaucoup d'autres ont pris les armes contre leur Souverain, y étant auſſi portez par le mépris. Lorſque, dans nos jours, Jule Balanti conjura contre Pandolfe, Tyran de Siene, cela ne vint que de ce que le Tyran, après lui avoir donné ſa fille en mariage, la lui ôta enſuite, comme nous le dirons ailleurs. La principale raiſon, qui porta les Pazzi à conſpirer contre les Medicis, fut que ces derniers firent en ſorte d'ôter aux autres le bien qui leur venoit par la mort de Jean Borromée *.

Tr.

* Voyez l'*Hiſtoire Florentine* de notre Auteur.

IL y a encore un très puiſſant motif qui porte les hommes à conjurer contre le Prince; c'eſt la paſſion, qu'on a, de délivrer ſa Patrie de l'eſclavage où il l'a reduite. Ce fut-là le motif qui porta Brutus & Caſſius à complotter contre Céſar. Le même motif a excité toutes les autres conjurations qu'on a faites contre les Phalaris, les Denys, & autres Tyrans; & l'on ne peut ſe délivrer de ce danger, qu'en renonçant à la Tyrannie. Mais, comme il y en a peu qui puiſſent s'y réſoudre, il y en a peu auſſi qui finiſſent bien. C'eſt ce qui a fait dire à Juvenal:

Qu'il eſt peu de Tyrans éxempts du triſte ſort
De voir d'un coup fatal précipiter leur mort *.

LES dangers, qu'on court en faiſant des complots, ſont très grands, parce qu'il peut arriver mille hazards dans le tems qu'on les trame, dans celui

* Ad generum Cereris ſine cede & vulnere pauci
Deſcendunt Reges, & ſicca morte Tyranni.

celui qu'on les met éxécution, &, enfin, dans celui qui ſuit l'éxécution. Ceux, qui conjurent, ſont toûjours en nombre; car, on ne peut pas appeller conjuration la réſolution qu'un ſeul homme forme d'aſſaſſiner le Prince; & ce n'eſt que dans le dernier cas qu'on eſt à couvert du prémier danger qu'on court dans le deſſein de ſe défaire du Souverain; car, l'on n'a rien à craindre avant l'éxécution, puiſque perſonne ne ſachant votre ſecret, vous êtes aſſeuré qu'il ne ſera pas révélé. Une réſolution de cette nature peut être priſe par toutes ſortes de gens, de quelque rang qu'ils puiſſent être; car, les plus petits peuvent aborder le Prince, & en même tems faire éclater leur vengeance.

PAUSANIAS, dont nous avons déjà parlé, tua Philippe dans le tems qu'il alloit au *Temple*, accompagné de mille Gardes bien armez, ayant à ſes côtez ſon fils & ſon gendre; mais, Pauſanias étoit un homme de qualité, & bien connu du Roi. Un miſérable Eſpagnol, de la lie du Peuple, donna un coup de coûteau dans la gorge à Ferdinand, Roi d'Eſpagne. Il eſt vrai que la bleſſure ne fut pas mortelle;

cependant, cela fait voir que cet homme eut le courage & l'occaſion de faire le coup. Un *Dervis* donna un coup de Simeterre à Bajazet, pere du Grand Seigneur d'aujourd'hui. Il eſt bien vrai qu'il ne le bleſſa pas; néanmoins, il ne manqua, ni de volonté, ni de commodité, pour le faire.

JE ſuis perſuadé qu'il y a aſſez de gens qui voudroient bien faire de pareils coups, parceque l'intention n'expoſe à aucuns riſques; mais, il y en a peu qui viennent à l'éxécution: & de ceux-là il y en a fort peu, & même pas un, qui ne ſoit tué ſur le champ. Ainſi, l'on a de la peine à trouver des gens qui veuillent aller chercher une mort aſſeurée. Mais, c'eſt aſſez parler de ces ſortes de réſolutions, formées par une ſeule perſonne; parlons à preſent de celles qui ſe forment par pluſieurs.

JE dis donc, que les conjurations, qu'on lit dans les Hiſtoires, ſont preſque toutes formées par de Grands Hommes, ou par les plus particuliers amis des Princes; car, les autres ne peuvent pas former des complots, à moins qu'ils n'ayent entièrement perdu l'eſprit, parceque la plûpart des gens

gens du commun, & ceux qui ne ſont pas amis du Souverain, ne peuvent eſpérer aucun ſuccès de ces ſortes d'entrepriſes, étant diſtituez de tous les moyens néceſſaires pour les bien éxécuter. Prémierement, un homme de peu de conſéquence ne peut pas eſpérer de trouver des gens qui lui ſoient fideles, parcequ'il ne peut leur donner de ces ſortes d'eſpérances, qui engagent d'ordinaire les hommes à s'expoſer à de grands périls: ainſi, dès qu'un tel homme s'eſt ouvert à deux ou trois perſonnes, il trouve auſſi-tôt un délateur. Mais, quand il ſeroit aſſez heureux pour qu'aucun de ſes complices ne le denonçât, l'éxécution ſeule du deſſein eſt ſi difficile pour les perſonnes qui n'ont point l'accès libre auprès du Prince, que ces entrepriſes ne manquent pas de périr quand on veut les éxécuter. Car, puiſque les Grands mêmes, qui approchent la perſonne du Souverain, quand il leur plait, ſont pourtant accablez par les obſtacles, dont nous parlerons tantôt, il eſt à croire que les difficultez ſont encore infiniment plus grandes pour des gens ſans diſtinction.

ET comme les hommes ne ſont pas abſolument inſenſez, quand il s'agit du bien & de la vie, ils n'ont garde d'entrer dans des deſſeins de cette conſéquence, lorſqu'ils ſe ſentent foibles; &, lorſqu'ils ont de l'averſion pour le Prince, ils ſe contentent de le déteſter en ſecret, & ils attendent que de plus puiſſans qu'eux les en vengent. Cependant, s'il s'en trouvoit quelqu'un, qui, ſans attendre ce ſecours, fût aſſez réſolu pour former un deſſein comme celui-là*, ſon courage ſeroit aſſeurément plus grand, que ſa prudence.

L'ON voit donc, que toutes les conjurations ſe ſont toûjours faites par des Grands, ou par des amis du Prince. Or, entre tous ceux qui ont formé de ces complots, il s'en eſt autant trouvé, qui les ont faits pour avoir reçû trop de graces & de largeſſes de leurs maitres, que de ceux qui les ont entrepris pour en avoir été trop maltraitez. Perennius fut du nombre des ingrats à l'égard de Commode. Plautien fit le même à Sévere, auſſi bien que Sejan à Tibere.

CES Favoris furent comblez de tant de richeſſes, de tant d'honneurs, &

de

de ſi grandes dignitez, par leurs maîtres, qu'il ne manquoit plus rien à leur grandeur & à leur puiſſance, que le titre d'Empereur. Et comme ils ne vouloient pas que ce ſeul article leur manquât, ils conjurérent tous contre leurs bienfaiteurs; mais, avec le ſuccès que méritoit leur ingratitude. Il eſt vrai, que dans ces derniers tems nous avons vû réüſſir une conjuration de cette nature. Ce fut celle de Jaques d'Appiano contre Pierre Gambaconti, Prince de Piſe, qui fut dépouillé par cet Appiano, après avoir été entretenu de ce Prince dès ſon enfance, & avoir été élevé par lui au grade où il étoit. Celle de Coppola contre Ferdinand, Roi d'Arragon, étoit encore une conjuration de cette ſorte; car, Coppola étoit devenu ſi puiſſant, qu'il ne lui manquoit plus que le titre de Roi; &, voulant l'acquérir par un ſi noir attentat, il y périt comme il le méritoit.

SANS DOUTE, que s'il y a quelque complot qui doive réüſſir contre un Prince, cette eſpece doit avoir un ſuccès bien plus heureux, qu'aucune autre, parce qu'elle eſt entrepriſe par un autre Roi, pour ainſi dire, qui ne

ne manque d'aucuns moyens pour venir à bout de ſon deſſein. Mais, la paſſion de regner, qui l'aveugle dans ſon projet, l'aveugle encore dans ſon éxécution ; car, ſi l'on s'y conduiſoit avec prudence, rien ne pourroit en empécher le ſuccès.

IL faut donc qu'un Souverain, qui voudra ſe mettre à couvert des conjurations, ſe tienne plus en garde contre un homme qu'il aura comblé de faveurs, que contre ceux à qui il aura fait mille outrages ; parceque les uns ont mille moyens d'éxécuter leurs mauvais deſſeins, & les autres ſont dépourvûs de tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe venger. Au reſte, les uns & les autres ne manquent point de bonne volonté ; car, la paſſion de regner n'eſt pas moins violente, que celle de la vengeance. Ainſi, un Prince prudent fera du bien à ſes Favoris, avec cette précaution, qu'entre le Trône, & le poſte où il les aura mis, il y ait un milieu conſidérable, qui donne lieu à l'ambition de le regarder comme quelque choſe digne d'elle : car, ſi le Souverain n'uſe pas de modération dans la diſtribution de ſes graces, il ne manquera pas de tomber dans

dans le malheur des Empereurs, dont nous venons de parler.

MAIS, reprenant l'ordre que je me ſuis preſcrit dans cette matiere, je dis, que, puiſqu'il faut que ceux, qui forment des complots contre leur Prince, ſoient des gens diſtinguez, & qui ayent l'accès libre auprès de ſa perſonne, nous devons à preſent éxaminer le ſuccès qu'ils ont eu dans leurs entrepriſes, & les raiſons pourquoi ils en ont eu de favorables, ou de malheureux. Or, comme je l'ai déjà remarqué, ces entrepriſes ſont dangereuſes, dans le tems qu'elles ſe complottent, dans celui qu'elles ſe mettent en éxécution, &, enfin, après l'éxécution même. C'eſt ce qui fait que très peu de conjurations réüſſiſſent, parcequ'il eſt preſque impoſſible de ne pas ſuccomber dans l'un de ces trois tems.

POUR commencer à parler du prémier, qui eſt le plus important, je dis, qu'outre une prudence conſommée, qui eſt extrêmement néceſſaire dans ces intrigues, l'on a encore beſoin de beaucoup de bonheur, pour n'être pas découvert dans le commencement. On découvre ces complots,

plots, ou par le ſoupçon qu'ils font naitre dans l'eſprit de ceux que cela regarde, ou par le rapport de quelque délateur. Ces rapports ſe font par l'imprudence, ou par la malice, de ceux à qui vous communiquez vos deſſeins. Il n'eſt rien de ſi commun, que la trahiſon dans ces ſortes d'affaires; car, vous ne vous ouvrez, à cet égard, qu'à vos intimes, & que vous croyez capables de s'expoſer à la mort en votre faveur; ou bien, vous vous ouvrez à des mécontens comme vous. Pour les amis de ce caractere, il s'en peut rencontrer un ou deux; mais, dès que vous en cherchez un plus grand nombre, il eſt impoſſible de les trouver. De plus, il faut que l'amitié qu'ils ont pour vous ſoit extrême, ſi elle ſurpaſſe la crainte du péril & du châtiment. Souvent même l'on ſe trompe ſur l'amitié des gens, puiſque vous ne ſauriez jamais vous en aſſeurer, qu'en la mettant à l'épreuve, mais elle eſt très délicate; car, quand même vous auriez éprouvé pluſieurs fois un ami dans une affaire qui ne ſeroit pas dangereuſe, vous n'en pourriez tirer aucune conſéquence pour cette occaſion ici, parce qu'il n'y en a point,

point qui en approche pour les riſques qu'on y court.

POUR les mécontens, vous pouvez auſſi vous tromper aiſément, parceque, ſi-tôt que vous vous êtes découvert à un homme de cette ſorte, vous lui donnez le moyen de ſe ſatisfaire; & alors il faut que ſon animoſité ſoit extrême contre le Prince, ou que votre autorité aille fort loin, afin de le retenir dans le devoir. C'eſt ce qui fait que tant de conjurations ſont découvertes & étouffées dès le commencement de leur naiſſance, & que l'on regarde comme un Miracle celles, dont le ſecret eſt longtems caché. La conſpiration de Piſon contre Néron fut de cette derniere ſorte, auſſi bien que celle des Pazzi contre Laurent & Julien de Medicis *. Dans l'une & dans l'autre il y avoit plus de cinquante complices; &, cependant, elles vinrent juſqu'à l'éxécution devant que de ſe découvrir.

CES complots ſe découvrent auſſi par imprudence, lorſque quelqu'un des conjurez parle, avec peu de précaution, en

* Voyez l'*Hiſtoire Florentine* de notre Auteur.

en préſence des domeſtiques, ou de quelqu'un qui aura de la pénétration. C'eſt ce qui arriva aux enfans de Brutus, qui furent entendus par un eſclave pendant qu'ils traitoient avec les Envoyez de Tarquin, & cet eſclave fut le délateur de ſes maitres. Quelque fois auſſi l'on a la foibleſſe de faire part de ces ſortes d'affaires à une femme, à un enfant, ou à quelqu'autre perſonne d'un eſprit auſſi léger, & pour qui l'on a de la tendreſſe. C'eſt la faute que fit Dianus, l'un de ceux qui avoient conjuré avec Philotas contre Alexandre le Grand; car, ce Dianus confia ſon ſecret à un jeune fils qu'il avoit, & qu'il aimoit. Ce jeune garçon, qu'on appelloit Nicomaque, en fit le récit à ſon frere Ciballinus, & celui-ci découvrit le tout à Alexandre.

A L'ÉGARD de ces ſortes de découvertes, qui ſe font par les ſoupçons qui naiſſent dans l'eſprit de ceux qui ſont intéreſſez dans la choſe, l'on en voit un exemple dans la conjuration de Piſon contre Néron; car Scevinus, l'un des conjurez, fit ſon teſtament la veille qu'il devoit poignarder l'Empereur; il commanda à Milichias ſon affranchi de faire dérouiller un poignard qu'il

qu'il avoit; il donna la liberté à tous ſes eſclaves, avec de l'argent; & fit faire des préparatifs pour penſer des bleſſures. Tout cela donna beaucoup de ſoupçon à ſon affranchi, qui accuſa ſon maitre à Néron. Là-deſſus Scevinus fut arrêté avec Nathal, un autre des conjurez, parceque le jour précédent on les avoit vûs longtems parler ſecretement enſemble; & comme ils ne demeuroient pas d'accord de cette converſation, cela donna lieu à les forcer de découvrir la choſe, à la ruine entiere de tous les conjurez.

IL eſt impoſſible de ſe garantir d'être découvert, ſoit par trahiſon, par imprudence, ou par foibleſſe, lorſque les complices ſont en plus grand nombre que trois ou quatre. Et lorſqu'on en a arrêté ſeulement deux, il eſt certain que tout ſera découvert, parceque deux hommes ne peuvent jamais être demeurez d'accord de tout ce qu'ils auront à dire; & quand on en aura arrêté un, qui ſera ferme & inébranlable, il peut bien avec ſa fermeté ne pas découvrir les autres, mais il faut auſſi qu'eux, à leur tour, ayent autant de courage que lui, & que perſonne ne découvre leur complot,

en

en prenant la fuite; car, ſi-tôt que le courage manque, ſoit à ceux qui ſont arrêtez, ou à ceux qui ſont encore libres, tout leur deſſein ſe découvre infailliblement: & rien n'eſt ſi rare, que l'éxemple, apporté par Tite-Live, dans la conjuration qui fut formée contre Hieronime, Roi de Siracuſe; car, un des conjurez, nommé Theodore, ayant été arrêté, il ne découvrit aucun de ſes complices, & accuſa ſeulement les Favoris du Roi. D'autre côté, les conjurez ſe fiérent tellement à la fermeté de Theodore, qu'aucun ne ſortit de Siracuſe, & ne donna aucune indice d'appréhenſion.

IL faut donc eſſuyer tous ces périls, devant qu'on ſoit encore parvenu au tems de l'éxécution d'un complot. Mais, voici les moyens qui peuvent ſervir à ſe mettre à couvert de tant de riſques.

LE prémier, le plus aſſeuré, & peut-être l'unique, de ces moyens, c'eſt de ne pas donner le tems aux conjurez de nous déférer. Pour cet effet, il ne leur faut découvrir votre deſſein, que lorſque vous êtes ſur le point de l'éxécuter. Ceux, qui ſuivent cette méthode,

thode, évitent au moins les riſques qu'il y a pendant qu'on concerte le complot; &, ſouvent, ils évitent tous les autres. L'on peut même dire, que toutes ces conjurations-là ont eu un ſuccès heureux. Au reſte, il n'y a point d'homme de tête, qui ne ſoit capable de cette conduite, dont je veux rapporter ſeulement deux éxemples.

NELEMATE, ne pouvant ſupporter la tyrannie d'Ariſtoſime, Roi d'Epire *, fit aſſembler dans ſa maiſon tous ſes amis & tous ſes parens, qu'il exhorta à la délivrance de leur Patrie. Quelques-uns d'entre eux demandérent du tems pour ſe réſoudre, & pour faire leurs préparatifs; mais auſſi-tôt Nelemate fit fermer ſa maiſon, & dit à ceux qu'il avoit enfermez, qu'ils n'avoient qu'à choiſir, ou d'aller ſur l'heure même éxécuter la choſe, ou d'être livrez entre les mains du Tyran. Ce diſcours ayant émû ces gens-là, ils marchérent, ſans perdre un ſeul moment, où Nelemate les conduiſoit, & ils ſe défirent fort heureuſement du Tyran.

UN

* Cette Province fait à préſent une partie de celle qu'on appelle Albanie.

UN Mage s'étant rendu maitre du Royaume de Perſe par addreſſe, & l'un des Satrapes du Royaume ayant découvert la fourberie, il aſſembla ſix autres Satrapes, & leur dit, qu'il étoit néceſſaire de délivrer l'Etat de la tyrannie du Mage. Mais, l'un de ces Grands demandant du tems, Darius, qui étoit un des ſix qu'on avoit aſſemblez, dit tout haut: Ou qu'il falloit aller inceſſamment éxécuter la choſe; ou qu'il iroit les déférer tous au Tyran. Ces paroles leur donnérent le courage de ne perdre pas un moment à faire leur coup, dont ils vinrent heureuſement à bout.

LA maniere, dont les Etoliens ſe prirent à faire périr Nabis, Tyran de Lacédémone, eſt encore un éxemple ſemblable à ces deux ici: car, ils envoyérent à ce Tyran Aléxamene avec trente Cavaliers & deux cens Fantaſſins, ſous prétexte de lui donner du ſecours; mais, ils ne donnérent le ſecret qu'à Aléxamene ſeul, ayant commandé, ſous peine de l'éxil, à tous les autres de lui obéïr en toutes choſes. Ce Commandant alla donc à Lacédémone, & il ne s'ouvrit à perſonne, que ſur le point de l'éxécution, qu'il fit

fit fort heureuſement, en tuant Nabis.

LES gens, qui ont ſuivi cette méthode dans leurs conjurations, ont toûjours évité les riſques qui ſe rencontrent pendant un long complot. Mais, pour montrer que tout le monde peut les imiter à cet égard, je me contenterai d'en donner pour preuve l'exemple de Piſon, dont nous avons déjà parlé. Piſon étoit dans une grande conſidération, & dans un grand crédit, étant, d'ailleurs, aſſez aimé de Néron, qui alloit ſouvent manger avec lui dans ſon jardin. Ainſi Piſon étoit en état de ſe faire des amis de gens de conſidération, de courage, & propres à une telle éxécution; car, rien n'eſt plus aiſé à un homme comme il étoit. Quand donc Néron eût été dans ſon jardin pour y manger, ſelon ſa coûtume, Piſon eût pû communiquer ſon deſſein à ſes amis, & les exciter à une choſe qu'ils n'auroient pû refuſer, ni manquer d'éxécuter heureuſement.

SI l'on éxamine ſur ce pied toutes les autres conjurations, l'on trouvera qu'il y en a eu fort peu qui n'euſſent pas pû être conduites de même. Mais, la plûpart des hommes, qui ne

connoiſſent pas bien les affaires du monde, ſont ſouvent de grandes fautes, qui le ſont encore davantage dans des affaires auſſi extraordinaires que celles-ci.

IL ne faut donc jamais découvrir un deſſein de cette nature, que dans la derniere néceſſité, & ſur le point de l'éxécution. Si, néanmoins, vous voulez le communiquer, ne le faites qu'à un ſeul ami, qui vous ſoit connu par une très longue expérience, ou qui ait les mêmes raiſons, que vous, à faire la choſe. Il eſt bien plus aiſé de trouver un ami de cette trempe, que d'en trouver deux. De plus, il y a bien moins de riſque pour vous; car, quand cet ami deviendroit infidele, vous auriez plus de moyens de vous défendre, que ſi le nombre en étoit plus grand. Les Sages mêmes nous aſſeurent, qu'on peut, ſans danger, dire tout ce qu'on veut dans un tête-à-tête, pourvû qu'on n'écrive rien, parceque l'affirmative de l'un n'eſt pas plus croyable que la négative de l'autre: mais, pour l'écriture, il faut s'en garder comme d'un écueil très dangereux, étant la plus forte preuve qu'on puiſſe apporter contre un homme.

PLAN-

PLANTIANUS, voulant faire aſſaſſiner l'Empereur Sévere avec Antonin ſon fils, donna cette commiſſion à un Tribun, nommé Saturnin, qui ne vouloit point lui obéïr en cela; au contraire, il vouloit le déférer au Prince. Mais, comme il craignoit que Plantianus ne fût plus crû dans ſa défenſe, que lui dans ſon accuſation, il l'engagea de lui donner un billet de ſa main ſur la commiſſion qu'il lui avoit donnée; ce que Plantianus fit, ſe laiſſant aveugler par ſon ambition: & ce billet ſervit à le convaincre, ce qu'il auroit été impoſſible de faire ſans cela, tant il nioit la choſe hardiment & fermement.

IL y a donc des moyens de ſe défendre dans ces ſortes d'accuſations, lorſqu'on ne peut être convaincu, ni par ſon écriture, ni par quelques autres marques ſenſibles; & c'eſt de cela dont il faut ſe garder le plus.

DANS la conjuration de Piſon il y avoit une femme nommée Epicaris, qui avoit été autrefois dans les bonnes graces de Néron. Cette femme trouva à propos de communiquer l'affaire à un certain Capitaine de Galere, que l'Empereur tenoit dans ſes Gardes;

mais, elle ne lui découvrit aucun des conjurez. Cet homme, ne gardant pas la foi à Epicaris, la défér à Néron; mais, ſa fermeté & ſa hardieſſe furent ſi grandes à nier la choſe, que l'Empereur, étant confondu par ſes réponſes, ne la condamna point.

IL y a donc deux riſques à découvrir un deſſein de cette nature à un ſeul homme. Prémierement, il peut vous déférer de lui-même; de plus, il peut vous accuſer, lorſqu'il aura été convaincu par quelque indice qu'on aura eu de lui. Mais, dans l'un & dans l'autre cas, il y a encore moyen de ſe défendre en niant; prémierement, ſur la haine que le délateur a contre vous; &, pour l'autre, en diſant que cette accuſation a été extorquée par la force des tourmens.

LE plus ſeur donc, dans ces affaires, eſt de ne découvrir ſon ſecret à perſonne; mais, il faut ſe conduire ſuivant les éxemples que nous avons rapportez ci-devant. Cependant, ſi l'on veut s'ouvrir, il ne faut le faire qu'à une ſeule perſonne, parceque le riſque eſt bien moindre, que lorſque pluſieurs le ſavent.

IL y a encore une eſpece de conjura-

ration, approchante beaucoup de celle dont nous venons de parler, qui eſt, lorſque la néceſſité vous contraint de ne point perdre de tems. Cette néceſſité fait d'ordinaire réüſſir la choſe, dont je rapporterai deux éxemples, pour prouver la facilité du ſuccès.

L'EMPEREUR Commode avoit pour principaux Favoris, & pour Confidents, Letus & Electus, qui commandoient ſes Gardes. Il entretenoit auſſi une certaine Martia, qui étoit celle de ſes Maitreſſes qu'il aimoit le plus: & comme ces Favoris lui faiſoient, à ce ſujet, quelques remontrances, en lui diſant, qu'il deshonoroit dans ſa Perſonne Sacrée la Majeſté de l'Empire, en ſe proſtituant à de Amours indignes, cet Empereur réſolut de ſe défaire de ces fâcheux. Là-deſſus il écrit dans un billet les noms de ces deux Favoris, de Martia, & de quelques autres, qu'il vouloit faire mourir la nuit ſuivante; puis, il met ce billet ſous le chevet de ſon lit: mais, pendant qu'il ſe baignoit, un enfant, qu'il aimoit, & qui badinoit dans ſa chambre & ſur ſon lit, vint à trouver par hazard ce billet, qu'il porta dehors,

où Martia l'ayant trouvé comme il le tenoit dans ſa main, elle le prit, & ſi-tôt qu'elle en eut vû le contenu, elle envoya quérir Letus & Electus, qui, voyant le danger où ils étoient tous trois, réſolurent de prévenir l'Empereur; &, ſans différer davantage, ils le tuérent la nuit ſuivante.

L'EMPEREUR Antonin Caracalla, étoit avec ſon Armée en Méſopotamie, & il avoit pour Commandant de ſes Troupes Macrinus, qui étoit bien plus propre dans le tems de la paix, que dans celui de la guerre. Or, comme les méchans Princes s'imaginent toûjours qu'on machine contr'eux quelque choſe, qu'ils ſavent très bien qu'ils méritent, cet Empereur écrivit à Maternianus ſon Confident, qui étoit à Rome, & il lui ordonna de s'informer des Aſtrologues, s'il n'y avoit perſonne qui aſpirât à l'Empire, & qu'auſſitôt, il lui donnât avis de leur réponſe. Maternianus r'écrivit, qu'il n'y avoit que Macrinus qui eût formé un mauvais deſſein contre Sa Majeſté; mais, comme la lettre tomba entre les mains de ce Commandant devant que de parvenir à ſon maitre, il vit bien qu'il faloit mourir, ou ſe dé-

défaire de l'Empereur. Sur cela, il donna la commiſſion de l'aſſaſſiner à un Capitaine nommé Martial, qui étoit fort de ſes amis, & dont Caracalla avoit fait mourir un frere, peu de jours auparavant; & le Capitaine fit l'éxécution fort heureuſement.

CECI fait voir, qu'une néceſſité, qui ne donne pas le tems de délibérer, fait preſque le même effet, que la méthode dont Nelemate ſe ſervit pour ſe défaire du Tyran de l'Epire, comme nous venons de le voir. L'on voit encore par-là ce que j'ai dit au commencement de ce diſcours, que les menaces font plus de préjudice au Prince, & engagent les gens à faire de plus dangereuſes conjurations contre lui, que tous les mauvais traitemens qu'il peut faire d'ailleurs. Il faut donc qu'un Prince ſoit fort en garde là-deſſus; car, il faut abſolument marquer de l'amitié aux perſonnes ſuſpectes, ou les mettre en lieu de ſeureté, & jamais il ne les faut reduire à la néceſſité, ou de perdre la vie, ou de vous prévenir vous-même.

POUR ce qui regarde les dangers, qui ſe trouvent dans le tems de l'éxécution, ils viennent ſouvent de ce qu'il

ſe trouve tout d'un coup une raiſon de faire un changement important dans le projet, ou quelquefois de ce que celui qui doit faire le coup, vient dans le moment à manquer de courage, ou à faire une méprise ; &, enfin, de ce qu'il ne fera pas toûjours tout ce qu'il faut faire, en laiſſant échapper quelques-uns de ceux qu'il faloit tuer.

OR, rien ne trouble davantage tous les deſſeins des hommes, que lorſqu'il faut ſur le champ faire du changement dans un projet, ſans avoir le tems néceſſaire pour le faire comme il devroit être. Mais, ſi le changement eſt préjudiciable en tout, c'eſt particulierement dans les affaires de la guerre, & dans celles dont nous parlons à preſent ; car, rien n'eſt ſi néceſſaire alors, que d'être bien fixe & bien réſolu ſur le perſonnage que chacun doit jouer : car, ſi un homme, après s'être fortifié & formé, pendant pluſieurs jours, ſur une choſe qu'il a à faire, ſe trouve tout d'un coup obligé de changer toutes ſes meſures, il eſt impoſſible que cela ne le trouble, & ne faſſe échouer ſon deſſein.

IL vaut donc beaucoup mieux tomber dans quelque ſorte d'inconvénient, que

que de changer un ordre établi & réſolu dans une affaire, parceque, pour éviter un accident, vous tombez dans mille autres. Ceci ne ſe doit entendre qu'à l'égard de ces ſortes de conjonctures, où l'on n'a pas aſſez de tems pour faire, comme il faut, les changemens qu'il y a à faire; car, quand le tems ne manque pas, l'on peut prendre ſes meſures comme on le juge à propos.

ON a aſſez ouï parler de la conjuration des Pazzi contre Laurent & Julien de Medicis. La réſolution étoit de donner à diner au Cardinal de St. George, & de tuer les Medicis à ce repas. Dans ce projet on avoit donné à chacun le rolle qu'il devoit jouer. Les uns s'étoient chargez de tuer les deux freres; les autres devoient s'emparer du Palais public; & d'autres devoient courir par la Ville, & inviter le Peuple à reprendre ſa liberté. Mais, comme les Pazzi, les Medicis, & le Cardinal de Saint George, étoient dans la grande Egliſe à une fonction ſolemnelle, l'on apprit que Julien de Medicis ne pouvoit ce jour-là venir diner avec les autres qu'on avoit invitez. Cela fut cauſe que les conjurez s'é-

tant aſſemblez, ils réſolurent de faire dans l'Egliſe ce qu'ils n'avoient pû éxécuter dans leur maiſon; mais, cela troubla tous le projet, parceque Jean Baptiſte de Monteſecco ne voulut plus ſe charger du ſoin de poignarder les Medicis, diſant, qu'il ne vouloit pas faire une telle action dans une Egliſe. Ce ſcrupule obligea les conjurez de changer tous les perſonnages, qui devoient agir dans ce deſſein: & comme ils n'eurent pas aſſez de tems pour ſe fortifier, & pour prendre une bonne & ferme réſolution, ils firent de ſi grandes fautes dans l'éxécution, qu'ils ſuccombérent tous.

CEUX, qui ſont chargez de faire un pareil coup, viennent ſouvent à perdre courage, ou par le reſpect que leur imprime la vûë du Prince, ou par leur propre lâcheté. Il eſt vrai, que la Majeſté d'un Souverain attire tant de vénération, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'il adouciſſe, ou qu'il étourdiſſe, par ſes regards, un homme qui vient pour le poignarder.

MARIUS ayant été pris par les Minturniens *, ils envoyérent un eſclave pour

* Ce ſont des Peuples de la Campanie, ou Ter-

pour le tuer, mais ce misérable fut si interdit du respect que lui imprima la vûë de ce Grand Homme, qu'il n'eut, ni la force, ni le courage, d'éxécuter sa commission. Si donc un homme dans les chaines & dans la prison, accablé sous le poids de sa mauvaise fortune, ne laisse pas de paroitre encore vénérable, que ne sera-ce point d'un Prince libre, au milieu de la grandeur, & dans la pompe de ses habits & de sa Cour? Car, tout cet extérieur peut étonner, & un accueil favorable du Souverain peut adoucir le courage d'un homme, qui l'approche dans un si cruel dessein.

Il y eut autrefois quelques gens qui complottérent contre Sitalce, Roi de Thrace. Ces gens marquérent le jour de l'éxécution; ils se trouvérent au rendez-vous, où étoit le Prince; mais, personne n'entreprit de faire le coup: de sorte qu'ils se retirérent tous sans rien faire, & sans pouvoir dire ce qui les en avoit empéchez, se contentant de se blâmer les uns les autres. Ils firent

Terre de Labeur. Ils habitoient entre Sinuesse & Nole, dans l'endroit à-peu-près où est aujourd'hui *Castro la Mare.*

rent néanmoins la même faute bien des fois; &, enfin, la conjuration étant découverte, ils furent punis du mal qu'ils n'avoient point fait, quoiqu'ils euſſent eu tous les moyens de le faire.

DEUX freres d'Alfonſe d'Eſte, Duc de Ferrare, complottérent contre lui, & ils employérent dans cette affaire un certain Prêtre, nommé Giannés, qui étoit un des Muſiciens du Duc. Cet homme conduiſit ſouvent ſon maitre dans le lieu où étoient les freres conjurez, enſorte qu'ils pouvoient aiſément l'aſſaſſiner. Cependant, ils n'oſérent jamais le faire; &, étant découverts, ils furent punis de leur crime & de leur imprudence en même tems. Cette irréſolution ne pouvoit venir que de deux choſes; ou de la vûë du Prince, qui les rendoit interdits; ou de ce que les marques de bonté, qu'il leur donnoit, leur faiſoient perdre le courage de le poignarder.

DANS ces ſortes d'éxécutions l'on fait ſouvent quelque faute. On manque de prudence, on manque de courage; dans l'un & dans l'autre de ces deux cas l'on devient tout interdit, & dans ce trouble d'eſprit l'on fait & l'on dit ſouvent ce que l'on ne doit pas.

Or,

Or, Tite-Live a bien fait voir, que l'on ſe confond ſoi-même dans ces occaſions, lorſque, faiſant l'hiſtoire d'Aléxamene Etolien, qui avoit entrepris de tuer Nabis, Tyran de Lacédémone, comme nous l'avons rapporté ci-deſſus, cet Auteur éxamine le point de l'éxécution, & il dit, qu'après qu'Aléxamene eut déclaré à ſes gens ce qu'il y avoit à faire, *Il ſe raſſeura, & ſe fortifia lui-même, ſe trouvant interdit par la réfléxion d'une éxécution de cette conſéquence**. Tant il eſt vrai que l'homme le plus intrépide, & le plus accoûtumé à répandre du ſang, ne peut s'empécher d'être troublé dans de telles occaſions.

LORS donc qu'on veut faire de ces ſortes d'éxécutions, il faut choiſir, autant qu'il eſt poſſible, des gens expérimentez en pareilles affaires, & jamais il ne faut ſe confier à un autre, quand il paſſeroit pour un déterminé: car, dans les affaires de grande conſéquence, il n'y a perſonne qui puiſſe faire fond ſur ſon propre courage lorſqu'il n'a jamais été à ces ſortes d'épreuves. Ainſi,

* Collegit & ipſe animum, confuſum tantæ cogitatione rei.

Ainſi, dans la confuſion où un homme ſe trouve alors, les armes lui peuvent tomber des mains, ou il peut dire des choſes qui le découvriront de même.

LUCILLE, ſœur de l'Empereur Commode, donna la commiſſion à Quintianus de poignarder ce Prince. Cet homme l'attendit au paſſage, comme il entroit dans l'*Amphithéatre*;&,s'approchant de lui le poignard à la main, il lui dit, *Voilà ce que le Sénat t'envoye.* A ces mots il fut pris devant qu'il pût frapper le coup.

ANTOINE de Volterre, qui fut chargé du ſoin de poignarder Laurent de Medicis, approchant de lui pour cela, il lui cria : *Ha, traitre!* Ce mot ſauva Medicis, & fit périr tous les conjurez.

IL eſt aiſé de manquer ſon coup contre un ſeul homme, par les raiſons que nous venons de rapporter. Mais, lorſqu'on conjure contre deux perſonnes à la fois, il arrive encore bien plus aiſément qu'on ne réüſſiſſe pas: il eſt même très difficile, & preſqu'impoſſible, d'avoir alors un heureux ſuccès; car, il faut faire la même choſe en deux lieux différens, & dans le même mo-

moment, autrement l'un découvre l'autre, & ruine tout le complot. De ſorte que de conjurer contre un ſeul Prince, c'eſt une choſe douteuſe, dangereuſe, & peu prudente; mais, de conjurer contre deux, c'eſt l'action d'un eſprit léger & étourdi. Si donc je n'avois beaucoup d'eſtime pour Hérodien, je ne croirois jamais ce qu'il nous rapporte de Plautianus, qui chargea un Capitaine, nommé Saturnin, d'aſſaſſiner lui ſeul les Empereurs Sévere & Antonin, qui demeuroient en différens endroits. Cette conduite paroit ſi extravagante, qu'il faut une autorité auſſi forte, que celle de cet Hiſtorien, pour la faire croire.

QUELQUES jeunes hommes d'Athenes conjurérent contre Diocles & Hippias, les Tyrans de cette République. Les conjurez tuérent Diocles; mais Hippias, qui échappa, vengea la mort de ſon confrere.

DEUX diſciples de Platon conjurérent contre Clerque & Satyre, Tyrans d'Heraclée; mais, le dernier étant échappé de ce coup, il ne manqua pas de tirer raiſon de la mort de l'autre.

LES Pazzi, dont nous avons parlé tant de fois, ne purent tuer que Julien

lien de Medicis: & tout cela prouve, qu'il ne faut jamais entrer dans un complot, où il eſt néceſſaire de pluſieurs perſonnes à la fois; car, des entrepriſes de cette nature ne font de bien, ni à l'Etat, ni aux conjurez; au contraire, les Princes, qui en réchapent, en deviennent encore plus cruels & plus inſupportables. C'eſt une vérité, qui a été aſſez reconnue à Florence, à Athenes, & à Héraclée, après les évenèmens dont nous venons de parler.

IL eſt vrai, que la conjuration de Pelopidas, pour délivrer ſa Patrie, fut une de celles, où toutes les difficultez ſe rencontrérent; car, prémierement, il ne s'agiſſoit pas ſeulement de deux Tyrans, mais de dix. De plus, bien loin qu'il en fût Confident, & qu'il pût en approcher aiſément, il étoit déclaré rebelle. Cependant, il réüſſit dans ſon deſſein; il entra dans la Ville de Thebes ſans obſtacle; il vint à bout de tuer tous les Tyrans; &, enfin, il eut la gloire de délivrer la Patrie: mais, il fut fort aidé dans ce projet par Carion, Conſeiller des Tyrans, qui l'introduiſit, & qui lui facilita cette éxécution. Cependant, il ſeroit fort dan-

dangereux de ſuivre cet éxemple, qui fut une eſpece de miracle, & tous les Auteurs en regardent le ſuccès comme une choſe preſqu'impoſſible, & très rare dans l'Hiſtoire; car, enfin, il ne faut qu'une fauſſe penſée, ou le moindre accident imprévû ſur le point de l'éxécution, pour faire manquer le coup.

LE jour, que Brutus & ſes amis avoient deſtiné pour poignarder Jules-Céſar, il arriva que cet Empereur s'entretint longtèms avec Cneus Popilius Lenas, l'un des conjurez; ce qui fit ſoupçonner aux autres, qu'il pourroit bien découvrir le complot à Céſar: deſorte qu'ils furent ſur le point de le poignarder dans ce lieu-là même, ſans attendre qu'il fût entré au Sénat. Mais, ils ſe raſſeurérent quand ils virent l'entretien fini, & que ce Prince ne paroiſſoit avoir aucune émotion.

CET éxemple fait voir, qu'il faut bien éxaminer de ſemblables penſées devant que de rien réſoudre; & il faut, ſur tout, ſe bien ſouvenir, que l'imagination en fait naitre une infinité de fauſſes dans ces occaſions; car, un homme, qui ſe ſent coupable, ſe perſuade aiſément qu'on parle de lui, &

il

il ne faudra qu'une parole, dite ſouvent dans une autre intention, pour troubler l'eſprit d'un conjuré, & pour lui faire croire que c'eſt au ſujet de ſon affaire, qu'elle a été prononcée. Cette prévention produit ſouvent de deux choſes l'une ; ou bien un tel homme donne des indices de ſon deſſein par ſa fuite; ou bien, voulant précipiter l'affaire, il la gate entièrement. Ces inconvéniens arrivent encore plus facilement, lorſque pluſieurs gens ſe ſont joints enſemble pour un deſſein de cette nature.

POUR ce qui regarde les accidens qui ſurviennent ſur le point de l'éxécution, comme ils ſont imprévûs, l'on ne peut donner là-deſſus de regles certaines; & tout ce que l'on peut faire à cet égard pour empêcher les gens de tomber dans des fautes, c'eſt de rapporter des éxemples qui puiſſent inſtruire.

JULE BALANTI de Siene, dont nous avons déjà parlé, réſolut de tuer Pandolfe pour ſe venger du chagrin qu'il lui avoit cauſé, en lui ôtant ſa fille qu'il lui avoit donnée en mariage. Pour donc réüſſir dans ce deſſein, Balanti prit ſon tems que Pandolfe avoit accoû-

coûtumé d'aller viſiter un de ſes parens, qui étoit malade, & comme, pour y aller, il paſſoit devant la maiſon de Balanti, celui-ci mit chez lui les conjurez, qui, étant poſtez derriere la porte, avoient l'ordre d'aſſaſſiner Pandolfe au paſſage, lorſqu'une ſentinelle, poſée à la fenêtre, leur donneroit le ſignal dont on étoit convenu. Il arriva donc, que, Pandolfe étant ſur le point de paſſer, la ſentinelle donna le ſignal; mais un ami, qui ſe rencontra par hazard, & qui lui vouloit parler, l'arrêta; ce qui fut cauſe que quelques-uns de ſes gens, marchans toûjours devant, entendirent le bruit des armes, découvrirent l'embuſcade, & avertirent Pandolfe, qui échappa de ce danger, pendant que Balanti & ſes complices furent obligez de ſortir promptement de Siene. Cette rencontre imprévue d'un ami de Pandolfe fit manquer le coup à Balanti. Mais, parceque ces ſortes d'accidens ſont rares, il eſt impoſſible d'y remédier. Ainſi, tout ce qu'on a à faire, c'eſt d'éxaminer tous ceux qui peuvent ſurvenir, & tâcher d'y apporter remede.

IL reſte à preſent à parler des riſques qu'on court après l'éxécution, qui

qui ſe reduiſent à un ſeul ; & c'eſt lorſqu'il demeure quelqu'un qui ſoit en état, & qui ait la volonté, de venger la mort du Prince aſſaſſiné. Il peut donc laiſſer des freres, ou des enfans, ou d'autres parens, héritiers de ſes Etats ; & il peut arriver qu'ils vengent en effet le défunt, ou par votre négligence, ou par les raiſons que nous avons rapportées ci-deſſus. C'eſt ce qui arriva à Jean André de Lampognano *; car, lui & ſes complices ayant tué le Duc de Milan, & ce Prince ayant laiſſé un fils & deux freres, ils eurent tous les moyens de tirer raiſon de la mort du Duc. Il eſt vrai, que les conjurez ne doivent pas être blâmez dans des occaſions de cette nature, parcequ'il leur eſt impoſſible de faire mieux : mais, ſi c'eſt par leur faute qu'il demeure quelqu'un, qui puiſſe venger la mort du Tyran, alors on ne peut excuſer leur négligence.

IL y eut quelques conjurez à Furli, qui tuérent leur Souverain, & qui ſe rendirent maitres de ſa femme & de ſes enfans, qui étoient encore bien jeu-

* Voyez l'*Hiſtoire Florentine*.

jeunes. Cependant, la Citadelle étoit entre les mains d'un Gouverneur, qui ne vouloit point la remettre entre celles de ceux qui avoient tué ſon maître. D'ailleurs, ils ne ſe croyoient point en ſeureté tant qu'ils n'en ſeroient point les maitres. La Comteſſe, Veuve du défunt, leur promit de leur faire rendre la Place, pourvû qu'ils la laiſſaſſent entrer dedans, & que, pour les perſuader de ſes bonnes intentions, elle leur laiſſeroit ſes enfans en otage. Ces gens conſentirent à la propoſition; mais, dès que la Comteſſe ſe vit en lieu de ſeureté, elle leur fit mille reproches de la mort de ſon mari, & les menaça d'en prendre la plus cruelle vengeance qu'elle pourroit: &, afin de leur faire entendre qu'elle ne ſe mettoit pas en peine des enfans qu'elle leur avoit laiſſez pour otage, elle eût l'effronterie de leur faire voir, qu'elle étoit fort en état de réparer la perte qu'elle en pourroit faire. Ces gens donc ne ſçachant plus quel conſeil ils pourroient prendre, & s'appercevant trop tard de la faute qu'ils avoient faite, ils prirent le parti de ſe punir eux-mêmes de leur imprudence par un éxil volontaire.

MAIS,

MAIS, s'il y a un péril manifeſte pour des conjurez après s'être défait d'un Prince, c'eſt, ſans doute, lorſqu'il eſt aimé de ſes Sujets; car, en tel cas, il ne peut jamais y avoir de ſeureté pour eux. L'on en voit un éxemple dans la perſonne de Céſar, dont la mort fut vengée par le Peuple Romain, qui l'aimoit; car, d'abord, les conjurez furent chaſſez de Rome, ce qui fut cauſe qu'ils périrent tous en différens tems, & en différens lieux.

LES conjurations, qu'on fait contre une République, ſont bien moins dangereuſes pour ceux qui les entreprennent, que celles qu'on fait contre un Prince. La raiſon de cela, c'eſt que, lorſqu'on les trame, on eſt expoſé à moins d'accidens, que dans celles qu'on forme contre un Prince ſouverain. Lorſqu'on les éxécute il ſe rencontre bien les mêmes riſques; mais, après l'éxécution, il n'y en a plus. Il y a peu de danger dans le complot qu'on fait contre une République, parce qu'un Citoyen peut diſpoſer les choſes pour parvenir à la grandeur, ſans découvrir ſes penſées à perſonne; &, ſi l'on ne lui rompt point ſes me-

meſures, il peut pourſuivre heureuſement ſon projet; mais, ſi on le traverſe par quelque loi nouvelle, il peut attendre un meilleur tems, qui lui préſentera d'autres moyens de réüſſir.

CECI doit s'entendre ſeulement des Républiques, ou la corruption s'eſt déjà fourrée; car, dans celles, où elle ne regne pas encore, il ne ſe peut rencontrer de Citoyen, à qui il entre de telles penſées dans l'eſprit. Mais, dans les autres Républiques, un Citoyen peut aſpirer à la Souveraineté, & s'y élever même par des routes, & par des moyens, qui n'expoſent les gens à aucun danger; & cela, parceque les Républiques étant plus lentes que les Monarchies, elles n'ont pas tant de crainte; ce qui les empêche d'avoir autant de précaution. D'ailleurs, elles ont plus d'égards pour ceux d'entre leurs Citoyens qui ſont plus diſtinguez que les autres, & ces égards les rendent plus hardis & plus entreprenans.

IL n'y a perſonne qui n'ait lû la conjuration de Catilina, dont Salluſte fait l'hiſtoire. L'on ſait auſſi que ce complot étant découvert, Catilina, bien loin

loin de ſortir de Rome, vint au Sénat, où il bruſqua les Sénateurs & le Conſul même, tant étoient grands les égards que cette République avoit pour ſes Citoyens! Et même, après que ce Chef des conjurez fut ſorti de Rome, & qu'il ſe fut déjà mis à la tête d'une Armée de rebelles, l'on ne ſe ſeroit jamais aſſeuré de la perſonne de Lentulus & des autres, ſans qu'on trouva des lettres écrites de leur propre main, qui les convainquoient manifeſtement.

HANNON, qui étoit le plus puiſſant Bourgeois de Carthage, & qui aſpiroit à s'en rendre le Souverain, voulant venir à bout de ce deſſein, il avoit diſpoſé toutes choſes pour empoiſonner tous les Sénateurs, dans un feſtin qu'il devoit faire aux nôces de ſa fille; &, enſuite de cette éxécution, il avoit réſolu de s'emparer de l'autorité ſouveraine. Le Sénat, ayant eu avis de ce deſſein tragique, il n'y apporta pour tout remede, qu'une loi, qui régloit les dépenſes des feſtins & des nôces, uſant d'une ſi grande modération, à cauſe de la forte conſidération qu'on avoit pour un ſi Grand Homme.

IL

IL eſt vrai, que, quand il s'agit de mettre en éxécution un deſſein contre une République, les difficultez, & les riſques même, ſe trouvent en plus grand nombre, qu'en une autre occaſion, parcequ'il eſt très rare qu'on ait aſſez de forces pour accabler tout d'un coup une ſi grande quantité de gens; & tout le monde ne ne ſe trouve pas le maitre d'une Armée, comme Céſar, Agatocles, Cléoménes, & d'autres, qui ont tout d'un coup ſoûmis leur Patrie par la force ouverte. A ces ſortes de gens-là les moyens ſont aiſez & ſeurs; mais, il n'en eſt pas de même pour ceux qui ne ſont pas appuyez de tant de forces; ce qui les oblige à avoir recours à l'addreſſe & à l'artifice; ou bien, à rechercher des ſecours étrangers. Piſiſtrate uſa autrefois d'un grand artifice pour ſe rendre maitre de la République d'Athenes, qu'il ſervoit en qualité de Général d'Armée; car, ce Chef ayant vaincu les Megariens, & s'étant acquis par ces exploits l'amour du Peuple, il parut un matin en public, tout ſanglant, & s'écriant, qu'il venoit d'être outragé par la Nobleſſe; qu'il en demandoit juſtice; & qu'on lui accordât

deſormais des Gardes, pour le mettre à couvert de pareils attentats. Ayant obtenu ce qu'il demandoit, il s'en prévalut ſi utilement pour lui, qu'il vint à bout d'opprimer ſa Patrie.

PANDOLFE PETRUCCI, étant retourné de ſon éxil à Siene avec quelques autres éxilez, on lui donna la garde de la Place publique, comme une choſe mépriſable, & que tout le monde avoit refuſée : néanmoins, les gens, qu'il avoit ſous ſon commandement pour cet effet, furent cauſe qu'il s'acquit aſſez de crédit pour ſe rendre maitre de la Ville en fort peu de tems. L'Hiſtoire nous parle encore de pluſieurs autres, qui, uſant de différens moyens, ſont enfin parvenus à ſe rendre maitres de pluſieurs Etats, ſans s'expoſer à aucuns riſques.

CEUX, qui ont tâché de devenir les Tyrans des Républiques, dont ils n'étoient que les Citoyens, & qui ont employé pour cela leurs propres forces, ou bien des Armées étrangeres, ont eu des ſuccès, les uns heureux, les autres funeſtes. Catilina ſuccomba dans ſa conjuration; & Hannon, dont nous avons déja parlé, n'ayant pas réüſſi dans le deſſein qu'il avoit for-

formé d'empoiſonner tous les Sénateurs de Carthage, prit le parti d'armer pluſieurs milliers de ſes partiſans; mais, le Chef & la Faction périrent tous dans cette rebellion. D'autre côté, quelques-uns des principaux Citoyens de Thebes, ayant réſolu de s'aſſujettir leur Patrie, ils y réüſſirent par le moyen d'une Armée de Lacédémoniens, qu'ils appellérent à leur ſecours.

SI donc l'on éxamine toutes les conjurations, formées par des Citoyens contre leurs propres Républiques, l'on en trouvera fort peu qui ayent été étouffées pendant l'intrigue; mais la plûpart ont réüſſi, ou bien elles ont échoué dans l'éxécution. Qand ces conjurations réüſſiſſent à ceux qui les éxécutent, elles ſont accompagnées des dangers qui dépendent de l'état de la Monarchie; car, ſi-tôt qu'un homme eſt devenu Tyran, il eſt expoſé aux périls ordinaires, qui accompagnent toûjours la Tyrannie: &, pour s'en mettre à couvert, l'on ne peut pas donner d'autres remedes, que ceux dont nous avons parlé ci-devant.

VOILA ce que j'avois à donner au Public ſur le chapitre des conjura-

tions; & ſi je n'ai parlé que de celles qui ſe mettent en éxécution par la voie des armes, ſans parler de celles qui s'entreprennent par le poiſon, c'eſt parce qu'elles ſont toutes d'une même nature, pour la conduite, & pour le ſuccès. Il eſt vrai, que, lorſqu'en ſemblables deſſeins l'on veut ſe ſervir du poiſon, l'on eſt expoſé à de plus grands riſques, parceque tout le monde n'a pas les facilitez & les moyens, qui ſont néceſſaires pour cela : deſorte qu'il faut ſe découvrir à des gens qui approchent de ceux, dont vous voulez vous défaire, & cette ſeule ouverture vous fait dépendre de la diſcrétion d'autrui, & vous expoſe à de très grands dangers. Il ſe voit même ſouvent, que l'on ne meurt pas du poiſon, comme il arriva à l'Empereur Commode, qui ayant rejetté le brûvage qu'on lui avoit fait boire, l'on fut contraint de l'étrangler pour s'en défaire.

APRE'S-TOUT, les plus grands malheurs qui puiſſent arriver à un Prince, ce ſont des conjurations contre ſa Perſonne. Si-tôt qu'il y en a une formée contre lui, elle le perd, ou elle le deshonore: car, ſi elle réüſſit, le Prince

ce en perd la vie ; ſi elle ſe découvre, & qu'on faſſe mourir les conjurez, l'on ne manque pas de dire, que ce Prince a pris ce prétexte pour ſatisfaire ſa cruauté & ſon avarice, en ôtant les biens & la vie à ces malheureux. C'eſt ce qui m'oblige à avertir les Princes & les Républiques, contre qui on aura tramé quelque conjuration, de prendre bien garde, dans la découverte qu'on en aura faite, à la nature du complot, & de bien éxaminer l'état des conjurez & celui où l'on ſe trouve ſoi-même, afin de ne rien publier, que lorſqu'on ſera aſſez préparé, & aſſez puiſſant, pour ſe rendre maître, & accabler entièrement les Rebelles ; car, ſi l'on prend une autre méthode, l'on s'expoſe à périr. Il faut donc diſſimuler dans une conjoncture ſi délicate, depeur que les conjurez, ſe voyant découverts, ne vinſſent à faire quelque coup de deſeſpoir devant que l'on ſe fût mis en état de leur en ôter les moyens.

LES Romains ont donné un bel éxemple de cette prudente diſſimulation dans l'affaire de Capouë, dont nous avons déjà parlé : car, les Officiers de deux Légions, que la Républi-

que avoit miſes dans Capouë, pour la garder contre les Samnites, ayant complotté de ſe rendre maitres eux-mêmes de la Ville, le Sénat ordonna à Rutilius, nouveau Conſul, de prévenir cet attentat; ce qu'il voulut faire, en publiant que la République continuoit l'ordre aux Légions, qui étoient à Capouë, d'y demeurer en garniſon. Cette publication endormit les Officiers, qui, croyant avoir du tems aſſez pour éxécuter leur deſſein, n'uſérent d'aucune diligence, & demeurérent les bras croiſez, juſqu'à ce qu'ils s'apperçûrent que le Conſul les ſéparoit, & les éloignoit les uns des autres; ce qui leur ayant donné du ſoupçon, ils levérent le maſque, & éxécutérent leur entrepriſe.

CET éxemple eſt extrêmement remarquable, de quelque côté qu'on le regarde. Car, d'une part, l'on voit combien les hommes ſont lents à l'éxécution, lorſqu'ils croyent avoir du tems; & auſſi, combien ils ſont prompts, lorſque la néceſſité les preſſe. D'autre côté, un Prince, ou une République, qui voudront prendre leur avantage devant que de donner à connoitre qu'on leur a découvert une conjuration,

tion, ne peuvent pas uſer d'un meilleur artifice, que de faire naitre l'apparence d'une belle occaſion, qui trompe les conjurez, & leur faſſe croire, que rien ne les preſſe; car, cela les endort, & donne le tems de diſpoſer toutes choſes pour les faire périr.

CEUX, qui n'ont pas ſuivi cette méthode, ſe ſont perdus eux-mêmes, comme il eſt arrivé au Duc d'Athenes, & à Guillaume de Pazzi; car, le prémier étant devenu le Tyran de Florence, & apprenant qu'il s'étoit fait une conjuration contre lui, il eut l'imprudence de faire arrêter un des conjurez, ce qui mit les autres dans la néceſſité de courir aux armes, & de dépouiller le Duc de ſon autorité. D'autre côté, Guillaume de Pazzi étant Commiſſaire au Val de Quiane, en mille cinq cens un, & ayant appris qu'il y avoit une conjuration dans Arezzo en faveur des Vitelli, il prit le parti de porter tout d'un coup ſes armes de ce côté-là, ſans examiner, ni ſes forces, ni celles des conjurez; &, ſuivant le conſeil de l'Evêque, qui étoit ſon fils, il fit arrêter un des complices; ce qui mettant les autres dans l'abſolue néceſ-

ſité de prendre les armes, ils détachérent cette Ville de la domination des Florentins, & Pazzi lui-même de Commiſſaire devint priſonnier.

MAIS, lorſqu'un parti de conjurez eſt foible, il ne faut pas différer d'un moment à l'accabler. Il faut auſſi éviter deux fautes, qu'on fait quelquefois, quoiqu'elles ſoient de fort différente nature. L'une fut faite par le Duc d'Athenes, qui, voulant faire croire qu'il étoit aſſeuré de la bien-veuillance du Peuple de Florence, fit mourir un délateur qui lui découvroit une conjuration qu'on tramoit contre lui. Dion de Siracuſe commit l'autre faute dont je veux parler; car, ayant eu deſſein de pénétrer la penſée d'un homme qui lui étoit ſuſpect, il porta Calippe, en qui il ſe fioit, à feindre d'être mécontent, & de vouloir conjurer avec lui contre le Tyran. Ces ſtratagêmes réüſſirent fort mal, & au Duc d'Athenes, & à Dion; car, le prémier épouvanta tous les accuſateurs, qui auroient eu envie de l'inſtruire des mauvais deſſeins qu'on auroit contre lui; &, par conſéquent, il donna le courage à bien des gens de tramer ſa ruine.

L'au-

L'autre fut l'inventeur de ſa propre perte, & comme le Chef de la conſpiration qui le fit périr ; parceque Calippe, pouvant ſans aucun danger complotter contre lui, vint à bout, par ſes menées, de dépouiller ce Prince imprudent, & de l'Etat, & de la Vie.

CHAPITRE VII.

Par quels moyens la perte de la liberté, & la délivrance de l'eſclavage, arrivent quelquefois ſans effuſion de ſang; & comment quelquefois auſſi cela n'arrive point ſans en répandre beaucoup.

IL y a ſans doute bien des gens, qui ne comprennent pas comment on tombe d'un Etat libre ſous la Tyrannie, & comment on s'en délivre auſſi quelquefois ſans répandre de ſang, & ſouvent avec bien du carnage. Car, l'Hiſtoire nous apprend, que, dans certaines occaſions, de ces différens changemens, tantôt il en a coûté la vie à bien des gens, & tantôt il n'y eſt péri perſonne; comme lorſque Rome ſe délivra des Rois, pour ſe faire gouverner par des Conſuls: car, dans ce changement, perſonne ne ſouffrit, à la reſerve des Tarquins, qui furent chaſſez. Toutes ces différences ne viennent que de ce que le Gouvernement venant à changer, cela ſe fait,

ou par la force, ou par la douceur. Dans le prémier cas, il faut qu'il y ait bien des gens qui ſouffrent, & qui, ſe voyant ſi maltraitez, veulent ſe venger à leur tour; ce qui ne ſe peut faire ſans qu'il en coûte la vie à bien du monde. Mais, lorſqu'un Gouvernement n'a été établi que par le commun conſentement de tout un Peuple, à qui il devient inſuportable par ſa tyrannie, il n'y a que le Chef à qui ce Peuple s'en puiſſe prendre. Voilà ce qui arriva à Rome, lorſqu'on chaſſa les Tarquins; & la même choſe arriva auſſi à Florence, lorſqu'il n'y eut que les Medicis de maltraitez au changement qui arriva dans le Gouvernement, en l'an mille quatre cens nonante-quatre. C'eſt ce qui fait que ces ſortes de changemens ne ſont pas d'ordinaire dangereux. Mais, lorſqu'ils ſe font par des gens qui cherchent à ſe venger, c'eſt alors qu'ils ſont terribles, juſqu'à faire frémir ceux à qui on les récite. Mais, comme l'Hiſtoire eſt remplie de ces ſortes d'évènemens, je ne m'arrêterai pas à en rapporter ici aucun éxemple.

CHAPITRE VIII.

Quand un homme veut apporter du changement dans une République, il doit, ſur-tout, examiner comment elle eſt diſpoſée.

L'ON a fait voir ci-devant comment un méchant Citoyen ne peut pas faire de mouvemens dangereux dans une République qui n'eſt pas corrompue. Outre les raiſons qu'on a alléguées ſur ce ſujet, l'on peut encore l'appuyer par l'éxemple de Spurius Caſſius, & de Manlius Capitolinus. Le prémier fut un homme fort ambitieux, qui avoit formé le deſſein de devenir le maitre à Rome, ce qu'il tâchoit d'éxécuter, en gagnant autant qu'il pouvoit l'amitié du Menu-Peuple, comme lorſqu'il propoſa de lui vendre le Territoire qu'on avoit conquis ſur les Herniciens. Ce dangereux deſſein fut pénétré par le Sénat, qui prit ſoin de rendre cet homme ſuſpect au Peuple; ce qui réüſſit ſi bien, que lorſqu'il offrit à la Commune de lui diſtribuer

buer l'argent provenu des grains que le Sénat avoit fait venir de Sicile, tout le Peuple le refusa entièrement, s'imaginant que Spurius vouloit achetter leur liberté par cette largesse.

MAIS, si ce Peuple eût été alors corrompu, comme il le fut depuis, il n'auroit pas refusé cet argent, & il auroit ouvert à cet homme le chemin à la Tyrannie, qu'il lui ferma par ce vertueux refus.

L'EXEMPLE de Manlius Capitolinus est encore bien plus remarquable, que le précédent; car, outre qu'il prouve fortement la maxime que nous venons d'avancer, c'est qu'il fait voir encore, qu'il n'est point de valeur, de mérite, de services rendus à l'Etat, & de grandes qualitez de corps & d'esprit, qui ne soyent effacées par le vice indigne d'une violente & injuste ambition. L'on sait que cette passion lui vint de l'envie qu'il portoit à Camille; & il s'en laissa tellement aveugler, que, sans penser à la maniere dont il faut se gouverner dans une République, & sans éxaminer si le Sujet, qu'il vouloit corrompre, étoit susceptible des impressions qu'il tâchoit de lui donner, il commença à faire des mou-

vemens dans Rome, & contre le Sénat, & contre les loix fondamentales de l'Etat. Ce fut dans cette occaſion, où l'on vit combien le Gouvernement de cette République étoit parfait, & combien le Peuple en étoit ſage & raiſonnable; car, il n'y eut pas une ſeule perſonne du Corps de la Nobleſſe, qui entreprit de défendre l'accuſé, quoique les Particuliers de cet Ordre-là ſe maintinſſent avec chaleur les uns les autres. Pas un des parens de Manlius n'entreprit rien non plus en ſa faveur; & quoiqu'en toute autre rencontre ce fût l'ordinaire de voir les parens des accuſez paroître devant le Peuple dans un état triſte, ſale, & vétus d'habits lugubres, pour éxciter de la compaſſion en leur faveur, il ne s'en trouva pas un qui voulut faire cette démarche pour celui-ci. Les Tribuns du Peuple, qui appuyoient toûjours tout ce qui paroiſſoit être fait en ſa faveur, ſur-tout ſi cela paroiſſoit contraire aux intérêts de la Nobleſſe, ſe joignirent dans cette occaſion aux Nobles, afin d'opprimer conjointement le fleau commun de la Patrie. Car, quoique le Peuple de Rome fût très porté pour ſon pro-

propre intérêt, qu'il aimât assez à mortifier la Noblesse, & qu'il eût beaucoup de penchant & d'inclination pour Manlius Capitolinus ; néanmoins, dès que les Tribuns l'eurent cité à comparoitre devant leur Assemblée, pour en être jugé sur les accusations intentées contre lui, alors ce même Peuple, dépouillant la qualité de Protecteur, pour prendre celle de Juge, condamna cette accusé à mourir, sans avoir aucuns égards, ni à ses grands services, ni à l'amour qu'il avoit toûjours eue pour lui.

CETTE histoire est une des plus remarquables, & des plus propres à faire voir combien tous les Ordres de cette République se conduisoient par les regles de la vertu & de l'équité ; car, il ne se trouva aucun Citoyen qui voulut défendre cet illustre criminel, si rempli d'ailleurs de tant de belles qualités, & qui avoit rendu mille services considérables au Public & aux Particuliers : & la raison de cela, c'est que tout le Peuple se laissoit conduire par l'intérêt & le bien de l'Etat, & point du tout par des considérations particulieres ; desorte qu'il fut bien plus touché des périls, où la vie de cet hom-

homme expoſoit alors la République, qu'il n'eut d'égard aux grands ſervices qu'il avoit rendus autrefois. C'eſt ce qui fait dire à Tite-Live : *Voilà comme finit Manlius Capitolinus, qui ſeroit illuſtre, s'il ne fût point né dans un Etat libre* *.

CECI nous fournit la matiere de deux réfléxions. La prémiere, que ceux, qui ont de l'ambition, doivent ſe conduire d'une autre maniere dans une République corrompue, que dans celles qui ſe gouvernent encore ſelon les principes de la raiſon. La ſeconde réfléxion, qui revient preſque à la prémiere, c'eſt que les hommes doivent extrêmement examiner les tems, pour régler leur conduite, ſur-tout dans les grandes actions ; car ceux, dont le mauvais choix, & les méchantes inclinations, les portent à agir, ſans s'accommoder aux conjonctures où ils ſe trouvent, ne manquent point de paſſer la plûpart de leur vie malheureuſement, ſans que ce qu'ils entreprennent réüſſiſſe jamais, au contraire de ceux qui ſavent s'accommoder aux tems.

CE

* Hunc exitum habuit vir, niſi in liberâ Civitate natus eſſet memorabilis.

CE mot de Tite-Live fait voir, que ſi Manlius fût né dans le ſiecle de Sylla & de Marius, où le Peuple étoit déjà corrompu, & qu'il l'eût pû, par conſéquent, mener ſelon les mouvemens de ſon ambition, il auroit, ſans doute, eu le même ſuccès, que Marius, Sylla, & tous les autres qui aſpirérent enſuite à ſe rendre maitres de l'Empire. D'autre côté, ſi Marius & Sylla euſſent été du tems de Manlius, ils euſſent été accablez dans les prémiers mouvemens qu'ils auroient faits. Car, un homme peut bien commencer à jetter les principes de la corruption dans une République ; mais, la vie d'un ſeul ne peut pas ſuffire à la corrompre aſſez, pour qu'il en tire le fruit qu'il en pourroit demander : & quand même il ſeroit poſſible qu'il eût aſſez de tems pour cela, il manqueroit toûjours ſon coup, parceque le naturel des hommes eſt d'être impatients, & qu'ils ne peuvent être un tems ſi conſidérable à forcer leurs paſſions. C'eſt ce qui fait qu'ils ſe trompent ſi ſouvent dans leurs propres intérêts, & particulierement dans les choſes qu'ils ſouhaittent avec paſſion Ainſi, l'impatience, ou l'imprudence, les feroit tomber

ber dans des contretems, qui les feroient périr.

IL eſt donc néceſſaire à un homme, qui veut opprimer la liberté d'une République, de trouver le Peuple déjà corrompu depuis un tems conſidérable; & même il faut que la corruption ait été introduite peu à peu, & de génération en génération: & c'eſt ce qui ne manque jamais d'arriver, ſi la vertu n'y eſt de tems en tems rétablie par de grands éxemples, ou ſi l'on ne réforme ſouvent les abus par de bonnes loix, qui ramenent l'Etat à ſa prémiere inſtitution.

MANLIUS donc eût été un homme très illuſtre, s'il fût né dans une République corrompue. C'eſt pourquoi, tout Particuliér, qui voudra faire de grands changemens dans un Etat, ou en faveur de la liberté, ou pour y établir la tyrannie, doit, ſur-tout, éxaminer le ſujet qu'il a en main, & par cette connoiſſance il doit tirer le pronoſtic de ce qu'il peut eſpérer, ou craindre. Car, il n'eſt pas plus aiſé de mettre un Peuple en liberté, lorſqu'il veut vivre dans l'eſclavage, que de ſoûmettre un Peuple libre, & qui aime ſa condition préſente. Mais, parceque nous

nous avons dit ci-deſſus, que les hommes doivent éxaminer les tems, & ſe conduire ſelon qu'ils les trouvent, nous en parlerons fort amplement dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Comment il faut s'accommoder aux tems, ſi l'on veut mettre toûjours la fortune dans ſon parti.

J'AI remarqué bien des fois, que les hommes ont été heureux, ou malheureux, ſelon qu'ils ont bien ou mal accordé leur conduite avec les tems où ils ſe ſont trouvez; car, pour l'ordinaire, ils agiſſent, ou avec précipitation & violence, ou bien avec prudence & retenue. Ce qui eſt donc la cauſe des fautes qu'on fait dans l'une & dans l'autre de ces manieres d'agir, c'eſt que l'on ne prend pas la véritable route qu'il faut prendre, & que l'on ne garde pas toutes les meſures qu'il faut garder. Mais, les moins malheureux, & les moins imprudens, ſont ceux, qui, ſuivant les mouvemens de leur naturel, ſe rencontrent

trent dans des tems où il eſt néceſſaire de les ſuivre, & où une conduite oppoſée ſeroit pernicieuſe ou inutile. Tout le monde ſait, que Fabius Maximus conduiſoit une Armée avec une grande retenue, & de grandes précautions, ce qui étoit oppoſé à l'ardeur & à l'intrépidité des Soldats Romains: cependant, ce Général fut heureux, parceque la conjoncture, où il ſe trouvoit, demandoit que les affaires fuſſent conduites par un temporiſeur, & un homme du tempérament de Fabius; car, Annibal étant un jeune Capitaine, ſoûtenu par la réputation de deux grandes victoires, qui avoient épuiſé & ébranlé la République, c'étoit le plus grand bonheur du monde pour Rome, que ſes intérêts fuſſent entre les mains d'un vieux Général, qui, avec ſa lenteur, tint en échec tout le feu & toute la violence d'un jeune victorieux. Et Fabius lui-méme ne pouvoit pas ſe rencontrer dans un tems, & dans une conjoncture d'affaire, plûs proportionnée à ſon génie & à ſon ſon tempérament. C'eſt auſſi ce qui fut la cauſe de ſa gloire & de ſa grandeur.

MAIS, pour faire voir que ce fameux Général agiſſoit par les mouvemens

mens de ſon penchant naturel, & non point par choix & par raiſonnement, c'eſt qu'il s'oppoſa, tant qu'il put, au deſſein de Scipion, qui étoit de paſſer en Afrique avec une Armée Romaine, pour terminer cette guerre: & ſi l'on eût crû Fabius, Annibal ſeroit encore en Italie, parceque ce vieux Capitaine ne pouvoit pas ſortir de ſa route ordinaire, ni renoncer à ſes vieilles maximes, ne voulant pas comprendre que les tems étoient changez, & qu'il falloit, de même, changer la méthode de faire la guerre.

SI donc Fabius eût été Roi de Rome, il y a de l'apparence qu'il eût ſuccombé dans cette guerre-là, parcequ'il n'eût pû changer ſa conduite, à meſure que les tems changeoient. Mais, étant né dans une République remplie de génies & de tempéramens différens, comme Fabius ſe trouva en avoir un propre pour ſoûtenir la guerre, dans le tems qu'il falloit ſimplement la ſoûtenir, il ſe trouva auſſi dans Rome un Scipion, qui, dans un tems différent, fût propre auſſi à entreprendre & à pouſſer l'ennemi.

CES différens évènemens font voir, qu'une République a bien plus de reſſour-

ſources, & peut retenir plus longtems la fortune entre ſes mains, qu'un autre Gouvernement; car, elle peut bien mieux s'accommoder aux changemens des tems, à cauſe de la différence qui ſe trouve entre ſes Citoyens, que ne peut faire un Prince abſolu, puiſque c'eſt une choſe impoſſible à un homme de renoncer à ſon tempérament; &, par conſéquent, il faut qu'il périſſe lorſqu'il ſurvient des conjonctures, qui doivent être ménagées par d'autres maximes, & par une autre conduite, que celles qu'il a toûjours ſuivies.

PIERRE SODERINI, dont nous avons déjà parlé, ſe conduiſoit en toutes choſes avec douceur & avec patience. Tant que les affaires ſe trouvérent diſpoſées à être conduites par des principes comme ceux-là, l'Etat & la Maiſon de Soderini furent dans une grande proſpérité: mais, quand il ſurvint des tems, où il fallut renoncer à cette honnêteté, & à cette bonté, Soderini ne ſe trouva point diſpoſé à le faire; ce qui fut cauſe de ſa ruine, & de celle de l'Etat.

LE Pape Jules Second ſe gouverna, pendant tout ſon Pontificat, avec violence, & avec fureur; & comme il ſe

ſe rencontra dans des tems, où cette conduite étoit de ſaiſon, il eut le bonheur de réüſſir en tout ce qu'il entreprit. Mais, s'il fût ſurvenu des tems différens, ce Pontife n'auroit pas manqué de périr, parcequ'il n'eût jamais pu vaincre ſon penchant, ni changer ſa conduite.

OR, il y a deux raiſons qui nous empêchent de nous accommoder aux changemens des tems. La prémiere, c'eſt que naturellement nous ne pouvons ſurmonter nos inclinations & notre tempérament. La ſeconde, c'eſt que, quand on a ſuivi longtems une méthode qui a réüſſi, il n'eſt preſque pas poſſible de nous perſuader de la changer. Ce qui fait donc changer la fortune d'un homme, c'eſt que les tems changent, & que lui ne change pas.

LES Républiques tombent auſſi, lorſqu'on n'en change pas le Gouvernement, ſelon la différence des tems, comme nous l'avons dit tant de fois. Mais, ces décadences ſont bien plus lentes, parceque les changemens ne s'introduiſent pas ſi aiſément dans ces ſortes de Gouvernemens, où le caprice d'un ſeul homme n'eſt pas ſuffiſant pour

pour cela, à moins qu'il n'arrive, en même tems, quelque grand bouleverſement dans l'Etat. Mais, parceque nous avons parlé de Fabius Maximus, qui amuſa longtems Annibal, il me ſemble qu'il eſt aſſez à propos d'éxaminer, dans le Chapitre ſuivant, s'il eſt poſſible de s'empécher d'en venir aux mains avec un ennemi, qui a réſolu de vous livrer bataille, à quelque prix que ce ſoit.

CHA-

CHAPITRE X.

Qu'un Général ne peut éviter de combattre, lorſque ſon ennemi veut abſolument en venir aux mains.

LE Dictateur Caius tiroit en longueur la guerre contre les Gaulois, parcequ'il ne vouloit pas riſquer un combat contre des gens, que le tems ſeul faiſoit périr tous les jours, par la raiſon qu'ils étoient éloignez de chez eux, & au milieu d'un Païs ennemi *. Lorſqu'il s'eſt fait une faute, où la plûpart des hommes tombent d'ordinaire, je croi qu'il eſt fort néceſſaire de la relever ſouvent. Ainſi, quoique j'aye déjà fait voir bien des fois combien notre conduite dans les grandes choſes eſt éloignée de celle des Anciens, il ne ſera pourtant pas inutile d'en parler encore à preſent. Car, ſi en quelque cho-

* Caius Sulpitius Dictator adverſus Gallos bellum trahebat, nolens ſe fortunæ committere adverſus hoſtem, quem tempus deteriorem in dies & locus alienus faceret.

choſe nous ne ſuivons pas les bons reglemens de l'Antiquité, c'eſt particulièrement dans ce qui regarde la guerre, où l'on n'obſerve rien de ce que l'on eſtimoit le plus dans ces tems-là.

CE défaut n'eſt venu, que de ce que les Républiques, & les Souverains mêmes, ſe ſont déchargez ſur d'autres du ſoin & de la conduite des armes, s'étant éloignez de ce noble éxercice par pure lâcheté. Et ſi quelquefois nous avons vû, dans nos jours, un Roi ſe trouver en perſonne à la tête d'une Armée, il ne faut pas s'imaginer que cela ait produit de fort bons effets, parceque ce Prince y alloit plûtôt par vanité, que par des mouvemens d'une véritable gloire, & un deſſein formé d'apprendre bien le métier de la guerre. Néanmoins, ces Monarques font encore mieux de voir quelquefois leurs Armées, & de retenir le nom & le titre de Commandans, que d'en uſer comme font les Républiques, &, ſur-tout, celles d'Italie, qui n'ont aucune intelligence dans les affaires de la guerre; ce qui les oblige de ſe confier à des étrangers. D'autre côté, comme elles veulent faire voir leur autorité ſouveraine, elles entrent dans le dé-

détail de ces ſortes d'affaires, & elles y font mille fautes par leur extrême ignorance. J'en ai déjà parlé quelque part; mais, je ne laiſſerai pas de rapporter encore ici une des principales fautes que les Républiques font d'ordinaire en ces occaſions, parceque l'affaire eſt de la derniere importance.

IL faut donc ſavoir, que lorſqu'un Prince efféminé, ou une République abbatardie, envoye le Général de ſes Armées en campagne, ce Commandant n'a point d'ordre plus précis, plus fort, & qui paroiſſe plus judicieux à ceux qui le lui donnent, que d'éviter, ſur toutes choſes, le combat. Les Souverains, qui donnent un ordre de cette nature, s'imaginent imiter en cela la conduite de Fabius, qui ſauva la République Romaine, en évitant d'en venir aux mains avec Annibal: mais, très ſouvent ils ne ſavent pas que ce commandement eſt inutile, ou pernicieux; car, il faut établir pour une maxime infaillible, que dès qu'un Général eſt en campagne, il ne peut pas s'empêcher de recevoir bataille, ſi ſon ennemi la veut livrer à quelque prix que ce ſoit. Lors donc qu'on commande à un Capitaine de n'en point

venir aux mains, c'eſt comme ſi on lui ordonnoit de ſe battre à l'avantage de ſon ennemi, & non pas au ſien. Car, ſi vous voulez être en campagne, & n'être point obligé de combattre, vous n'avez qu'à vous tenir loin de votre ennemi, & avoir des eſpions fideles, qui vous avertiſſent à propos toutes les fois que l'ennemi approche de vous, afin que vous ayez le tems de vous en éloigner. Il y a encore un autre expédient, qui eſt de vous renfermer dans une Ville bien forte. Il eſt vrai, que rien n'eſt ſi dangereux que l'un & l'autre de ces deux partis; car, ſi vous prenez le prémier, vous abandonnez tout votre Païs à l'ennemi, & un Prince, qui aura un peu de courage, aimera mieux courir les riſques d'une bataille, que de prolonger une guerre, où ſes Sujets reçoivent de ſi grands préjudices. Dans le ſecond parti vous vous expoſez à une perte manifeſte; car, en vous enfermant dans une Ville, ſi l'on vous y aſſiege, vous aurez bien-tôt à combattre contre la diſette, &, par conſéquent, il faudra enfin vous rendre à votre ennemi. Il eſt donc très dangereux d'éviter le combat par des moyens tels que ces deux-là.

LA méthode de ſe tenir toûjours dans des poſtes avantageux, comme faiſoit le Grand Fabius, eſt ſans doute très bonne; mais, il faut avoir une Armée ſi diſciplinée, & ſi courageuſe, que l'ennemi n'ait pas la hardieſſe de vous y venir attaquer. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que ce Général voulût éviter le combat; ſon deſſein étoit ſeulement de ne le point accepter qu'avec avantage, car ſi Annibal fût allé l'attaquer dans ſon poſte, il l'auroit ſoûtenu, & auroit combattu avec lui; mais ce Capitaine Afriquain ne vouloit pas livrer bataille à Fabius de la maniere dont ce dernier l'auroit bien voulu: ainſi, Fabius & Annibal évitérent également le combat. Mais, ſi l'un des deux eût voulu ſe battre, à quelque prix que ç'eût été, l'autre n'avoit qu'à ſuivre l'une des deux voies, dont nous avons parlé ci-deſſus, ou bien à prendre la fuite.

CETTE vérité eſt claire par mille éxemples, &, ſur-tout, par celui de la guerre que les Romains firent à Philippe, pere de Perſés, Roi de Macédoine. Ce Prince, étant attaqué par l'Armée de la République, prit le deſſein d'éviter le combat, ayant commencé de

faire d'abord comme Fabius Maximus, ce qui lui fit prendre le parti de ſe poſter ſur une hauteur, où il ſe fortifia beaucoup, eſpérant que les Romains n'auroient pas la hardieſſe de venir l'y attaquer. Mais, il ſe trompa; car, on alla le forcer à recevoir bataille, & ce Prince n'ayant pas la force de réſiſter, il prit la fuite avec la plûpart de ſes gens: & ce qui l'empécha de périr entiérement, ce fut que le Païs étant rude & mauvais, les Romains ne purent le ſuivre.

PHILIPPE donc ayant réſolu de ne hazarder pas la bataille, & s'étant néanmoins campé près des Romains, il n'eut point d'autre parti à prendre, que celui de la fuite. Deſorte que l'expérience lui ayant appris, qu'il ne ſuffiſoit pas d'être poſté ſur une hauteur pour éviter le combat, & d'ailleurs, ne jugeant pas à propos de s'enfermer dans une Place forte, il changea de méthode, & prit celle de camper toûjours fort loin de l'Armée Romaine. Ainſi, lorſqu'elle étoit dans un Païs, il ſe retiroit dans un autre; & quand les Romains ſortoient d'un Canton, il y entroit. Mais, ce Monarque s'appercevant enfin que cette conduite

te, qui prolongeoit la guerre, étoit pernicieuſe à lui, & à ſes Sujets, qui ſouffroient de la part des ennemis, & de celle des amis, il prit la réſolution de courir les riſques d'une bataille rangée.

CET exemple fait voir, qu'il eſt bon de temporiſer, lorſqu'on a une Armée faite comme étoit celle de Fabius Maximus, ou celle de Caius Sulpitius; c'eſt-à-dire, que vos Troupes doivent être réglées de maniere que l'ennemi n'ôſe pas s'expoſer à vous venir attaquer dans vos retranchemens, & qu'il n'ait non plus un grand pied dans votre Païs; que, par conſéquent, il ait de la peine à trouver tout ce qui lui eſt néceſſaire pour ſubſiſter. Dans ce cas, le bon parti, c'eſt de temporiſer, en pratiquant ce que Tite-Live rapporte de Caius Sulpitius, *qui ne voulut pas riſquer le combat contre des gens, que le tems faiſoit périr tous les jours, par la raiſon qu'ils étoient éloignez de chez eux, & au milieu d'un Païs ennemi* *. Mais, en toute autre conjoncture, il eſt impoſ-

* Nolens ſe fortunæ committere adverſus hoſtem, quem tempus deteriorem in dies & locus alienus faceret.

poſſible d'éviter la bataille ſans danger & ſans honte; car, de prendre la fuite, comme fit Philippe, pere de Perſée, c'eſt quelque choſe de plus honteux encore, que d'être battu, puiſque l'on ne donne par-là aucune preuve de courage: & ſi ce Prince eut le bonheur de ſe retirer ſans aucune perte, il n'en arriveroit pas de même à un autre, que le Terrain & la nature du Païs ne favoriſeroit pas de même.

PERSONNE ne peut dire qu'Annibal ne fût pas maître dans le métier de la guerre, & il ne faut point douter, que, lorſqu'il étoit en Afrique, & qu'il avoit en tête le Grand Scipion, s'il eût crû trouver de l'avantage à temporiſer, il ne l'eût fait, peut-être auſſi aiſément que Fabius l'avoit fait en Italie, puiſqu'il étoit auſſi bon Capitaine, pour le moins, que ce fameux Romain, & qu'il étoit le maître d'une fort bonne Armée. Cependant, puiſqu'Annibal ne prit pas ce parti-là, il faut croire que ce fut pour des raiſons fort puiſſantes. Un Prince donc, qui aura dans ſon pouvoir une Armée, qu'il ſait ne pouvoir conſerver longtems, par manque d'argent, ou par quelqu'autre raiſon, il faudroit qu'il eût perdu l'eſ-

prit,

prit, pour ne pas hazarder une bataille; parcequ'en ne le faiſant pas, il périra infalliblement; au lieu que ſa perte eſt incertaine, s'il en vient aux mains avec ſon ennemi. L'on peut ajoûter à cette prémiere raiſon une choſe aſſez conſidérable auſſi. C'eſt que, quand même on ſe verroit dans un danger manifeſte de périr, il faut toûjours tâcher de faire quelque choſe de glorieux; & il l'eſt beaucoup plus, de n'être jamais vaincu que par la force, que de ſuccomber par quelqu'autre voie que ce puiſſe être. Il faut donc croire qu'Annibal ſe trouva dans la néceſſité de faire ce qu'il fit.

D'AUTRE CÔTE', quand même ce Général eût évité de combattre, & que Scipion n'eût pas eu le courage d'aller le forcer dans ſes retranchemens, les Romains n'en euſſent reçeu aucun préjudice, parcequ'ils avoient déjà battu Siphax, & qu'ils avoient conquis un ſi grand Païs dans l'Afrique, qu'ils pouvoient y vivre auſſi commodément qu'en Italie. Mais Annibal n'avoit pas le même avantage contre Fabius, ni les Gaulois contre Sulpitius.

CEUX, qui veulent entrer dans un

Païs ennemi, ſont encore moins en état, que les autres, d'éviter la bataille; parceque, toutes les fois qu'on viendra au devant d'eux, il faut qu'ils acceptent le combat, qu'on peut encore moins éviter, ſi l'on entreprend quelque ſiege, comme il arriva au dernier Duc de Bourgogne, qui fut attaqué & défait par les Suiſſes, pendant qu'il aſſiégeoit Morat. Il en arriva de même aux François, qui ſuccombérent auſſi en aſſiégeant Novarre, où ils furent de même attaquez & défaits par les Suiſſes.

CHA-

CHAPITRE XI.

Un Prince, attaqué par un grand nombre d'Alliez, qui ſont même plus puiſſans que lui, ne laiſſera pas de remporter l'avantage, pourvû qu'il ſoûtienne le prémier effort.

LA puiſſance des Tribuns du Peuple dans Rome fut grande & néceſſaire, comme nous l'avons déjà dit bien des fois; car, ſans cela, il eût été impoſſible de tenir la Nobleſſe dans le devoir, &, par conſéquent, la corruption ſe ſeroit introduite dans cette République bien plutôt qu'elle n'a fait. Cependant, il n'y a rien de ſi bon qui ne renferme en ſoi quelque mal, qui produit, à ſon tour, des deſordres imprévûs, auxquels il faut remédier par des reglemens nouveaux.

LE pouvoir des Tribuns étant donc devenu inſuportable, & de dangereuſe conſéquence pour la liberté du Peuple & de la Nobleſſe, il en ſeroit, ſans doute, réſulté quelque accident fâcheux, ſi Appius Claudius n'eût donné les moyens

de ſe mettre à couvert de leur ambition, en faiſant enſorte d'en faire toûjours élire quelqu'un, qui fût, ou timide, ou aiſé à corrompre, ou affectionné pour la Patrie; &, par le moyen d'un homme, tel que je le repréſente ici, ils venoient à bout de traverſer tout ce que les autres Tribuns machinoient contre les intentions du Sénat. Cet expédient modéra beaucoup le pouvoir exceſſif de ces gens-là, & il fut longtems d'une grande utilité dans la République.

CET endroit de l'Hiſtoire m'a fait ſouvent penſer, que, lorſque pluſieurs Potentats ſont liguez contre un ſeul, quoiqu'eux tous enſemble ſoient plus puiſſans que lui, néanmoins il réüſſira toûjours mieux que tous les autres joints enſemble: car, outre qu'une ſeule tête a de grands avantages, que beaucoup de gens égaux entr'eux ne peuvent avoir, c'eſt qu'il ne faut pas une fort grande addreſſe, pour mettre la diviſion dans ces ſortes de Ligues, &, par conſéquent, pour les affoiblir extrêmement. Toute l'Antiquité eſt remplie de preuves de ce que j'avance ici; mais, je m'en veux tenir aux exemples qui ſont arrivez de nos jours.

DANS

DANS l'année mille quatre cens quatre-vingt-quatre, toute l'Italie ſe ligua contre les Vénitiens; & quand ils furent reduits à l'extrémité, & qu'ils ne pouvoient plus paroitre en campagne avec leurs Troupes, ils gagnérent le Prince Louïs Sforce, Régent de la Duché de Milan, & par le Traité, qu'ils firent avec lui, ils recouvrérent ce qu'ils avoient perdu, & uſurpérent encore une partie de l'Etat de Ferrare. Si donc ils furent les plus foibles en campagne, ils furent les plus forts & les plus heureux dans le cabinet.

IL y a peu de tems que toute l'Europe conjura contre la France; mais, avant la fin de la guerre, l'Eſpagne ſe ſépara des autres Alliez, ce qui les contraignit de demander la paix aux François. Ce fameux éxemple doit faire conclure, que lorſque bien des Puiſſances ſont liguées contre un ſeul Monarque, il ne manquera jamais de ſortir glorieuſement de ce pas-là, pourvû qu'il ſoit aſſez prudent & aſſez fort, pour ſoûtenir les prémieres attaques, & pour gagner du tems: car, s'il n'eſt pas en état d'eſſuyer la violence des prémiers coups, il eſt dans un danger manifeſte, comme cela s'eſt vû par

l'éxemple des Vénitiens, qui ne ſeroient pas péris, s'ils euſſent pû ſoûtenir quelque tems les efforts des François, afin de pouvoir gagner quelques uns de ceux qui leur faiſoient la guerre. Mais, comme les Armées de cette République n'avoient pas aſſez de valeur pour réſiſter à ſes ennemis, & que, par conſéquent, elle ne pût avoir le tems d'en gagner quelques uns, elle ſuccomba abſolument.

CELA parut manifeſtement à l'égard du Pape; car, dès qu'il eut ce qu'il demandoit, il devint ami des Vénitiens, auſſi bien que l'Eſpagne, qui, jointe avec le Saint Pere, auroit volontiers conſervé à cette République l'Etat qu'elle avoit en Lombardie, afin d'empêcher que les François ne fuſſent ſi puiſſans en Italie. Les Vénitiens devoient donc donner un partie pour ſauver le reſte; car, s'ils l'euſſent fait dans le tems qu'il le falloit, & qu'il n'eût point paru que la néceſſité les y obligeoit, c'eût été une conduite très prudente: mais, il eût été honteux, & même préjudiciable, de le faire, lorſque la guerre étoit déjà commencée.

CE qu'il y eut de fâcheux pour les Vénitiens, c'eſt qu'avant les mouvemens

mens de cette guerre il ſe trouva fort peu de leurs Bourgeois capables de voir le péril qu'ils couroient; qu'il s'en trouva encore beaucoup moins d'aſſez prudens pour découvrir le remede néceſſaire dans un ſi grand mal; & qu'enfin il n'y en avoit pas un ſeul, dans toute la République, qui pût le conduire comme il faut, quand même il l'auroit découvert.

MAIS, pour en revenir au commencement de ce diſcours, je conclus, que comme le Sénat Romain trouva des expédiens pour ſauver la République contre l'ambition des Tribuns, parceque ce Magiſtrat ici étoit compoſé de pluſieurs têtes, de même, tout Prince qui ſera entrepris par un grand nombre d'autres, ſe tirera toûjours d'affaire, pourvû qu'il prenne bien ſon tems & ſes meſures pour les deſunir.

CHA-

CHAPITRE XII.

Un Général prudent fera toûjours enſorte que ſes ſoldats ſoient obligez de combattre; mais, il ne reduira jamais l'ennemi à cette néceſſité-là.

NOUS avons déjà fait voir, que la néceſſité eſt ſouvent la ſource & l'origine des belles actions, & de la gloire des hommes. Les Philoſophes auſſi, qui ont traité de la Morale, ont remarqué, que la langue & la main, ces deux excellens organes, qui diſtinguent & qui élevent l'homme ſi glorieuſement au-deſſus de tout ce qu'on voit dans l'Univers, auroient été des inſtrumens bien moins parfaits, qu'ils ne ſont, ſi la néceſſité ne les eût animez.

C'EST ce qui a fait que les fameux Capitaines de l'Antiquité ont toûjours tâché de reduire leurs ſoldats à la néceſſité de combattre, connoiſſant les bons effets qu'elle produit, & la fermeté de courage qu'elle inſpire. Au contraire, ils éloignoient toûjours cette

te néceſſité à l'égard de leurs ennemis, & ſouvent ils leur ouvroient des moyens d'échapper, qu'ils auroient pû leur ôter, & ils en ôtoient auſſi à leurs propres ſoldats, qu'ils auroient pû leur laiſſer. Si donc l'on veut qu'une Ville ſe défende juſqu'à la derniere extrémité, ou qu'une Armée combatte en campagne juſqu'à l'opiniâtreté, tout le ſecret conſiſte à bien mettre dans l'eſprit des ſoldats, qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable de vaincre, ou de mourir.

SUR CE PIED, un Commandant, qui a deſſein d'aſſiéger une Ville, doit juger de la facilité, ou de la difficulté, de l'entrepriſe, ſur la néceſſité qui oblige les aſſiégez à ſe défendre: car, s'ils ont de puiſſantes raiſons pour ne ſe point rendre, le ſiege ſera opiniâtre; & il en arrivera tout le contraire, ſi ceux du dedans n'ont pas grand intérêt à ſoûtenir le ſiege avec courage. C'eſt ce qui rend les Places plus difficiles à reprendre lorſqu'elles ſe ſont rebellées, que lorſqu'on les a aſſiégées la prémiere fois; car, dans la conquête qu'on en a faite d'abord, ces Places n'ont point lieu de craindre le reſſentiment du vainqueur, puiſqu'elles ne l'ont

l'ont point offenſé. C'eſt donc ce qui les rend moins réſolues à ſe défendre. Mais, quand elles ſe ſont enſuite ſoûlevées contre leur nouveau maitre, elles ſont bien plus difficiles à reprendre; parceque, ſachant bien le reſſentiment qu'on a contre elles, & en appréhendant les ſuites, on n'en a pas ſi bon marché, que la prémiere fois qu'on les a priſes.

CETTE opiniâtreté à ſe défendre nait auſſi ſouvent de l'antipathie que les Etats voiſins ont les uns contre les autres; ce qui vient de l'envie de dominer, & de la jalouſie qui regne entr'eux, ſur-tout ſi ce ſont des Républiques, comme cela ſe voit dans la Toſcane; & cette animoſité réciproque rendra toûjours la conquête de toutes ces ſortes de Places difficile. Si donc on éxamine bien ce que c'eſt que les voiſins de Florence & ceux de Veniſe, l'on ne doit pas être ſurpris que cette derniere ait moins dépenſé à la guerre, & beaucoup plus gagné, que l'autre; car, tout cela ne vient, que de ce que les Places, qui ſe ſont trouvées à la bienſéance des Vénitiens, n'étoient pas ſi attachées à leur propre conſervation, comme celles

que

que les Florentins ont voulu conquérir, parceque toutes ces dernieres étoient accoûtumées à vivre en liberté. Et il faut ſavoir, que les Villes, qui ont toûjours dépendu d'un Souverain, ſans avoir jamais été libres, n'enviſagent pas comme un grand malheur le changement de maitre; au contraire, ſouvent elles le ſouhaittent. C'eſt ce qui eſt cauſe que Veniſe, n'ayant pas eu affaire à des gens ſi opiniâtrez à ſe défendre, a fait de plus grandes conquêtes, quoique ſes voiſins fuſſent plus puiſſans que ceux de Florence, qui n'a jamais pû faire de grands progrez, parcequ'elle n'avoit pour voiſins, que des Républiques & des Villes accoûtumées à la liberté.

MAIS, pour reprendre notre ſujet, je dis, qu'un Capitaine, qui aſſiege une Place, doit employer toute ſon addreſſe à empécher que les aſſiégez ſe mettent dans l'eſprit, qu'ils doivent ſe défendre juſqu'à l'extrémité. L'on peut en venir à bout, en promettant une amniſtie à ceux qui pourroient appréhender le châtiment; & pour ceux qui regardent comme un grand malheur la perte de leur liberté, il faut les r'aſſeurer ſur la crainte qu'ils en pour-

pourroient avoir, & leur marquer qu'on n'en veut qu'à quelques ambitieux qui ſont dans la Ville. Ces moyens ont quelquefois facilité la conquête des Places; & bien que ces prétextes ſoient aiſément reconnus par les gens ſages, & qui ſavent ce que c'eſt que le monde, néanmoins, ils ſervent fort ſouvent à tromper les Peuples, qui, dans la paſſion qu'ils ont de joüir de la paix, ſe laiſſent aiſément aveugler par les grandes promeſſes qu'on leur fait; & cet aveuglement a ſouvent mis de belles Villes dans l'eſclavage, & fait périr des Armées conſidérables, comme il eſt arrivé depuis peu à Florence, & autrefois à Craſſus & à ſon Armée: car, quoique ce Général connût bien, qu'il ne falloit point ajoûter de foi aux promeſſes des Parthes, qui ne les faiſoient, que pour ôter aux Romains le courage que la néceſſité inſpire, cependant, il ne put jamais le perſuader à ſes ſoldats, qui ſe laiſſérent éblouïr par la paix que leurs ennemis leur offroient, comme on le peut voir dans la vie de Craſſus.

LES Samnites, pouſſez par l'ambition d'un petit nombre de leurs Chefs, coururent autrefois, & ravagérent les Ter-

Terres des Alliez du Peuple Romain, contre la bonne-foi des Traitez de Paix; mais, étant revenus de leur égarement, ils envoyérent à Rome des Ambaſſadeurs, pour excuſer leur conduite, demander la continuation de la paix, offrir de rendre tout le butin & tous les priſonniers qu'ils avoient faits, de livrer entre les mains du Peuple Romain les auteurs de ces troubles & de ces infractions. On refuſa toutes leurs propoſitions, & on les renvoya chez eux, en leur ôtant toute eſpérance d'accommodement. Claudius Pontius, qui étoit alors Général des Samnites, fit là-deſſus un diſcours, qui faiſoit voir, que les Romains vouloient la guerre, à quelque prix que ce fût, & que pour eux, bien qu'ils ſouhaittaſſent la paix, néanmoins, la néceſſité les obligeoit à la rompre; ajoûtant, *Que la Guerre eſt juſte, quand elle néceſſaire, & qu'il eſt du devoir & de la piété de prendre les armes, lorſque l'on ne peut ſe conſerver que par la voie des armes* *. Ce fut ſur une telle néceſſité, que ce Général & ſon Armée fondérent l'eſ-

* Juſtum eſt bellum, quibus neceſſarium, & pia arma, quibus niſi in armis ſpes eſt.

l'eſpérance de la victoire. Mais, afin de ne plus parler de cette matiere, il ne ſera pas hors de propos de la finir par quelques éxemples des plus remarquables qu'on ait vûs chez les Romains.

CAIUS MANILIUS étant en campagne contre les Vejentins, une partie de ces gens-ici entrérent dans le camp des Romains; ce que Manilius ayant apperceu, il courut de ce côté-là, pour appuyer ſes ſoldats, & il ferma tous les paſſages, pour ôter aux Vejentins les moyens de ſe ſauver. Ces derniers, ſe voyant enfermez, combattirent avec tant de rage, qu'ils tuérent Manilius, & en auroient fait autant du reſte de ſon Armée, ſi un Tribun prudent & ſage ne leur eût ouvert un chemin pour ſe retirer. L'on voit comment, dans cette occaſion, la néceſſité fit combattre les Vejentins avec la derniere furie; mais, dès qu'ils virent le chemin ouvert pour ſe ſauver, ils penſérent bien plus à la retraite, qu'au combat.

LES Volſques & les Eques, étant entrez avec leurs Troupes ſur les Terres des Romains, l'on envoya les Conſuls contr'eux, & il arriva, qu'au fort de

de la bataille l'Armée des Volſques, commandée par Vettius Meſcius, ſe trouva tout d'un coup renfermée entre ſon camp, que les Romains tenoient déjà, & entre l'autre Armée Romaine. Ce Général, voyant qu'il faloit mourir, ou ſe faire paſſage à coups d'épée, commanda à ſes ſoldats de le ſuivre, & leur dit: *Il n'y a point ici de muraille, ni de retranchemens à forcer; ce ſont ſeulement des hommes armez, qu'il faut ſurmonter les armes à la main: & ſi vous êtes égaux par la valeur, vous avez l'avantage par la néceſſité où vous êtes de combattre. Souvenez-vous ſeulement, que cette néceſſité vaut elle ſeule plus, que toutes les autres armes* *. Vous voyez comment Tite-Live dit, *que cette néceſſité vaut mieux elle ſeule, que toutes les autres armes.*

CAMILLE, qui a été le plus prudent Capitaine que Rome ait jamais vû, étant déjà entré dans la Ville de Veies avec ſon Armée, commanda tout haut à ſes ſoldats, de ne toucher à

* Ite mecum, non murus nec vallum armati armatis obſtant; virtute pares, quæ ultimum ac maximum telum eſt, neceſſitate ſuperiores eſtis.

à aucun des habitans qui ne ſeroient point trouvez les armes à la main. Cet ordre facilita la priſe de la Ville, ôtant aux Vejentins la dangereuſe néceſſité de ſe défendre; car, dès qu'ils virent par-là leur vie aſſeurée, ils jettérent les armes; ce qui fit que la priſe de cette Ville ne coûta point de ſang. Pluſieurs autres Généraux ſe ſont depuis ſervis du même ſtratagême.

CHAPITRE XIII.

S'il faut faire plus de fond ſur un bon Capitaine qui n'a qu'une méchante Armée, que ſur un méchant Capitaine, dont l'Armée eſt bonne.

CORIOLANUS, ayant été banni de Rome, ſe retira chez les Volſques, où ayant fait une Armée, il vint aſſiéger ſa Patrie, afin de ſe venger de ſes compatriotes. Mais, ayant été vaincu par les empreſſemens de ſa mere, & par le reſpect qu'il avoit pour elle, & non par la force des Romains, il renonça à cette entrepriſe.

CET endroit de l'Hiſtoire fait dire à Tite-Live, que la République Romaine étoit bien plus redevable de ſa grandeur à la prudence de ſes Capitaines, qu'à la valeur de ſes ſoldats, puiſque les Volſques avoient toûjours été battus juſqu'alors, & qu'ils ne commencérent à vaincre, que depuis qu'ils furent commandez par Coriolanus. Mais, quoique ce ſoit-là l'opi-

nion de Tite-Live, l'on voit pourtant en plusieurs endroits de son Histoire, que la valeur des soldats a souvent produit de grands effets, sans que les Capitaines s'en mélassent; & souvent on les a vûs, après la mort de leurs Consuls, combattre avec plus d'ordre & plus de courage, que pendant qu'ils vivoient encore. L'on en a vû un grand éxemple dans l'Armée que les Romains avoient en Espagne, sous le commandement des Scipions; car, après la mort de ces deux Capitaines, les soldats vinrent à bout, par leur valeur & par leur conduite, de soûtenir eux-mêmes l'ennemi, de le battre ensuite, & de conserver cette Province sous l'Empire de la Republique: ainsi, en éxaminant bien toutes choses, l'on trouvera plusieurs éxemples, où la seule valeur des soldats aura été cause du gain de la bataille; &, en d'autres occasions, il se trouvera qu'on en est seulement redevable à la prudence & au courage des Chefs. Concluons, qu'une bonne Armée a besoin d'un bon Général, & qu'un bon Général a besoin d'une bonne Armée.

IL faut encore éxaminer, si l'on doit redouter d'avantage une bonne Ar-

Armée mal commandée, où un bon Capitaine ſuivi d'une méchante Armée. Mais, ſi l'on veut s'en rapporter au jugement de Céſar, il ne faut pas faire beaucoup de cas, ni de l'une, ni de l'autre; car, lorſqu'il alla en Eſpagne contre Aſranius & Petrejus, qui avoient une bonne Armée, il dit, qu'il redoutoit fort peu le ſuccès de cette expédition, *parce qu'il alloit contre une Armée qui n'avoit point de Chef* *, taxant, par ce mot, la foibleſſe de ceux qui la commandoient. D'autre côté, quand le même Céſar alla en Theſſalie contre Pompée, il dit, *Je marche contre un Capitaine qui n'a point d'Armée* †.

L'ON peut encore faire une autre recherche, pour ſçavoir s'il eſt plus aiſé à un bon Capitaine de faire une bonne Armée, qu'à une bonne Armée de faire un bon Chef. Je répons, que la queſtion paroit décidée, parcequ'il eſt bien plus aiſé à une quantité d'habiles gens de former un ſeul homme, qu'à un homme ſeul d'en former pluſieurs.

QUAND Lucullus fut envoyé contre Mitridate, il étoit encore ſans expérien-

* Quia ibat ad exercitum ſine duce.
† Vado ad ducem ſine exercitu.

rience, & n'avoit aucune connoiſſance du métier de la guerre; cependant, comme l'Armée Romaine étoit remplie de bons Officiers, ils ne tardérent pas longtems à rendre leur Général habile homme.

LES Romains n'ayant pas aſſez de gens libres pour remplir leurs Armées dans une certaine conjoncture, ils furent contraints d'armer des eſclaves, qu'ils remirent entre les mains de Sempronius Graccus, afin de les former; & ce Commandant en fit en peu de tems une bonne Armée.

PELOPIDAS & Epaminondas, après avoir délivré leur Patrie de l'eſclavage des Lacédémoniens, firent en peu de tems de fort bons ſoldats des Païſans Thébains, qui ſoûtinrent, & qui vainquirent même, les Lacédémoniens dans la ſuite, dont ils avoient été juſqu'alors les eſclaves. Par ces éxemples différens la choſe paroit preſque égale, puiſqu'un bon Chef peut former une Armée, & une bonne Armée peut former un Chef. Cependant, quelque bonne que ſoit cette Armée, ſi elle manque d'un Général qui la ſache régler & conduire comme il faut, elle ne manquera pas de

de tomber dant l'inſolence & dans la mutinerie, comme on l'a vû dans l'Armée d'Alexandre après ſa mort. Il arriva auſſi la même choſe dans les vieilles Troupes de la République, aux tems des guerres civiles.

C'EST ce qui me perſuade, que l'on doit plus faire de fond ſur un bon Capitaine, qui aura le tems de diſcipliner une méchante Armée, que ſur de vieilles Troupes, qui ſeront devenues inſolentes, & qui ſe ſeront tumultuairement donné un Chef. Il faut donc eſtimer doublement un Général, qui, devant que de pouvoir combattre ſon ennemi, eſt obligé de former & de diſcipliner ſon Armée. Les grandes qualitez, néceſſaires pour cela, ſont ſi rares, que ſi l'on eût mis à cette épreuve un grand nombre de ceux qui ont acquis le plus de gloire, il s'en ſeroit trouvé beaucoup, qui n'auroient pas la réputation qu'ils ont aujourd'hui.

CHAPITRE XIV.

Quels effets produiſent les nouvelles machines, qui paroiſſent inopinément au milieu du combat, auſſi bien que des paroles imprévûes, qui ſe répandent tout d'un coup.

L'ON a vû ſouvent qu'un nouvel accident, ou une parole dite par hazard, ont été de fort grande conſéquence dans la mélée. Cela parut particulièrement dans le combat que les Romains eurent avec les Volſques, où Quintius voyant une des ailes de ſon Armée plier, il cria aux ſoldats de faire ferme, parceque l'autre aile avoit l'avantage. Cette parole encouragea les ſiens, & étonna tellement les ennemis, qu'il remporta la victoire. Si donc des paroles comme celles-là font un grand effet dans une Armée bien réglée & bien conduite, il eſt à croire qu'elles en font un tout autre parmi des Troupes tumultueuſes, & qui n'ont aucune diſcipline, parcequ'il ne

ne faut que cela pour cauſer de grands mouvemens dans une méchante Armée. Je vais vous en rapporter un éxemple notable, arrivé dans nos jours.

IL y a peu d'années que la Ville de Perouſe étoit partagée en deux factions, dont l'une étoit celle des Oddi; l'autre, celle des Baglioni. Ces derniers étoient les maitres, & les Oddi étoient en éxil. Mais ayant, par le moyen de leurs amis, levé une Armée, & s'étant retirez dans quelque endroit proche de la Ville, ils entrérent dedans pendant la nuit, à la faveur de quelques gens de leur faction, & ils étoient ſur le point de s'emparer de la Place publique, n'ayant point été découverts juſque-là. Mais, comme cette Ville eſt barricadée de chaines dans tous les coins des ruës, les Oddi s'étoient pourvûs d'un homme, qui marchoit devant avec une maſſe de fer, pour rompre les cadenats de ces chaines, afin de faire paſſage à la Cavalerie. Il ne reſtoit plus à rompre que celle qui fermoit l'entrée de la Place, lorſque, l'allarme étant donnée, & celui qui rompoit les chaines étant accablé de ceux qui le preſſoient, en-

ſorte qu'il ne pouvoit pas lever les bras pour ſe ſervir de ſa maſſe, il ſe trouva quelqu'un, qui, pour lui faciliter les moyens d'agir, lui dit de ſe retirer un peu en arriere. Ce mot *arriere* courut de rang en rang, avec une telle rapidité, que ceux qui étoient les derniers, croyant que tout fût perdu, prirent la fuite, & enſuite les autres, juſqu'aux prémiers rangs. Ce léger accident rendit l'expédition des Oddi inutile.

CECI doit faire penſer, qu'il ne ſuffit pas d'établir de bons ordres dans une Armée pour bien combattre. Il faut encore, outre cela, diſpoſer les choſes de maniére qu'un accident de légere conſéquence ne ſoit pas capable d'apporter du trouble. Car, ce qui eſt cauſe qu'une Populace ramaſſée n'eſt pas propre pour la guerre, c'eſt que la moindre parole, & le moindre bruit, les étonne, & les met en déroute. Il faut donc qu'un prudent Capitaine ait ſoin, ſur toutes choſes, de bien examiner ceux qui doivent porter ſes ordres; & il doit accoûtumer les ſoldats à n'écouter que ceux que leur Général aura établis pour cela. Ces Officiers-là ne doivent auſſi rapporter préciſément, que ce qu'ils ont ordre de dire;

dire ; & lorſqu'on n'a pas eu là-deſſus toutes les précautions qu'il faut avoir, l'on en a vû naitre de fort grands inconvéniens.

IL faut auſſi qu'un bon Capitaine tâche de faire ſurvenir quelque choſe d'extraordinaire pendant le combat, qui puiſſe animer ſes gens, & mettre les ennemis en deſordre ; car quelque ſpectacle inopiné dans la mélée eſt un des moyens des plus aſſeurez pour faire pencher la victoire du côté de celui qui le met en uſage. Le *Dictateur* Caius Sulpitius en a autrefois donné une belle preuve, lorſque, combattant contre les Gaulois, il fit monter ſur des mulets & ſur des bêtes de ſomme tous les Goujats & tous les Valets de l'Armée, après les avoir armez, & leur avoir donné des Guidons, & tout l'extérieur de Troupes réglées ; puis, les ayant poſtez derriere une certaine hauteur, il leur commanda de ſortir, & de paroitre à un ſignal qu'il fit donner dans le fort du combat. Cette apparence d'une ſeconde Armée, qui ſurvenoit tout d'un coup, donna tant de terreur aux Gaulois, que les Romains vinrent à bout par ce ſtra-

tagême de remporter la victoire ſur eux.

UN ſage Capitaine doit donc s'étudier à deux choſes. L'une, de tacher de jetter l'épouvante chez les ennemis par quelque ruſe de cette nature; & l'autre, de faire enſorte que ſes gens n'en ſoient point troublez, ſi les ennemis en mettent quelqu'une en uſage: au contraire, il doit faire enſorte de la tourner à leur propre deſavantage comme fit le Roi des Indes à l'égard de la Reine Sémiramis; car, cette Princeſſe ayant vû que ſon ennemi avoit beaucoup d'éléphants, elle en fit contrefaire un grand nombre, avec des peaux de vaches & de bufles; &, ayant mis deſſous des chameaux, elle les fit marcher contre lui, eſpérant le jetter dans l'épouvante. Mais, ce Prince ayant découvert la ruſe, il en profita au préjudice de Sémiramis même, qui l'avoit miſe en uſage contre lui.

LORSQUE Mamercus commandoit les Romains en qualité de *Dictateur* contre les Fidenates, ceux-ci, voulant mettre le deſordre dans l'Armée de la République, ordonnérent que beaucoup

coup de leurs gens ſortiſſent de la Ville de Fidenes pendant le combat, ayant tous du feu à leurs lances, afin que les ſoldats Romains, s'attachant à ce nouveau ſpectacle, oubliaſſent à bien garder leurs rangs, & tombaſſent dans le deſordres & la confuſion.

A L'ÉGARD de ces ſtratagêmes, il faut obſerver, que quand ils ſont fondez ſur quelque choſe qui a aſſez d'apparence de ſolide, il eſt bon de les manifeſter, autant que l'on peut, à l'ennemi, parceque cette ſolidité apparente empêche qu'on ne découvre ſi promptement la foibleſſe de la choſe: mais, lorſqu'il n'y a que de l'illuſion, ſans aucun fondement ſolide, il eſt bon de ne les point mettre en uſage; ou, ſi l'on le fait, il ne faut pas les approcher trop près de l'ennemi, afin qu'il ne puiſſe pas aiſément en découvrir la foibleſſe. Ce fut la précaution dont le *Dictateur* Caius Sulpitius uſa contre les Gaulois, lorſqu'il fit le ſtratagême des Goujats, dont nous venons de parler. Car, lorſque votre ruſe n'eſt qu'une vaine apparence, ſi vous la faites paroitre proche de l'ennemi, il en découvre incontinent le ridicule, & s'en prévaut à votre préjudice, com-

me il en arriva à Sémiramis avec ſes éléphants, & aux Fidenates avec leurs feux; car, quoique d'abord cette ruſe mît quelque trouble dans l'Armée Romaine, néanmoins elle devint entièrement inutile aux Fidenates, qui furent incontinent battus, dès que le Dictateur, ſurvenant, cria à ſes ſoldats, s'ils n'avoient point de honte de ſe laiſſer épouvanter par de la fumée, comme des mouches. *Tournez*, leur dit-il, *plûtôt ces flâmes contre la Ville de Fidenes, & conſumez, par ſon propre feu, un Peuple, que vous n'avez pû gagner par vos bontez & par vos faveurs* *.

* Suis flammis delete Fidenas, quas veſtris beneficiis placare non potuiſtis.

CHA-

CHAPITRE XV.

Une Armée ne doit avoir qu'un Chef ; parceque la quantité de Généraux porte toûjours un grand préjudice.

LE Peuple de Fidene s'étant révolté de l'obéïſſance des Romains, & ayant mis en pieces la Colonie qu'on avoit miſe dans ſa Ville, l'on réſolut de faire quatre Tribuns avec la puiſſance conſulaire, afin de ſe venger de cette inſulte : & de ces quatre, l'on en laiſſa un à la garde de Rome, & l'on envoya les trois autres contre les Fidenates & les Vejentins. Mais, comme ces Chefs furent diviſez entr'eux, ils ne remportérent que de la honte de cette expédition, ſans que pourtant la République en reçût de préjudice, la valeur des ſoldats ſuppléant au défaut des Généraux.

LES Romains, voyant donc ce deſordre, eurent recours à un *Dictateur*, afin qu'un ſeul Commandant reparât ce que trois avoient gâté. Cet évène-

ment fait voir combien il eſt pernicieux d'avoir pluſieurs Chefs, ou dans une Armée, ou dans une Place. Tite-Live s'en explique fort clairement par les paroles ſuivantes : *Ces trois Tribuns, à qui l'on avoit conféré une autorité pareille à celle des Conſuls mêmes, firent bien voir, que rien n'eſt plus mauvais, que de donner le commandement d'une Armée à pluſieurs perſonnes, dont le pouvoir eſt egal; parceque, l'un voulant que ſon avis fût ſuivi, quoique l'autre fût de ſentiment contraire, ils donnérent beau jeu à l'ennemi lorſqu'il fut queſtion d'en venir aux mains* *.

QUOIQUE cet éxemple prouve ſuffiſamment, que la quantité de Chefs ſoit mauvaiſe dans une Armée, je ne laiſſerai pas d'en rapporter encore quelques uns, ſoit des Anciens, ſoit des Modernes, pour éclaircir davantage la queſtion.

L'AN mille cinq cens, Louïs XII., Roi de France, ayant reconquis la Du-

* Tres Tribuni, poteſtate conſulari, documento fuere, quàm plurium imperium bello inutile eſſet; tendendo quiſque ad ſua conſilia, cum alii aliud videretur, aperuerunt ad occaſionem locum hoſti.

Duché de Milan, envoya des Troupes à Piſe, pour la reduire à rentrer au pouvoir des Florentins, qui envoyérent pour *Commiſſaires* à cette expédidition Jean Baptiſte Ridolfi, & Luc fils d'Antoine d'Albizzi. Et comme Ridolfi avoit beaucoup de réputation, & qu'il étoit l'ainé, Albizzi lui laiſſoit la direction de toutes choſes; & s'il ne marquoit pas ſon ambition, en s'oppoſant aux deſſeins de ſon collegue, il la montroit aſſez, en ne diſant rien, en négligeant les affaires, & en mépriſant la conduite qu'on ſuivoit: ainſi, il n'étoit d'aucun ſecours à l'Armée, ni par ſon conſeil, ni par ſes actions. Mais, lorſque Ridolfi fut obligé, par quelque accident qui ſurvint, de retourner à Florence, Albizzi, qui ſe voyoit le ſeul maitre, changea tout d'un coup de conduite, & fit voir un courage, une addreſſe, & une prudence, extraordinaires; & toutes ces belles qualitez, qui avoient été enſevelies pendant qu'il eut un compagnon, ſe réveillérent lorſqu'il eut ſeul le commandement de l'Armée.

JE rapporterai encore ici les propres termes de Tite-Live, pour confirmer davantage cette vérité. Il dit donc,

donc, que les Romains ayant envoyé Quintius & Agrippa ſon collegue contre les Eques, ce dernier voulut que toute l'autorité du commandement fût entre les mains de Quintius, ajoûtant, *Que la conduite la plus prudente dans les grandes affaires, c'eſt qu'un ſeul Chef ſoit revêtu de toute la puiſſance* *.

CETTE maxime eſt bien oppoſée à l'uſage ordinaire des Etats d'aujourd'hui, qui ne manquent gueres d'envoyer toûjours pluſieurs Chefs pour conduire leurs affaires, ce qui produit immanquablement une grande confuſion; car, ſi l'on vouloit rechercher la cauſe pourquoi les Armées Italiennes & Françoiſes ont ſouvent mal réüſſi dans ces derniers tems, l'on verroit que la pluralité des Chefs en a été la principale raiſon.

CONCLUONS donc, qu'il vaut mieux remettre une expédition entre les mains d'un ſeul homme, quoiqu'il n'ait qu'une prudence aſſez médiocre, que de partager la conduite & l'autorité d'une affaire à deux perſonnes d'un mérite extraordinaire.

* Saluberrimum in adminiſtratione magnarum rerum eſt, ſummam imperii apud unum eſſe.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Que le mérite ſolide & effectif eſt recherché dans les tems fâcheux: mais, dans la proſpérité, la richeſſe & les parens ſoûtiennent les gens, ſans que le mérite y ſoit néceſſaire.

L'ON a toûjours vû, que dans les Républiques les Grands Hommes ont eu peu de crédit en tems de paix, parceque la jalouſie, que leur réputation leur a attirée, eſt cauſe que pluſieurs Citoyens tâchent, non ſeulement de les égaler, mais encore de s'élever au-deſſus d'eux. Il y a un beau Paſſage dans Thucidide, qui fait bien voir le défaut des Républiques à cet égard. Cet Hiſtorien rapporte, que la Ville d'Athenes, ayant eu l'avantage dans la guerre du Péloponeſe, ayant humilié l'orgueil de Lacédémone, & ſoûmis preſque toute la Gréce, cette République devint ſi puiſſante, qu'elle penſa à conquérir la Sicile. La choſe fut donc miſe en délibération parmi le Peuple d'Athenes; & Alcibiade, avec quelques au-

autres Bourgeois de la Ville, étoient d'avis qu'on entreprit cette expédition, non pas qu'ils euſſent en vûë le bien public, mais ſeulement dans l'eſpérance d'être les Chefs de l'entrepriſe. Mais Nicias, qui étoit celui de tous les Athéniens qui avoit le plus de réputation, étoit d'un avis contraire; & la plus forte raiſon, par laquelle il vouloit que le Peuple ajoûtât foi à ce qu'il conſeilloit, étoit, que le conſeil, qu'il donnoit, alloit contre ſes propres intérêts, puis qu'Athenes étant en paix, il y avoit mille Citoyens qui voudroient s'élever au-deſſus de lui: au lieu que, ſi l'Etat avoit une guerre à ſoûtenir, aucun de ces gens-là n'ôſeroit pas même s'égaler à lui.

CELA fait bien voir comment les Républiques ont le défaut de faire fort peu de cas des Grands Hommes lorſqu'elles jouïſſent de la paix. Et ce mépris irrite les gens de mérite par deux motifs. Le prémier eſt, de ſe voir éloignés des grades qu'ils peuvent prétendre; & le ſecond eſt, de ſe voir égaux, ou même ſoûmis, à des gens indignes, & bien au-deſſous d'eux pour le mérite. Ce deſordre a fait naitre de fort grands malheurs dans les Répu-

publiques, parceque, lorſqu'il s'eſt rencontré au milieu d'elles des Bourgeois, qui ſe voyoient mépriſés ſans aucun ſujet, à cauſe qu'on étoit dans un tems de proſpérité, où les moins habiles pouvoient gouverner l'Etat, ces gens-là ont tâché d'exciter des troubles au préjudice de leur Patrie, afin de ſe rendre néceſſaires.

MAIS, pour remédier à ce deſordre, il faut faire deux choſes. La prémiere, c'eſt de tâcher que les Particuliers ſoient toûjours pauvres, pour éviter que des gens riches & ſans vertu ſe corrompent eux-mêmes, & ne gâtent les autres : la ſeconde précaution qu'i faut prendre, c'eſt de diſpoſer tellement toutes choſes pour la guerre, qu'on ſoit toûjours en état de la faire; &, par conſéquent, qu'on ait toûjours beſoin de braves gens, comme Rome le pratiqua dans les tems de la République. Car, cette Ville ayant ſouvent des Armées en campagne, l'on pouvoit toûjours récompenſer la valeur & le mérite, & il n'étoit pas aiſé de dépoſſéder un homme d'un poſte qu'il méritoit, pour le donner à un homme indigne. Cependant, cela arrivoit quelquefois, ou parce qu'on

ſe

ſe trompoit, ou parce qu'on vouloit faire un eſſai. Il en ſurvenoit incontinent de ſi fâcheux inconvéniens, qu'on ne tardoit gueres à rentrer dans le bon chemin.

MAIS les autres Républiques, dont le fondement n'eſt pas ſemblable à celui de la République Romaine, & qui ne font la guerre que lorſquelles y ſont contraintes, ne peuvent pas s'empécher de tomber dans ces ſortes d'inconvéniens. Au contraire, ils arriveront toutes les fois qu'il ſe rencontrera chez elles quelques uns de leurs Sujets remplis de mérite, mépriſez, vindicatifs, & appuyez de quelque faction. Et ſi la République Romaine fut un tems ſans avoir ce défaut dans ſon Gouvernement, elle y tomba auſſi dans la ſuite, après la deſtruction de Carthage & d'Antiochus, comme nous l'avons déjà remarqué ; parceque, ne craignant plus la guerre, elle croyoit pouvoir donner la conduite de ſes Armées à tous ceux qui la demandoient, ſans avoir égard au mérite, mais ſeulement aux qualitez qui plaiſoient au Peuple. Car, on vit en ce tems-là que Paul Emile fut bien des fois refuſé dans la pourſuite du Conſulat, &

l'on

l'on ne ſe réſolut jamais à lui conférer cette dignité, que lorſqu'on vit la guerre de Macédoine, qui, paroiſſant dangereuſe, fit concourir toute la Ville à le faire Conſul.

NOTRE République de Florence ayant été travaillée de beaucoup de guerres depuis l'année mille quatre cens quatre-vingt-quatorze, & tous les Citoyens ayant mal réüſſi, enfin il ſe rencontra par hazard un Antoine Giacomini, qui fit voir comment il faloit ſe prendre à bien commander une Armée; & tant que la République eut des guerres dangereuſes à ſoûtenir, il n'y eut aucun des autres Bourgeois, qui eût de l'ambition & de l'envie contre Giacomini: deſorte qu'il ne rencontroit aucun compétiteur quand il étoit queſtion d'élire un Chef des Armées de l'Etat; mais, dès que Florence n'eut plus qu'une guerre, où il n'y avoit que de l'honneur à gagner, ſans courrir aucun riſque, alors ce brave Général trouva tant de compétiteurs, que, s'agiſſant du ſiege de Piſe, l'on choiſit trois *Commiſſaires* pour cette expédition, ſans qu'il en fût du nombre. Et quoiqu'il ne parût pas manifeſtement que cette conduite eût été rui-

ruineuſe à l'Etat, l'on jugeoit pourtant aiſément, que ſi Giacomini eût aſſiége les Piſantins, il les auroit obligez à ſe rendre à diſcrétion aux Florentins. Mais, ces gens-là ſe voyant aſſiégez par des Commandans, qui ne ſavoient ce que c'étoit de ſerrer & de forcer une Place, ils défendirent ſi longtems leur Ville, qu'enfin les Florentins l'achetérent plûtôt, qu'ils ne la conquêtérent. On ne doit pas douter, que cela ne fâchât Giacomini, & il faloit qu'il fût fort patient & fort honnête homme, pour ne ſouhaitter pas de s'en venger, ou en ruinant l'Etat, s'il l'eût pû, ou en maltraitant quelques uns de ſes Concitoyens. Et il faut, ſur toutes choſes, qu'une République évite d'avoir chez ſoi des mécontens, comme nous allons le faire voir dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Il faut éviter de mécontenter un homme, & encore plus, de lui confier enſuite quelque affaire de grande importance.

UNE République doit regarder, ſur-tout, à ne point remettre le maniment & la conduite de quelque choſe de conſéquence entre les mains d'un homme qui aura reçû quelque grand outrage du Public.

CLAUDE NÉRON, étant en Eſpagne contre Aſdrubal, il le ſerra dans un lieu avec toute ſon Armée, de maniere qu'il faloit que les Carthaginois périſſent par la famine, ou qu'il combattiſſent à leur deſavantage. Dans cette extrémité, Aſdrubal trouva le moyen d'endormir ſon ennemi par des apparences de Traité, & d'échapper de ſes mains. L'affaire étant ſçue à Rome, elle mit Néron mal dans le Sénat, & fit fort mal parler de lui dans toute la Ville; ce qui le chagrina beaucoup. Mais,

Mais, depuis ce tems-là, ayant été fait Conſul, & envoyé contre Annibal, il quitta ſon Armée, dont il prit quelque partie, qu'il conduiſit dans la marche, pour aller trouver l'autre Conſul, afin de combattre Aſdrubal devant qu'il pût joindre Annibal. Ce parti étoit très dangereux; enſorte que Rome fut dans des allarmes & des terreurs continuelles, juſqu'à ce qu'on eût apporté la nouvelle de la défaite d'Aſdrubal. Comme, enſuite, l'on demanda à Claude Néron pourquoi il avoit fait un coup ſi hardi, & commis la liberté de la République, ſans une néceſſité fort preſſante? Il répondit, qu'il l'avoit fait pour la raiſon que, s'il remportoit la victoire, il reparoit ſon honneur, qu'il avoit autrefois perdu en Eſpagne; &, s'il perdoit la bataille, il lui reſtoit la ſatisfaction de s'être vengé d'une Ville, & d'un Peuple, qui l'avoient outragé avec tant d'indiſcrétion & d'ingratitude.

SI donc le reſſentiment a tant eu de pouvoir ſur l'eſprit d'un Bourgeois de Rome, & dans un tems que cette Ville n'étoit pas encore corrompue, quel doit être l'effet d'une telle paſſion dans l'eſprit des Sujets de nos Républiques,

ques, qui ſe trouvent ſi extrêmement différentes de la Romaine? Mais, comme il eſt impoſſible de preſcrire des remedes aſſeurez contre des maux de cette nature, il en faut conclure, qu'il eſt impoſſible de former une République, qui puiſſe durer toûjours; car, il y a mille malheurs inopinez, qui peuvent en cauſer la ruine.

CHAPITRE XVIII.

Rien n'eſt plus digne d'un grand Capitaine, que de prévoir les deſſeins de ſon ennemi.

EPAMINONDAS diſoit, que rien n'étoit plus néceſſaire à un bon Capitaine, que de prévoir & de pénétrer les deſſeins de ſon ennemi. Mais, comme c'eſt une choſe aſſez difficile, celui, qui y travaille avec ſuccès, mérite ſans doute un grand applaudiſſement. Souvent encore, ce ne ſont pas les ſeules intentions de l'ennemi qui ſont difficiles à pénétrer; ſes propres actions, & celles mêmes, qu'il fait à notre vûë, ne nous ſont pas toûjours bien connues. Combien de fois eſt-il arrivé, que, la nuit étant ſurvenue pendant une bataille, celui qui s'eſt trouvé le vainqueur a crû être le vaincu? Cette erreur a ſouvent fait prendre des réſolutions contraires au bien de ceux qui les ont formées, comme il arriva autrefois à Caſſius & à Brutus, qui périrent par une prévention de cette nature;

ture; car, Brutus ayant eu l'avantage du côté qu'il commandoit, Caſſius crût le contraire, & s'imaginant que toute leur Armée fût défaite, il ſe deſeſpera, & ſe poignarda.

NOUS avons vû, dans nos jours, à la bataille de Sainte Cecile, que François Prémier gagna contre les Suiſſes, que, la nuit ſurprenant les combattans, ceux du côté des Suiſſes, qui n'avoient point été mis en déroute, crûrent qu'ils avoient gagné la bataille, parce qu'ils ne ſavoient point de nouvelles de ceux de leur Armée qui avoient été taillez en piéces par les François. Cette erreur fit que les prémiers ne penſérent point à la retraite, remettant à combattre le lendemain; ce qu'ils firent à leur grand préjudice. Leur prévention fut même cauſe que l'Armée du Pape & du Roi d'Eſpagne fut ſur le point de périr: car, au bruit de cette fauſſe victoire, elle paſſa le Po, & ſi elle eût fait encore quelques jours de marche, elle eût été obligée de ſe rendre à la diſcrétion des François victorieux.

LA même prévention fit quelque choſe de ſemblable dans l'Armée Romaine, & dans celle des Eques; car, le

Conſul Sempronius, commandant les Romains, la bataille dura juſqu'à la nuit, l'avantage étant balancé, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre: & comme les deux Armées étoient demi défaites, & qu'elles étoient dans l'obſcurité, les Troupes de part & d'autre ſe retirérent dans les Collines du voiſinage, croyant y être en plus grande ſeureté. L'Armée Romaine ſe partagea en deux, & une partie ſe retira avec le Conſul; l'autre ſuivit un certain Capitaine, nommé Tempanius, dont l'extrême valeur avoit été cauſe que les Romains n'avoient pas été défait entièrement ce jour-là. Mais, le matin étant venu, Sempronius ſe retira vers Rome, n'ayant point appris de nouvelles des ennemis L'Armée des Eques ſe retira auſſi, chacun s'imaginant que ſon ennemi avoit vaincu. Ainſi, les uns & les autres ſe retirérent, ſans ſe mettre en peine de ce que deviendroit leur camp.

TEMPANIUS, de ſon côté, qui étoit demeuré avec le reſte de l'Armée, ſe retirant auſſi, comme le Conſul, apprit, par le moyen de quelques ſoldats bleſſez du parti des Eques, que leurs Chefs s'étoient retirez, & avoient abandonné leur camp. Cette nouvelle

le

le fit entrer dans le camp des Romains, qu'il conſerva, pillant enſuite celui des ennemis; & de-là il marcha Victorieux à Rome. Une victoire de cette nature n'eſt dûe qu'au bonheur qu'on a d'apprendre le prémier le mauvais état de ſon ennemi. L'on peut donc remarquer là-deſſus, que deux Armées, qui ſont oppoſées l'une à l'autre, peuvent ſouvent ſouffrir les mêmes incommoditez, & tomber dans les mêmes deſordres; & que celle, qui remporte enfin l'avantage, ne le doit qu'au hazard, qui lui fait découvrir la prémiere l'état des ennemis. J'en veux rapporter ici un éxemple moderne, & qui regarde la République de Florence.

L'AN mille quatre cens quatre-vingt-dix-huit, les Florentins avoient une groſſe Armée devant Piſe, qu'ils ſerroient de près; & comme les Vénitiens en avoient pris la protection, ils crûrent qu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour en faire lever le ſiege, que de faire une diverſion, en attaquant le Païs des Florentins d'un autre côté. Ayant donc mis ſur pied une puiſſante Armée, ils entrérent ſur les Terres de la République par le Val de La-

mona, & s'emparérent du Bourg de Marradi; puis, ils aſſiégérent la Forteresſe de Caſtiglione, qui eſt poſtée ſur la Colline qui commande Marradi. Les Florentins, apprenant ces nouvelles, réſolurent de ſecourir la Place, ſans diminuer l'Armée qu'ils avoient devant Piſe; & ils levérent de nouvelles Troupes, tant à pied qu'à cheval, qu'ils envoyérent de ce côté-là, ſous la conduite de Jaques Quatrieme d'Appione, Seigneur de Piombin, & le Comte Ricuccio de Marciano.

COMME donc ces Troupes furent arrivées ſur la Colline de Marradi, les ennemis quittérent leurs trancheés, & ſe retirérent tous dans le Bourg. Cependant, les deux Armées ayant été en vûë l'une de l'autre pendant quelques jours, elles manquoient toutes deux de vivres & d'autres choſes néceſſaires: mais, l'une n'ayant pas le courage d'attaquer l'autre, & ne ſachant pas non plus l'état de leurs ennemis, les uns & les autres réſolurent de ſe retirer le jour ſuivant, les Vénitiens voulant aller vers Berziguelle & Fayance, & les Florentins du côté de Caſalie & de Mugello. Le matin étant donc venu, après que les deux Armées

mées eurent commencé à faire marcher leur bagage, il arriva qu'une vieille femme partit du Bourg de Marradi, & vint dans le camp des Florentins, pour voir quelques parens qu'elle avoit parmi la Soldateſque, ſachant bien que ſon ſexe & ſon âge la mettoient à couvert de l'inſulte. Les Chefs de l'Armée Florentine ayant ſçû par cette femme que les Vénitiens décampoient, cela leur donna beaucoup de force & de courage; &, changeant de réſolution, ils donnérent ſur l'ennemi, faiſant croire que c'étoit eux qui les obligeoient de décamper. Enſuite, ils écrivirent à Florence, qu'ils avoient chaſſé les Vénitiens & remporté la victoire, n'ayant dans le fond eu cet avantage, que parcequ'ils apprirent les prémiers, que leurs ennemis ſe retiroient: & ſi le hazard eût voulu que les Vénitiens euſſent été les prémiers informez de notre état, ils auroient eu le même avantage ſur nous, que nous eûmes ſur eux.

CHAPITRE XIX.

Si la douceur eſt plus propre, que la rigueur, pour bien gouverner un Peuple.

LA République Romaine étant troublée par les diſſenſions ſurvenues entre la Nobleſſe & le Peuple, elle ne laiſſa pas, lorſqu'elle eût la guerre ſur les bras, de mettre ſes Armées en campagne, ſous le commandement de Quintius & d'Appius Claudius. Ce dernier, étant cruel & brutal, fut mal obéï par les ſoldats; enſorte qu'il fut contraint de ſe retirer preſque en déroute. Quintius, au contraire, ayant l'eſprit doux, & étant bienfaiſant, fut obéï ponctuellement par ſon Armée; enſorte qu'il revint victorieux. Il ſemble donc, par ces éxemples, que, pour bien gouverner de grands Corps, il vaut mieux être doux, que brutal, bienfaiſant, que cruel. Cependant, Tacite, & pluſieurs autres, diſent, *Que la rigueur eſt plus néceſſaire, que la bon-*

bonté, pour maintenir ſon autorité & ſon pouvoir *.

MAIS, pour accorder des opinions ſi contraires, je dis, que les gens, que vous avez ſous votre commandement, ſont d'ordinaire vos compagnons; ou bien, ce ſont des gens qui dépendent toûjours de vous. Lorſqu'ils ſont accoûtumez à être vos compagnons, l'on ne peut pas uſer envers eux de l'extrême ſévérité, dont parle Tacite: & comme le Peuple Romain partageoit l'autorité avec la Nobleſſe, lorſque quelqu'un du Corps des Nobles venoit à être, pour un tems, le Chef de la Populace, il ne pouvoit pas la gouverner rudement, & avec cruauté. L'on a même vû fort ſouvent, que les Capitaines Romains, qui ſe faiſoient aimer des ſoldats, en les traitant avec douceur, faiſoient de bien plus belles actions, que ceux qui ſe faiſoient extrêmement craindre; à moins que ce ne fût des gens d'une valeur & d'un mérite extraordinaire, comme étoit Manlius Torquatus. Mais, lorſqu'on com-

man-

* In multitudine regenda, plus pœna quàm obſequium valet.

mande à ſes propres Sujets, qui ſont ceux dont parle Tacite, il vaut mieux pencher du côté de la ſévérité, que de celui de la trop grande douceur, afin que ces gens-là ne tombent pas dans l'inſolence, & ne viennent point à mépriſer leur maitre, pour ſa trop grande facilité. Après tout, cette ſévérité doit être tempérée de telle ſorte, qu'elle n'attire pas l'averſion des Peuples à celui qui en uſe; car, jamais la haine publique n'a fait de bien à aucun Prince.

POUR éviter cette averſion générale, il n'y a point de meilleur moyen, que de laiſſer ſes Sujets jouïr de leur bien; car, à l'égard du ſang, peu de Princes ſont portez à le répandre, à moins que ce ne ſoit par une ſecrette raiſon de s'enrichir: hors delà, ils ne le font que par la néceſſité, & cette néceſſité vient rarement. Mais, lorſque l'avarice domine un Prince, il ne manque jamais de volonté & d'occaſion de ſe défaire des gens, comme nous l'avons fait voir ailleurs.

QUINTIUS méritoit donc plus de louanges, qu'Appius; & la maxime de Corneille Tacite, étant bien expliquée,

quée, & hors du cas où Appius l'a mit en uſage, eſt une maxime digne d'approbation. Mais, parceque nous avons parlé de la ſévérité & de la douceur, je croi qu'il ne ſera pas inutile de faire voir, que l'humanité eût plus de pouvoir ſur les Faliſques, que la force des armes.

CHAPITRE XX.

Un exemple de douceur eut plus de pouvoir ſur les Faliſques, que toutes les forces romaines.

PENDANT que Camille aſſiégeoit la Ville de Faliſques, un maitre d'école, qui enſeignoit les plus conſidérables habitans du Lieu, ſous prétexte de promenade, les amena au camp des Romains, & les préſenta à Camille, en lui diſant, qu'avec ce gage il ſeroit bien-tôt maitre de la Place, eſpérant que ce préſent lui feroit gagner les bonnes-graces de ce Général & du Peuple Romain. Mais, Camille ne ſatisfit point les intentions de ce traitre; au contraire, il le fit dépouiller, & lui ayant fait lier les mains, il le renvoya dans la Ville, accompagné de tous les enfans, qui lui donnérent une infinité de coups. Les habitans ayant vû cette conduite de Camille, ils furent ſi touchez de ſa bonté & de ſa candeur, qu'ils ne pûrent plus ſe réſoudre à combattre; mais, incon-

continent, ils lui rendirent leur Ville.

CET exemple fait voir, que la douceur & la bonté ont ſouvent plus de pouvoir ſur les hommes, que toute la violence & toute la férocité qu'on peut avoir ; & l'on a vû auſſi, que des Villes & des Païs entiers, qui n'ont redouté, ni la force des armes, ni toutes les violences de la guerre, ſe ſont rendus à une marque d'humanité, ou de compaſſion, de châſteté & de largeſſe. Les Hiſtoires ſont pleines de ces exemples. Ne voit-on pas que les armes romaines, ne pouvant délivrer l'Italie de Pirrus, la généroſité de Fabrice l'en fit ſortir, lorſqu'il découvrit à ce Roi la trahiſon de ſon médecin, qui avoit offert aux Romains de l'empoiſonner.

SCIPION l'Afriquain acquit moins de réputation en Eſpagne par la priſe de Cartaghene, que par une marque de pûreté & de grande retenue, qu'il donna lorſqu'il rendit à un mari ſa femme, qui étoit jeune & fort belle, ayant eu ſoin de lui conſerver l'honneur. Le bruit de cette action lui attira l'amitié de tous les Peuples de l'Eſpagne. Auſſi eſt-il peu de bonnes qualitez, dont les Peuples faſſent plus d'eſ-

time dans les Grands Hommes, que de la pureté, & il n'en eſt point, que les Auteurs éxaltent d'avantage dans les Princes, & que les Philoſophes moraux recommandent avec tant de ſoin. Xenophon, ſur-tout, fait voir, avec beaucoup d'éxactitude, tous les honneurs, toutes les conquêtes, & toute la gloire, qui revinrent à Cirus, de ſon humanité, de ſa douceur, de ſon averſion pour l'orgueil, pour la cruauté, pour l'impureté, & pour tous les autres vices, qui tâchent ſi fort la vie des hommes. Cependant, comme nous voyons qu'Annibal, avec des qualitez toutes contraires, n'a pas laiſſé de faire de grandes conquêtes, & d'acquérir beaucoup de gloire, il eſt à propos d'éxaminer, dans le Chapitre ſuivant, comment il a pû en venir à bout.

CHA.

CHAPITRE XXI.

Qu'elle fut la cauſe pourquoi Annibal, ayant des qualitez ſi oppoſées à celles de Scipion, fit néanmoins autant de progrez en Italie, que l'autre en fit en Eſpagne.

JE croi qu'on peut s'étonner aiſément, lorſqu'on voit un Capitaine, avec des manieres contraires à celles des Grands Hommes, dont nous venons de parler, faire d'auſſi grands exploits, & d'auſſi grandes conquêtes, qu'ils en ont faites. Il ſembleroit par-là, que la victoire n'eſt pas le fruit de ces bonnes qualitez, & qu'elles ne nous rendent pas plus heureux, puiſqu'avec celles, qui leur ſont contraires, on acquiert de la gloire & de l'eſtime.

MAIS, afin de n'aller pas chercher d'autres éxemples, que ceux dont j'ai déjà parlé, & pour mieux faire entendre la queſtion, je dis, que Scipion, entrant en Eſpagne, gagne d'abord ce vaſte Païs par ſon humanité, & par ſa retenue, & s'y fit admirer & adorer des

des Peuples. D'autre côté, Annibal, entrant en Italie, y fait la même choſe que Scipion en Eſpagne, en ne donnant que des marques de fureur, de barbarie, de rapine, & de perfidie; &, cependant, toutes les Villes ſe ſoûlevent en ſa faveur, & tous les Peuples ſe déclarent pour lui.

LORS donc que je fais réfléxion ſur des choſes ſi oppoſées, j'en trouve pluſieurs cauſes. La prémiere eſt, que les hommes aiment toûjours les nouveautez; & cela eſt égal à ceux qui ſont dans la proſpérité, & à ceux qui ſouffrent, parceque, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'eſt rien ſi vrai, que les hommes s'ennuyent dans la poſſeſſion du bien, & ils s'affligent lorſqu'ils ſont dans la ſouffrance. C'eſt donc cette paſſion pour les choſes nouvelles, qui fait que chaque Ville ouvre ſes portes à un homme, qui ſe rend le Chef d'une nouvelle entrepriſe. Et ſi ce Chef eſt étranger, tout le monde le ſuit; s'il eſt du Païs, chacun le recherche, augmente ſes forces, & le protege. Ainſi, quelque méthode qu'il ſuive, il eſt aſſeuré de faire de grands progrès dans ces lieux-là. De plus, les hommes ſont d'ordi-

naire

naire pouſſez par la paſſion de l'amour, ou par celle de la crainte : ainſi, un conquérant, qui ſe fait aimer, les peut ſoûmettre, comme celui qui ſe fait craindre. Souvent même, ceux, qui ſe font redouter, ſont plus ſuivis, & mieux obéïs, que ceux qui ſe font aimer. Il eſt donc de peu d'importance, pour faire des conquêtes, lequel de ces deux chemins un homme prenne, pourvû que, d'ailleurs, ce ſoit un homme de conduite & de courage, & qu'il ait trouvé le moyen de paſſer pour tel dans le monde. Car, quand ces qualitez ſont dans un haut dégré, comme elles étoient chez Scipion, & chez Annibal, elles effacent toutes les fautes qu'on peut faire, ou en ſe faiſant trop aimer, ou en ſe faiſant trop craindre.

EN d'autres rencontres, ces deux penchans peuvent produire de grands inconvéniens, & capables de faire tomber un Prince : car, celui qui ſouhaitte trop d'être aimé, ſi-tôt qu'il s'éloigne un peu du chemin qu'il faut tenir, il ſe rend mépriſable ; & celui, qui veut trop ſe faire craindre, ne manque pas de ſe rendre odieux, pour peu qu'il s'éloigne des meſures qu'il doit

doit garder. D'ailleurs, il eſt très difficile de tenir le milieu, parceque naturellement nous n'en ſommes pas les maitres. Mais, il faut tempérer, par un mérite rare, ces différentes qualitez, lorſqu'elles vont à l'excès, comme faiſoient Annibal & Scipion.

CEPENDANT, l'un & l'autre reçurent du préjudice, chacun de ſes différentes inclinations, comme ils en avoient tiré de l'avantage. Nous avons parlé du bien qui leur en revint; & le mal, qui le ſuivit, fut, à l'égard de Scipion, que ſes ſoldats, & une partie de ſes amis, ſe ſoûlevérent contre lui en Eſpagne, & cette rébellion n'eut point d'autre ſource, que la grande bonté de ce Général : car, naturellement, les hommes ſont ſi remuans, que, quelque petit jour qu'on faſſe voir à leur ambition, ils oublient auſſi-tôt toute l'amitié qu'ils ont pour leur Prince, à cauſe de ſa grand douceur. C'eſt ce que firent les ſoldats & les amis de Scipion : ainſi, il fut enfin contraint, pour remédier à ce deſordre, de mettre en uſage la cruauté, pour laquelle il avoit tant d'averſion.

A L'ÉGARD d'Annibal, on ne voit point d'occaſion particuliere, où ſa cruau-

cruauté & ſa perfidie lui ayent rapporté du préjudice: mais, l'on peut aiſément ſuppoſer, que Naples & les autres Villes, qui demeurérent fideles au Peuple Romain, ne le firent, que dans l'appréhenſion qu'elles eurent des défauts d'Annibal. L'on voit auſſi manifeſtement, que ſes manieres ſi déteſtables le rendirent odieux au Peuple Romain, plus qu'aucun autre ennemi qu'il ait jamais eû. Les Romains eurent bien la généroſité de découvrir à Pirrus celui qui vouloit l'empoiſonner, quoiqu'il tint une partie de l'Italie, & qu'il les pourſuivît à main armée; mais, pour Annibal, quoiqu'il fût vagabond & deſarmé, ils n'eurent jamais d'égards pour lui, parcequ'ils le regardoient comme un homme cruel, perfide, & éxécrable. Voilà les deſavantages que lui procurérent ſes mauvaiſes qualitez. Il en tira, d'ailleurs, une fort grande utilité, qui eſt admirée par tous les Hiſtoriens; c'eſt qu'encore que ſon Armée fût compoſée de toutes ſortes de Nations & d'eſpeces d'hommes, jamais pourtant l'on n'y vit naître aucun différent entre eux, ni aucun ſoûlevement contre le Chef: & cela ne pouvoit venir, que de la terreur qu'il

qu'il donnoit à ſes ſoldats; car, cette crainte, mélée avec la gloire que ſa valeur lui avoit acquiſe, étoit un frein, qui tenoit dans l'union & dans l'obéïſſance toutes ces différentes Troupes.

CONCLUONS donc, que, par rapport aux conquêtes, il importe fort peu comment un Chef d'Armée ſoit diſpoſé, pourvû qu'il ſoûtienne ſes inclinations par une grande bravoure & une grande conduite; car, qu'on ſoit humains, ou barbare, dans l'une & dans l'autre de ces diſpoſitions il y à du défaut & du danger, s'il n'eſt ſurmonté par une valeur extraordinaire. Et ſi Annibal & Scipion ont eu des ſuccès ſemblables, l'un par des moyens honnêtes, & l'autre avec des mœurs déteſtables, je trouve qu'il ne ſera pas inutile d'éxaminer encore la conduite de deux Bourgeois Romains, qui acquirent l'un & l'autre beaucoup de gloire par des voies bien différentes entr'elles, quoique très honnêtes dans le fond.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Comment la dureté & la ſévérité de Manlius Torquatus, & la douceur de Valerius Corvinus, acquirent à l'un & à l'autre la même gloire.

L'ON a vû fleurir en même tems, dans l'ancienne Rome, deux Grands Capitaines, dont l'un étoit Manlius Torquatus, & l'autre Valerius Corvinus, qui, par des routes toutes différentes, parvinrent à une même grandeur de gloire, & aux mêmes honneurs du triomphe. Car, le prémier ne relâchoit rien de la ſévérité militaire, ne remettant rien aux ſoldats de toutes les fatigues que la guerre éxige, & ne leur faiſant jamais de grace ſur la moindre faute qu'ils pouvoient commettre. Corvinus, au contraire, adouciſſoit toutes leurs peines par une grande complaiſance pour eux, & par une familiarité de frere. Torquatus fit mourir ſon propre fils, quoiqu'il eût vaincu l'ennemi, par la ſeule raiſon qu'il l'avoit combattu ſans ſes ordres, afin

afin qu'un exemple de cette force tint toute l'Armée dans une exacte & extréme ſoûmiſſion. Corvinus ne fit jamais mourir perſonne. Cependant, avec des manieres ſi oppoſées, ils furent l'un & l'autre également utiles à la Patrie, redoutables à l'ennemi, & illuſtres dans le monde. Jamais ſoldat ne refuſa de ſe ſoûmettre à leurs ordres. Il ne s'en trouva jamais qui marquât de la répugnance à combattre, ni qui parût éxécuter à regret les commandemens qu'ils leur donnoient, quoique ceux de Torquatus fuſſent ſouvent ſi durs, que, lorſqu'on vouloit éxagérer, & dire qu'un ſervice étoit rude, on diſoit qu'il l'étoit preſque autant, que celui qu'on faiſoit ſous Torquatus.

IL faut éxaminer là-deſſus, pourquoi, prémierement, Torquatus fut obligé d'éxercer une ſi grande ſévérité; ſecondement, ce qui fut cauſe que Corvinus fut en état de ſuivre une conduite ſi pleine de douceur; &, en troiſieme lieu, comment des manieres ſi oppoſées purent avoir des effets ſi ſemblables; &, enfin, laquelle de ces deux méthodes eſt la meilleure, & la plus propre à ſervir de modèle.

SI

SI l'on regarde Torquatus dès le commencement que Tite-Live en parle, on verra que c'eſt un homme extrêmement robuſte, plein de reſpect pour ſon pere, affectionné à la Patrie, & très ſoûmis à ſes Supérieurs. Tout cela parut dans la victoire qu'il remporta ſur les Gaulois; dans la défenſe qu'il fit de ſon pere contre les entrepriſes du Tribun; & des propres termes qu'il dit au Conſul, devant que d'aller combattre les Gaulois: *Jamais* dit-il, *je ne me battrai contre un ennemi, ſans vos ordres, quand même je verrois une victoire certaine* *. Quand donc un homme de cette trempe parvient à avoir de l'autorité ſur les autres, il veut les trouver ſemblables à lui-même; & ſa force le porte à commander des choſes, qui lui ſoient proportionnées; & cette même vigueur le rend opiniâtre à les faire obſerver éxactement. C'eſt, ſur-tout, une choſe certaine, qu'il faut faire éxécuter, avec ſévérité, des ordres rudes & difficiles; car, ſi vous en uſés autrement, vous y ſerés trompé.

SI

* Injuſſu tuo adverſus hoſtem nunquam pugnabo, non ſi certam victoriam videam.

SI donc l'on veut être obéï, il faut ſavoir bien commander ; & c'eſt le ſavoir, lorſqu'on fait comparaiſon de ſon penchant avec les diſpoſitions de ceux qui dépendent de nous. Et lorſqu'on y voit de la proportion, l'on peut ſe charger hardiment du commandement ; mais, lorſqu'on voit de la diſproportion du Chef aux autres, on ne doit pas entreprendre une telle charge. C'eſt ce qui faiſoit dire à un Grand Homme, que ſi l'on veut gouverner un Etat par force, il faut qu'il y ait de la proportion entre celui qui uſe de violence, & l'Etat qui la ſouffre ; & cette autorité ſera de durée, ſi la proportion s'y rencontre. Mais, ſi celui, qui ſouffre, eſt plus fort que celui qui fait ſouffrir, il ne faut point douter que la violence ou la tyrannie ne finiſſe bien-tôt.

MAIS, pour reprendre mon ſujet, je dis, quand on veut commander des choſes rudes & pénibles, il faut être ſoi-même rude & vigoureux ; car, lorſqu'on les commande avec telles diſpoſitions, il impoſſible de les faire éxécuter avec molleſſe. Mais ceux, qui ne ſentent pas en eux ces diſpoſitions, il faut qu'ils s'abſtiennent de faire des com-

commandemens extraordinaires ; & dans les autres, ils peuvent ſuivre leur douceur naturelle : car, les châtimens des fautes ordinaires ne ſont jamais imputez à celui qui a l'autorité en main, mais ſeulement à la rigueur des loix.

TORQUATUS étoit porté à une grande ſévérité par les principes de ſon tempérament ; & des diſpoſitions de cette ſorte ſont ſouvent néceſſaires dans un Etat, parceque l'on ramene par-là les choſes à leur prémiere origine, & l'on réforme les abus qui s'y ſont gliſſez. Et ſi une République étoit aſſez heureuſe pour avoir ſouvent des gens qui remiſſent en vigueur les loix par leurs éxemples, & qui, bien loin de laiſſer pencher l'Etat du côté de ſa ruine, euſſent le ſoin de le redreſſer ſouvent, il ne pourroit jamais finir. Torquatus fut donc l'un de ceux, dont la ſévérité conſerva l'ancienne diſcipline militaire dans Rome ; à quoi il fut d'abord porté par ſon tempérament, &, enſuite, par la paſſion qu'il avoit de faire éxécuter éxactement ce que ſon inclination lui inſpiroit.

D'AUTRE CÔTÉ, Valerius Corvinus

pût bien ſuivre le penchant qu'il avoit à la douceur, parcequ'il pouvoit ſe contenter de la diſcipline qui regnoit alors dans les Armées Romaines; & comme elle étoit encore bonne, elle ſuffiſoit pour lui acquérir de la gloire, ſans lui donner de la peine, n'étant point obligé à punir ceux qui ne s'y ſoûmettoient pas, car il n'y avoit point parmi eux de ces gens-là; &, s'il s'en fût trouvé, ils auroient attribué aux loix militaires, & non pas à leur Général, les peines qu'on leur auroit impoſées. Ainſi, Corvinus pouvoit, tant qu'il vouloit, ſuivre ſa douceur naturelle, en s'acquérant par-là de l'autorité parmi les ſoldats, & en leur donnant, en même tems, beaucoup de ſatisfaction. C'eſt ce qui fut cauſe que Torquatus & lui, étant également obéïs dans leurs Armées, furent en état l'un & l'autre de s'élever à la même gloire par des routes ſi différentes.

MAIS ceux, qui voudroient les imiter, pourroient aiſément tomber, ou dans le mépris, ou dans une averſion générale; ce qui ne peut s'éviter, que par le ſeul moyen d'une valeur extraordinaire.

IL nous reſte à éxaminer à preſent laquelle de ces deux manieres doit être la plus eſtimée. Mais, cette queſtion n'eſt pas tout-à-fait aiſée à décider; car, l'une & l'autre a ſes partiſans entre les Grands Hommes. Cependant, ceux, qui enſeignent comment un Prince doit ſe gouverner, ſemblent propoſer un modèle qui reſſemble d'avantage à Corvinus, qu'à Torquatus: & Xenophon, que j'ai déjà cité, rapportant beaucoup de marques de la douceur de Cyrus, en uſe à ſon égard comme Tite-Live à l'égard de Corvinus; car il dit, qu'étant fait Conſul pour être envoié contre les Samnites, il parla à ſes ſoldats, le jour du combat, avec une bonté fort grande, & qui lui étoit naturelle; &, après cette harangue, l'Hiſtorien ajoûte: *Que jamais Général fut ſi familier, & ſi ami des ſoldats, que l'étoit Valerius Corvinus, faiſant ſans peine les fonctions les plus ordinaires de la guerre avec eux. Quand, dans les jeux & les éxercices de plaiſir, chacun diſputoit le prix, ou de la courſe, ou de la lutte, l'on ne lui voyoit point changer de viſage lorſqu'il étoit vaincu, ni inſulter lorſqu'il remportoit l'avantage; & jamais il ne rebutoit ceux qui ſe pré-*

ſentoient pour entrer eu lice avec lui, quelque diſproportion qu'il y eût pour le rang. Il récompenſoit les actions ſelon qu'elles le méritoient, & dans les diſcours qu'on faiſoit, il ſavoit bien ſe faire garder le reſpect qu'on lui devoit, ſans géner la liberté de perſonne. Enfin, ce qui gagnoit extrêmement le Peuple, c'eſt qu'il ſe conduiſoit dans les charges de l'État avec la même modération, & la même bonté, qu'il avoit marquée en les demandant *.

TITE-LIVE parle auſſi fort avantageuſement de Torquatus, lorſqu'il dit, que la ſévérité qu'il marqua, en faiſant mourir ſon propre fils, rendit l'Armée Romaine ſi ſoûmiſe à ſes ordres, que cette ſoûmiſſion fut cauſe de la victoire que Rome remporta ſur les Latins; & cet Auteur loue ce Conſul d'une maniere ſi forte, qu'il fait un détail exact

* Non aliàs militi familiarior dux fuit, omnia inter infimos militum haud gravatè munia obeundo. In ludo præterea militari, quum velocitatis viriumque inter ſe æquales certamina ineunt, comiter facilis vincere ac vinci vultu eodem; nec quemquam aſpernari parem qui ſe offerret; factis benignus pro re; dictis haud minùs libertatis alienæ, quam ſuæ dignitatis, memor; & (quo nihil popularius eſt) quibus artibus pervenerat magiſtratus, iiſdem gerebat.

éxact du combat, des dangers que le Peuple Romain courut, des peines extrêmes que cette bataille donna, & de toutes les grandes difficultés qui s'y rencontrérent. Enfin, il conclut, en diſant, que le mérite & la valeur de Torquatus furent la ſeule cauſe de cette glorieuſe victoire: puis, faiſant comparaiſon de la force des deux Armées, il dit, qu'il falloit que le parti, qui avoit Torquatus à ſa tête, fût abſolument le parti victorieux.

Si l'on veut s'arrêter à ce que diſent les Auteurs, la queſtion ſera difficile à décider. Cependant, afin de ne la laiſſer pas dans cet état, je dis, qu'un Bourgeois d'une République doit plûtôt imiter la conduite de Torquatus, que celle de Corvinus, parce qu'elle eſt entièrement pour le bien de l'Etat, ſans avoir égard à l'ambition des Particuliers, à laquelle elle eſt entièrement inutile, puiſque cette maniere n'eſt pas propre à acquérir des partiſans, étant farouche à tout le monde, & ne s'attachant qu'au bien public; car, tout homme, qui ſuivra cette méthode, ne ſe fera jamais de ces ſortes d'amis, qu'on appelle factionnaires. Ainſi, cela ſera toûjours fort utile dans une Républi-

que, étant tout-à-fait avantageux au bien du Public, ſans qu'il puiſſe jamais donner le moindre ombrage au Gouvernement.

LE contraire ſe trouve dans la conduite de Valerius Corvinus. Car, quoique le Public en reçoive, dans un tems, les mêmes ſervices, il ne laiſſe pas d'y avoir lieu de craindre qu'à la fin l'amour des ſoldats pour un Chef de ce mérite & de ce tempérament ne produiſe quelque choſe de préjudiciable à la liberté de l'Etat. Et ſi ces mauvaiſes ſuites n'arrivérent point à l'égard de Publicola, c'eſt parceque les Romains n'étoient pas encore corrompus, & qu'ils ne furent pas longtems, ni continuellement, gouvernez par lui.

MAIS, s'il étoit queſtion d'examiner ces différentes manieres par rapport à un Prince ſouverain, comme fait Xenophon, je dis, qu'il faut imiter celle de Corvinus, & renoncer entiérement à celle de Torquatus; parcequ'un Souverain doit toûjours s'attirer l'obéïſſance & l'amour de ſes ſujets; & il en ſera toûjours obéï, en obſervant éxactement les loix, & paſſant dans le monde pour avoir de la valeur. Il en ſera auſſi toûjours aimé, s'il eſt d'un abord aiſé,

s'il

s'il a de la bonté, de la compaſſion, & toutes les autres qualitez qui ſe rencontroient dans Corvinus, & que Xenophon attribue à Cyrus. Car, un Prince, qui eſt aimé en ſa perſonne, & dont l'Armée eſt attachée de cœur à ſes intérêts, eſt dans une diſpoſition fort proportionnée à tout le reſte de l'Etat. Mais, quand un Bourgeois d'une République ſe trouve à la tête d'une Armée, qui eſt entièrement de ſa faction, cela eſt fort contraire aux autres parties de l'Etat, qui doivent obliger un tel Général à ſe ſoûmettre aux loix, & aux Magiſtrats de la République.

L'ON voit dans l'Hiſtoire ancienne de la République de Veniſe, que les Galeres étant de retour dans la Ville, il ſurvint quelque différent entre le Peuple & les gens qui étoient ſur ces Galeres; & la choſe alla ſi loin, qu'on en vint aux armes, ſans que, ni les principaux Bourgeois, ni les Magiſtrats, ni la force même des gens deſtinez à appaiſer les émûtes, puſſent jamais faire ceſſer ce deſordre. Mais, dès que les gens de la marine eurent apperçu un certain Noble Vénitien, qui avoit été leur Général l'année précédente, ils ſe retirérent d'eux-

mêmes, par le reſpect & l'amour qu'ils avoient pour lui. Cette prompte obéïſſance donna tant de jalouſie au Sénat, que, peu de tems après, l'on s'aſſeura de la perſonne de ce Noble, ou par la mort, ou par la priſon.

JE conclus donc, que la conduite de Corvinus eſt fort bonne à ſuivre pour un Prince, mais qu'elle eſt pernitieuſe dans un Bourgeois d'une République, & pour ſon propre intérêt, & pour celui de l'Etat: car, cette douceur dans un Grand Homme eſt un moyen qui ouvre le chemin à la tyrannie; & celui même, en qui elle ſe trouve au dégré, & dans les circonſtances, où elle étoit dans la perſonne de Corvinus, eſt expoſé à faire naitre de la jalouſie pour ſa conduite, &, par conſéquent, à faire prendre la réſolution de ſe défaire de lui.

JE ſoûtiens, d'autre côté, que la conduite de Torquatus eſt fort mauvaiſe dans un Prince, & très utile dans un Bourgeois, ſur-tout pour le bien de ſa République; & rarement cette conduite apporte elle du préjudice à celui qui la ſuit, à moins que la haine, qu'il s'attire par ſa ſévérité, ne ſoit encore aug-

augmentée par la jalouſie qu'on auroit des autres belles qualitez que ce Particulier poſſede, comme nous allons voir qu'il arriva à Camille.

CHAPITRE XXIII.

Pourquoi Camille fut chaſſé de Rome.

NOUS avons conclu ci-deſſus, qu'en ſuivant la conduite de Corvinus on ſe fait tort, & à l'Etat; &, en ſuivant celle de Torquatus, on ſert l'Etat, & l'on fait quelquefois tort à ſoi-même. Cela ſe prouve aſſez bien par l'éxemple de Camille, dont la conduite approchoit plus de celle de Torquatus, que de celle de Corvinus; ce qui fait dire de lui à Tite-Live, *Que tous les Soldats redoutoient & admiroient ſa vertu* *.

CE qui le faiſoit regarder comme un homme extraordinaire, c'étoit ſon ſoin, ſa prudence, la grandeur de ſon courage, le grand ordre qu'il obſervoit dans

* Ejus virtutem milites oderant, & mirabantur.

dans ſa conduite & dans le commandement des Armées. D'autre côté, on le haïſſoit, parcequ'il étoit plus ſévere dans le châtiment, que libéral dans la récompenſe. Tite-Live dit, que la ſource de cette haine, qu'on lui portoit, venoit, prémierement, de ce qu'au lieu de partager aux ſoldats les Terres des Vejentins, il les fit vendre au profit du Public; ſecondement, de ce qu'il fit tirer ſon char de triomphe par quatre chevaux blancs, ce qui faiſoit dire aux ſoldats, qu'il avoit l'orgueil de s'égaler au Soleil; enfin, les Troupes ne l'aimoient pas, par la raiſon qu'il avoit fait un vœu de donner à Apollon la dixieme partie du butin des Vejentins, ce qu'il ne pouvoit faire ſans la tirer des mains des ſoldats, qui en étoient déjà les maitres.

IL eſt aiſé de remarquer par tout ceci ce qui rend un Prince odieux à un Peuple. Ce qui y contribue le plus, c'eſt, ſans doute, lorſqu'on le dépouille de ſon bien. C'eſt donc un défaut de la derniere conſéquence, de tirer trop ſur le Peuple, puiſque jamais un homme n'oublie qu'il a été dépouillé de ce qui lui eſt néceſſaire; car, les moindres beſoins l'en font ſouvenir: & comme ces

ces beſoins reviennent tous les jours, il eſt impoſſible d'effacer de ſon eſprit le chagrin qu'on a reçû en perdant ſon bien. La ſeconde choſe qui fait haïr un Prince, c'eſt lorſqu'il paroit orgueilleux & vain, ce qui eſt inſupportable aux Peuples libres. Et quoique le faſte le plus extravagant ne leur faſſe aucun préjudice, il ne laiſſe pas de rendre odieux celui qui en eſt gâté. Il faut donc qu'un Souverain évite ce défaut comme un écueil; car, c'eſt une folie de s'attirer la haine des Peuples, ſans en tirer aucun avantage.

CHAPITRE XXIV.

Ce qui mit Rome dans l'eſclavage, ce fut la trop longue continuation de ſes Bourgeois dans les charges & dans le commandement.

SI l'on éxamine bien la conduite de l'ancienne Rome, l'on verra qu'il y eut deux cauſes de la perte de ſa liberté. La prémiere vint des longues diſputes que fit naitre la *Loi Agraire*: l'autre, de ce qu'elle laiſſa les Particuliers trop longtems dans les charges. Si l'on eût prévû ces inconvéniens dès le commencement, & qu'on y eût apporté la précaution qu'il falloit, la République auroit duré plus longtems, & auroit peut-être eu plus de tranquilité, qu'elle n'eut.

A L'EGARD de la prolongation dans les charges, ſi l'on ne voit pas que cela ait produit des mouvemens dans Rome, l'on a pourtant vû, par expérience, combien le crédit, que les Bourgeois acquiérent par ces diſpoſitions, fait de tort dans une République. Et

ſi

ſi tous les Particuliers, à qui l'on continua l'éxercice des charges, euſſent été auſſi ſages que Quintius, il n'en ſeroit jamais arrivé d'inconvénient. Il eſt vrai, que la bonté de ce Bourgeois Romain eſt d'un éxemple extrêmement remarquable; car, le Sénat & le Peuple s'étant accordez enſemble, le dernier continua, pour un an, les Tribuns dans leurs charges, parce qu'il les jugeoit propres à tenir en bride l'ambition des Grands. Le Sénat, de ſon côté, ne voulant pas paroitre avoir moins de pouvoir que le Peuple, voulut, à ſon tour, laiſſer Quintius encore un an Conſul; mais, il refuſa ſagement cet honneur, diſant, qu'il falloit tâcher de détruire les mauvais éxemples, & non pas en augmenter le nombre par d'autres encore plus mauvais, & qu'il falloit abſolument faire de nouveaux Conſuls.

SI tous les Bourgeois de Rome euſſent eu autant de bonté & de prudence, que celui-là, l'on n'auroit jamais vû naitre l'abus de continuer les gens dans les charges, & dans le commandement des Armées; ce qui a produit enfin la ruine de la République.

LE prémier, à qui l'on prolongea

le commandement, fut Philon, qui aſſiégeant la Ville de Palepolis, & ſe trouvant à la fin de ſon Conſulat, le Sénat ne trouva pas à propos de lui envoyer un ſucceſſeur, parceque l'on jugea qu'il emporteroit bien-tôt la Place; &, au lieu de cela, on le fit Proconſul; ce qui fut l'origine de cette nouvelle charge, qui ayant été érigée en vûë de l'utilité publique, elle devint par la ſuite la ſource de l'eſclavage de Rome: car, plus les Romains étendirent leur empire, plus ils trouvérent qu'il étoit néceſſaire de prolonger ces emplois, ce qu'en effet ils mirent fort en uſage; mais, il en ſurvint deux inconvéniens. L'un fut, que moins de gens eurent occaſions de ſe former dans le commandement; ce qui mit la gloire des armes entre les main d'un petit nombre de perſonnes. L'autre inconvénient fut, qu'un Bourgeois demeurant longtems Général d'une même Armée, il s'en faiſoit aimer de maniere qu'elle venoit a oublier le Sénat, ne regardant plus d'autre Souverain, que ſon Chef, dont elle épouſoit tous les intérêts.

CET inconvénient fut cauſe que Sylla & Marius trouvérent enfin des ſol-

ſoldats, qui voulurent bien prendre leur parti contre l'intérêt de l'Etat. Par la même raiſon, Céſar fut en état d'opprimer ſa Patrie; car, ſi les Romains n'avoient jamais prolongé le commandement à perſonne, il n'eût pas été facile aux ambitieux d'acquérir ſi vite tant de crédit, & tant de puiſſance; &, par conſéquent, Rome n'auroit pas été ſi-tôt eſclave.

CHAPITRE XXV.

De la pauvreté de Cincinnatus, & de pluſieurs autres Bourgeois Romains.

NOUS avons déjà montré, que la choſe la plus néceſſaire pour la conſervation d'une République, c'eſt que les Citoyens en ſoient toûjours pauvres. Et quoique dans Rome il ne parût point de reglement établi pour les conſerver dans cet état, ſurtout voyant les grandes oppoſitions qu'on a toûjours faites à l'établiſſement de la *Loi Agraire*, cependant l'on voit, que dans cette Ville il n'y a eu aucunes richeſſes pendant les prémiers ſiecles: & le reglement le plus aſſeuré pour conſerver la pauvreté, c'eſt lorſqu'elle n'eſt pas un obſtacle à l'entrée des charges, & qu'elle n'expoſe point les gens au mépris. Cette ſage République l'a pratiqué avec ſoin, allant chercher la vertu & le mérite juſques dans les cabanes des plus pauvres de ſes Sujets.

UNE ſi excellente conduite étoit cauſe

cauſe qu'on avoit moins de paſſion pour les richeſſes. L'on voit un bel exemple de cette coûtume judicieuſe, lorſque Minutius étant reſſerré avec ſon Armée par les Eques, Rome fut remplie de la crainte que toutes ces Troupes ne périſſent, ce qui fit que le Peuple eut recours à ſon dernier remede, qui eſt de créer un Dictateur; & l'on choiſit pour cela Quintius Cincinnatus, qui étoit alors dans ſa petite Métairie, qu'il labouroit lui-même; ce que Tite-Live éleve en termes magnifiques, ajoûtant: *Qu'on écoute, après cela, des gens, qui n'eſtiment que les richeſſes, & qui s'imaginent qu'il n'y a, ni grandeur, ni mérite, par-tout où il ne ſe trouve point une exceſſive abondance* *.

CINCINNATUS labouroit ſon petit héritage, dont toute l'étendue ne paſſoit point quatre arpens de Terre, lorſqu'il vit arriver de Rome les Députez du Sénat, pour lui annoncer le choix qu'on avoit fait de ſa perſonne, afin de commander cet Empire naiſſant, en qua-

* Operæ pretium eſt audire qui omnia præ divitiis humana ſpernunt, neque honori magno locum, neque virtuti putant eſſe, niſi ubi effuſæ affluant opes.

qualité de Dictateur, dans un beſoin auſſi preſſant, que celui où l'on ſe trouvoit. Cet illuſtre laboureur, prenant donc ſon habit de Citoyen, s'en vint à Rome, mit une Armée ſur pied, alla délivrer le Conſul Minutius, battit & pilla les ennemis; mais, il ne voulut point que l'Armée, qui s'étoit laiſſé reduire à une telle extrémité, eût aucune part au butin. *Je vous défens*, dit-il, parlant à ces Troupes-là, *d'avoir part aux dépouilles de ceux dont vous avez penſé être les eſclaves.* Enſuite, il caſſa le Conſul Minutius; &, de Général d'Armée, il l'en rendit un des Lieutenans, en lui commandant de demeurer dans ce poſte juſqu'à ce qu'il eût appris à être quelque choſe de plus. Ce Dictateur avoit donné la charge de Meſtre de Camp général de la Cavalerie à L. Tarquin, dont la pauvreté étoit ſi extrême, qu'il n'eût pas le moyen d'avoir un cheval, de ſorte qu'il combattit à pied.

QU'ON remarque, par ce morceau de l'Hiſtoire, en qu'elle vénération étoit la pauvreté à Rome, & comment il ne falloit que quatre arpens de Terre pour faire ſubſiſter un homme auſſi illuſtre, que l'étoit Cincinnatus. L'on

a vû depuis, que cette pauvreté regnoit encore du tems de Marcus Regulus ; car, comme il commandoit les Armées de l'Empire en Afrique, il demanda permiſſion au Sénat de venir garder ſon héritage, qu'on lui gâtoit.

L'ON voit, en tout ceci, deux choſes très remarquables. L'une eſt cette grande pauvreté, dans laquelle ils avoient néanmoins tant de ſatisfaction, & comment ces illuſtres pauvres ne recherchoient que la gloire dans l'éxercice des armes, laiſſant tout le profit à l'Etat : car, ſi un Général d'Armée ſe fut attaché alors à s'enrichir dans le commandement, il ſe ſeroit fort peu mis en peine de quelques arpens de Terre. L'autre choſe ſurprenante qu'il faut remarquer ici, c'eſt la grandeur d'ame de ces anciens Bourgeois de Rome : car, lorſqu'ils étoient à la tête d'une Armée, ils s'élevoient au-deſſus des Monarques de la Terre, & ne s'étonnoient de rien ; enſuite, étant rentrez dans leurs prémiere condition, ils redevenoient humbles, obéïſſans aux Magiſtrats, reſpectueux à leurs Supérieurs, œconomes, & ſoigneux de conſerver avec ſoin & avec frugalité les petites facultez qu'ils poſſédoient.

N'eſt-

N'eſt-il pas étonnant, qu'un même homme ſoit capable de diſpoſitions ſi différentes, & de paſſer ſi facilement d'un de ces états à l'autre?

CETTE pauvreté dura juſqu'au tems de Paul Emile; mais, ce fût la fin du ſiecle d'or de la République: car, tant qu'il dura, l'on voyoit un Bourgeois demeurer pauvre, pendant qu'il enrichiſſoit l'Empire du Monde par ſa valeur & par ſes triomphes; & la pauvreté étoit encore alors tellement en regne, que le même Paul Emile, voulant récompenſer ſon gendre, qui avoit marqué de la conduite & de la valeur à la guerre, il lui donna une taſſe d'argent, & ce fut le prémier meuble de ce métal, qui fut entré juſqu'alors dans ſa maiſon.

CE ſeroit un ſujet fort riche, de faire voir comment la pauvreté produit de bien meilleurs fruits, que l'opulence; & combien la prémiere a fait fleurir de Villes, de Provinces & de Sectes; combien l'autre, au contraire, en a fait périr: mais, mon deſſein n'eſt pas d'entrer en cette matiere, qui a été traitée bien des fois par beaucoup d'autres Auteurs.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Comment les femmes ſont quelquefois cauſe de la ruine des Etats.

DANS la Ville d'Ardée il ſurvint autrefois une ſédition populaire, à l'occaſion d'un mariage; car, s'agiſſant d'établir une riche héritiere, elle fut demandée par un Noble, & par un homme du Peuple, tout à la fois: & comme cette fille n'avoit point de pere, les Curateurs la vouloient donner à l'homme du Peuple, & la mere vouloit qu'elle épouſât le Noble? Cela fit tant de bruit, qu'on en vint aux armes, toute la Nobleſſe prenant le parti de leur confrere, & tout le Peuple s'armant en faveur de ſon rival. Mais, le Peuple ayant ſuccombé dans ce tumulte, il ſortit de la Ville, & envoya demander du ſecours aux Volſques; & les Nobles en envoyérent demander à Rome. Les Volſques arrivérent les prémiers, & aſſiégérent la Ville d'Ardée. Les Romains vinrent enſuite, & renfermérent les Volſques en-

entre la Ville & eux, de ſorte qu'ils les contraignirent, par la famine, à ſe rendre à diſcrétion. Les Romains, entrant dans la Ville, firent mourir tous les Chefs de la ſédition, & pacifiérent l'affaire, rétabliſſant l'ordre & la tranquilité parmi les habitans.

IL y a bien des choſes à remarquer dans cette Hiſtoire. L'on voit, prémierement, comment les femmes ont quelquefois été la cauſe de pluſieurs bouleverſemens dans les Etats, brouillant & diviſant ceux qui les gouvernent. Nous avons déja vû, dans notre Hiſtorien, comment la violence commiſe contre Lucrece fit perdre la Couronne aux Tarquins. La mort de Virginie fut cauſe qu'on détruiſit le Gouvernement des *Decemvirs*. Et quand Ariſtote parle de la ruine des Tyrans, il dit, que très ſouvent ils ſont péris, pour avoir déſeſpéré les hommes par le moyen de leurs femmes, en les débauchant, ou en les violant, comme nous l'avons amplement remarqué dans le Chapitre des conjurations.

C'EST-LA une choſe à quoi les Princes ſouverains, & les Magiſtrats des Républiques, doivent extrêmement prendre garde, en y apportant d'abord

bord le remede néceſſaire, ſans attendre qu'il le faille appliquer d'une maniere honteuſe, & préjudiciable à leurs Etats, comme il arriva dans la République d'Ardée, où le mal ayant été trop négligé dans le commencement, la diviſion alla ſi loin entre tous les habitans de la Ville, qu'il fallut avoir recours aux étrangers pour y remédier, ce qui eſt le grand chemin de l'eſclavage. Mais, paſſons à un autre moyen de rétablir la paix dans une Ville, & en faiſons la matiere du Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXVII.

Comment il faut remettre l'union dans une République, où la diſcorde regne; & comment rien n'eſt plus faux, que la maxime, qui ordonne d'entretenir la diviſion dans une Ville, pour en être le maitre.

LA méthode, dont les Conſuls Romains ſe ſervirent pour remettre la paix dans la Ville d'Ardée, eſt la ſeule qui ſoit bonne pour rétablir l'union dans un Etat troublé par des factions; car, il eſt vrai qu'on ne peut apporter de remede aſſeuré pour extirper un mal ſi dangereux, qu'en faiſant mourir, ſans quartier, tous les Chefs de parti. Il y a encore deux autres remedes, qui ſont, de les chaſſer hors de l'Etat, ou de les réconcilier entr'eux, avec toutes les précautions poſſibles, pour les empécher de ſe brouiller jamais. Mais, ce dernier eſt le plus incertain, & le plus inutile; car, il eſt impoſſible que l'autorité & la force produiſent une réconciliation dura-

durable entre des gens, qui ſe ſont outragez par toutes les inſultes poſſibles, & par l'effuſion de beaucoup de ſang. Comment, étant remplis de ces penſées, pourroient-ils ſe voir & s'entretenir les uns avec les autres, ſans qu'il ſurvint de nouveaux ſujets de quérelle?

L'ON ne peut mieux prouver l'inutilité de ce remede, que par l'éxemple de la Ville de Piſtoïe, qui, bien qu'elle ſoit en paix à preſent, étoit troublée depuis quinze ans par une guerre inteſtine des deux factions des Panciatiqui & des Cancellieri. Après pluſieurs diſputes entr'eux, ils vinrent enfin à s'entr'aſſaſſiner, à ravager leurs biens, à ruiner & bruler leurs maiſons, & faire tous les actes d'hoſtilité les uns envers les autres. Les Florentins, qui l'avoient entrepris d'appaiſer ces troubles, crûrent en venir à bout par la réconciliation des Chefs de parti; mais, ce mauvais palliatif ne fit qu'irriter le mal. Etant donc enfin laſſez du malheureux ſuccès de ce méchant remede, ils uſérent de celui d'éloigner ou d'empriſonner tous les Chefs de ces troubles; ce qui, à la verité, a remis un paix dans la Ville, qui dure

encore juſqu'à preſent. Cependant, le remede des Conſuls Romains eſt bien plus aſſeuré, & le ſeul infaillible. Mais, comme il faut avoir de l'élévation & de la grandeur d'ame pour le mettre en uſage, une petite République ne ſait pas s'en ſervir. Elle en eſt même ſi éloignée, qu'à peine peut-elle ſe réſoudre à faire ce qu'enfin les Florentins firent à Piſtoïe.

VOILA' les fautes que les Princes d'aujourd'hui font, lorſqu'il eſt queſtion des grandes affaires; car, pour agir comme il faut, ils devroient éxaminer comment les Anciens ſe ſont conduits dans de ſemblables conjonctures. Mais, la foibleſſe des hommes de notre ſiecle, qui ne vient que de la méchante éducation & de l'ignorance, eſt cauſe qu'on juge les grandes réſolutions des Anciens autant impraticables qu'inhumaines. Au lieu donc de ces belles & ſages maximes de l'Antiquité, nos Souverains ſont à preſent entêtez de méchantes petites opinions extravagantes, comme ſont celles-ci, dont il y a longtems que nos plus ſages Têtes de Florence ſont prévenues: *Qu'il eſt impoſſible d'être maitre de Piſtoïe, ſans la tenir en diviſion par les factions; & que*

Piſe

Piſe ne ſe peut conſerver que par le moyen des Citadelles. Il eſt ſurprenant que ces gens-là ne s'appercoivent pas de la pauvreté de ces deux miſérables maximes. Je ne dirai rien des Citadelles, parceque nous en avons parlé ci-devant fort au long. Je ne parlerai que du mal qu'il y a, de vouloir tenir en diviſion les Villes dont on eſt le maitre.

PRÉMIEREMENT, un Prince ne peut pas aimer & ſe faire aimer tout à la fois des deux factions; car, rien n'eſt ſi naturel à l'homme, que de prendre parti dans toutes les choſes qui ſont partagées & oppoſées entr'elles. Il faut donc que l'une des factions ſoit mécontente, &, par conſéquent, la cauſe de la ruine du Prince, à la prémiere guerre qu'il aura; car, il eſt impoſſible de conſerver un Etat, qui a des ennemis au dedans & au dehors en même tems.

ET ſi c'eſt une République, qui ſe gouverne par une ſi dangereuſe maxime, rien n'eſt ſi propre à corrompre ſes Citoyens, & à mettre la diſcorde entr'eux, qu'en tenant en diviſion les Villes qui ſont ſous ſa domination; parceque chaque faction cherche de

la protection, & tâche de ſe faire des amis, par toutes les voies poſſibles; ce qui produit deux grands inconvéniens. Le prémier, qu'aucun de ces partis n'eſt jamais affectionné à la République, parceque ſon Gouvernement ſe renouvellant & ſe changeant ſouvent, il eſt impoſſible de gouverner ces Villes-là d'une maniere uniforme, puiſque chacun de ces partis a le deſſus tour à tour. L'autre inconvénient, c'eſt que l'attache, que chaque Citoyen a pour l'un des partis, vient enfin à introduire infailliblement la même diviſion dans la République même. C'eſt ce que Biondi fait voir clairement, lorſque, parlant de Florence & de Piſtoïe, il dit, *Que, pendant que les Florentins voulurent remettre l'union dans Piſtoïe, ils introduiſirent la diviſion chez eux-mêmes.* Jugez par-là du mal que produit la meſintelligence qui regne dans les Villes de la dépendance d'une République.

LORSQUE, dans l'année mille cinq-cens un, Florence perdit Arezzo avec tout le Val di Tevene & le Val di Quiana, dont les Vitelli & le Duc de Valentinois ſe rendirent les maitres, le Roi de France envoya à Florence Monſieur

ſieur de Lant, afin de faire reſtituer à la République tout ce qu'on venoit de lui ravir. Cet Envoyé, dans la viſite qu'il fit de toutes les Places, trouvant des gens qui ſe diſoient de la faction de Marzocco, il blâma fort cette diviſion, leur diſant, *Que ſi en France il ſe trouvoit un homme, qui eût la hardieſſe de ſe dire du parti du Roi, on ne manqueroit pas de lui faire ſon procès; parceque ce mot de parti marqueroit qu'il y auroit dans ce Lieu-là des gens qui ſeroient ennemis du Roi; & ce Monarque veut & entend que tous ſes Sujets lui ſoient affectionnez, & bien unis entr'eux.*

MAIS, ces maximes, que nos Florentins avoient ſi ſouvent à la bouche, & qui ſont ſi éloignées du bon-ſens & de la véritable Politique, ne viennent que de la foibleſſe de ceux qui ont le gouvernement entre les mains; parceque, voyant bien qu'ils ne peuvent conſerver leur autorité par leur valeur & par leur mérite, ils s'attachent à des moyens de la nature de ces maximes-là. Mais, en tems de guerre, on s'apperçoit bien vite de leur inutilité, & même du préjudice qu'ils cauſent.

CHAPITRE XXVIII.

Qu'il faut avoir les yeux ouverts ſur la conduite des Particulieurs dans un Etat, parceque ſouvent, ſous une apparence honnête, l'on cache les principes & les ſemences de la Tyrannie.

ROME ſouffrant beaucoup par la diſette du bled, & les magaſins publics n'étant pas ſuffiſans pour y ſubvenir, un certain Spurius Melius acheta en ſecret beaucoup de grains, afin de nourrir les pauvres dans le beſoin. Cette libéralité lui fit tellement gagner l'amitié du Peuple, que le Sénat, appréhendant les ſuites qu'elles pourroit avoir, créa pour cela ſeul un Dictateur, qui condamna Spurius Melius à la mort.

IL faut remarquer ici, que les choſes qui paroiſſent belles, & où l'on ne voit rien en apparence qu'on puiſſe blâmer, ne laiſſent pas d'être en elles-mêmes très dangereuſes & très pernicieuſes pour une République, lorſqu'on ne va pas de bonne heure au devant.

MAIS,

MAIS, pour entrer dans un détail plus particulier de ce point de Politique, je dis, qu'une République ne peut être bien gouvernée, ni même ſe maintenir, ſi elle n'a des Sujets d'une grande réputation. D'ailleurs, cette eſtime ſi générale d'un Particulier lui ſert ſouvent de chemin à la Tyrannie. Ainſi, pour tenir les choſes dans l'état où elles doivent être, il faut faire enſorte que ces Particuliers ayent une réputation, qui ſoit utile à l'Etat, ſans qu'elle puiſſe jamais porter préjudice à la liberté publique. Il faut donc bien prendre garde comment les Bourgeois d'une République ſe conduiſent pour s'acquérir de la réputation; ce qu'ils ne peuvent faire que par deux voies: l'une publique, l'autre particuliere. La prémiere, c'eſt lorſqu'un homme s'acquiert de l'eſtime par des conſeils, & par des actions, dont le Public tire de l'avantage. C'eſt à cette gloire qu'il faut ouvrir le chemin, en y excitant les Particuliers par des récompenſes ſi honnêtes; & ſi utiles, qu'on ait lieu d'en être content: car, lorſqu'un Citoyen aura acquis de l'eſtime & du crédit par des moyens, qui ne ſeront ſimplement que ceux

dont nous parlons, jamais l'Etat n'aura lieu d'en rien appréhender. Mais, ſi ce Citoyen ſe fait des amis par l'autre voie, que nous avons appellée particuliere, il n'eſt rien de ſi dangereux dans une République : car, ces moyens particuliers ſont, lorſqu'un Bourgeois ſe met ſur le pied de faire plaiſir à beaucoup de gens; en prêtant de l'argent à l'un; mariant les filles des autres; les protégeant contre la puiſſance du Magiſtrat; &, enfin, qu'il fait tout ce qu'il faut pour s'attirer des partiſans, & ſe mettre par-là en état de corrompre le Public, & de violer les loix.

IL faut donc qu'une République bien gouvernée facilite tous les moyens de s'élever à ceux qui ne le veulent faire, que par des voies publiques, & pour le bien de la Patrie. Mais il faut, qu'en imitant l'ancienne Rome, elle ferme abſolument le chemin de l'élévation & du crédit à tous ceux qui veulent y parvenir par des moyens particuliers; car, les Romains accordoient l'honneur du triomphe, avec d'autres récompenſes, à ceux qui faiſoient quelque choſe de grand pour le bien public. Ils avoient auſſi établi les

ac-

accuſations contre ceux qui cherchoient à ſe rendre puiſſans ſous des prétextes apparens; & quand le Peuple étoit tellement aveuglé par l'apparence d'un faux bien, que la voie des accuſations ne ſuffiſoit pas pour prévenir les malheurs où cet aveuglement pouvoit faire tomber l'Etat, cette ſage République avoit recours à faire un Dictateur, qui, avec une puiſſance abſolue, reduiſoit à la raiſon ceux qui vouloient en paſſer les bornes; & c'eſt ce qu'elle pratiqua à l'égard de Spurius Melius. Car, ſi une ſeule faute de cette nature demeure impunie, elle eſt capable de ruiner une République, où il eſt difficile de remettre les choſes ſur le bon pied, dès qu'un tel éxemple y a prévalu.

CHAPITRE XXIX.

Que tous les défauts des Peuples viennent de la faute des Princes.

IL ne faut pas qu'un Prince ſe plaigne d'aucun défaut de ſes Peuples, parce qu'ils n'en peuvent avoir, que par ſa négligence, ou par le mauvais éxemple qu'il leur donne. Qu'on éxamine bien tous les Peuples qui paſſent à preſent pour être remplis de fripons & de voleurs, & l'on verra que cela ne vient que de ceux qui en ſont les maitres, qui ſe trouvent eux-mêmes infectés de ces vices honteux.

DEVANT qu'Alexandre VI. eût détruit tous les petits Souverains, qui regnoient dans la Romagne, c'étoit un Païs, où l'on ne voyoit que brigandages & qu'aſſaſſinats. Tout cela ne venoit point de la malice des Peuples, mais de celle de leurs indignes maitres, qui, étant pauvres, & voulant vivre en Grands Seigneurs, il falloit qu'ils fiſſent mille rapines & mille extorſions. Entre les plus grandes infa-

famies qu'ils mettoient en uſage pour ſatisfaire leurs criminelles intentions, ils faiſoient des loix, par leſquelles ils défendoient tous les excès, & eux-mêmes violoient ces loix les prémiers, & ne châtioient jamais les coupables, ſinon lorſqu'ils étoient tombez pluſieurs fois dans le crime; & lorſqu'enfin ils les faiſoient punir, leur motif n'étoit pas celui de la juſtice, mais celui de remplir leur bourſe par la confiſcation des biens, que le criminel avoit volez.

CES énormitez produiſoient pluſieurs inconvéniens; ſur-tout, on voyoit que les Peuples s'appauvriſſoient ſans ſe corriger de leurs défauts, & ceux, qui ſe voyoient ruinez, tâchoient de ſe dédommager ſur ceux qu'ils croyoient moins puiſſans qu'eux; & tout cela avoit les méchantes ſuites, dont nous venons de parler, & dont les Souverains ſeuls étoient coupables.

CETTE vérité eſt prouvée par Tite-Live, quand il récite l'Hiſtoire du don, que les Romains conſacrérent à Apollon, du butin qu'ils firent ſur les Vejentins: car, les Ambaſſadeurs de la République, qui portoient ce préſent, ayant été pris par les Corſaires de Lipari en Sicile, ils furent conduits dans

cette Ville, où Timasithée, qui y regnoit, s'informa de la nature du présent, du Lieu où on le portoit, & de la part de qui on le faisoit; en un mot, tout Sicilien qu'il étoit, il agit en Romain, & représenta à son Peuple, que c'étoit un sacrilege de s'approprier un don de cette nature. Ainsi, il renvoya les Ambassadeurs & tout ce qui leur appartenoit, avec l'applaudissement de tout le monde; & l'Historien finit son récit par ces termes: *Timasithée remplit de dévotion & de piété le cœur du Peuple, qui est toujours semblable à son Souverain* *. Laurent de Medicis disoit aussi, qu'*un Souverain est le modèle de ses Sujets, parcequ'il n'en est point qui ne tourne les yeux sur lui.*

* Timasitheus multitudinem religione implevit, quæ semper Regenti est similis.

CHAPITRE XXX.

Quand un Particulier veut de ſon chef faire quelque choſe d'une grande utilité à la Patrie, il faut qu'il commence d'abord à ſe mettre à couvert de l'envie. Et comment il faut mettre une Place en défenſe contre l'attaque des ennemis.

LE Sénat Romain ayant appris que toute la Toſcane avoit fait une nouvelle Armée, pour faire une irruption dans les Terres de la République, & qu'il s'étoit fait encore une autre ligue contre elle, entre les Latins, les Herniciens, & les Volſques, il jugea que cette guerre ſeroit dangereuſe. Camille étoit alors Tribun, avec une autorité ſemblable à celle des Conſuls, & il penſa, que, ſi les autres Tribuns ſes collegues vouloient bien le laiſſer maitre de toute l'autorité, il ne ſeroit pas néceſſaire de créer un *Dictateur*. Les autres Tribuns y conſentirent très volontiers; Tite-Live ajoûtant, *Que ce n'étoit pas abbaiſſer leur autorité, que*

de la ſoûmettre à celle de Camille *. Sitôt donc qu'il ſe vit aſſeuré de leur obéïſſance, il ordonna qu'on mît trois Armées ſur pied. Il voulut être le Chef de la prémiere, afin de la mener contre les Toſcans. Il mit Quintius Servilius à la tête de la ſeconde, & lui commanda de demeurer auprès de Rome, afin de s'oppoſer aux Latins & aux Herniciens, en cas qu'ils fiſſent des mouvemens de ces côtez-là. Il donna pour Général à la troiſieme Armée Lucius Quintius, & il lui ordonna de demeurer dans la Ville, pour la garder, & pour tenir toûjours les portes & le Palais aſſeurés contre tous les accidens qui pourroient ſurvenir.

DE PLUS, il ordonna à Horace, l'un de ſes collegues, de pourvoir aux armes & aux munitions, auſſi bien qu'à tous les utenſiles néceſſaires à la guerre. Il fit encore Préſident du Sénat & d'un Conſeil public Corneille, qui étoit auſſi un des Tribuns; & il le mit dans ce poſte, afin qu'il pût faire réſoudre tout ce qu'il faut éxécuter tous les jours; car, les Tribuns de ces tems-là

* Nec quicquam de majeſtate ſua detractum putabant, quòd majeſtati ejus conceſſiſſent.

là étoient diſpoſés à commander & à obéïr, ſelon que le ſervice de la Patrie le requéroit.

IL faut remarquer, par cette Hiſtoire, tout ce dont eſt capable un homme bon & prudent, & quels grands ſervices il peut rendre à l'Etat, lorſque, par la force de ſon mérite, & par la grandeur de ſa bonté, il s'eſt mis au-deſſus de l'envie; car, cette maudite paſſion eſt ſouvent cauſe que les habiles gens ne peuvent rien faire, par la raiſon qu'elle ne peut ſouffrir qu'on leur donne l'autorité qui leur eſt néceſſaire pour faire quelque choſe de grand.

L'ON vient au-deſſus de l'envie par deux moyens. Le prémier, c'eſt lorſqu'il ſurvient quelque conjoncture dangereuſe, & difficile à conduire; car, chacun ſe voyant en danger, l'on renonce à l'ambition, & l'on court ſe ſoûmettre volontairement à celui qu'on croit en état de nous délivrer par ſa valeur. C'eſt ce qui arriva à Camille, qui avoit donné tant d'illuſtres marques d'un mérite extraordinaire; & qui avoit été trois fois *Dictateur*, ſans avoir jamais uſé de cette ſuprême puiſſance, que pour la grandeur de l'Em-

l'Empire, en oubliant ſes propres intérêts. Cette rare vertu avoit éteint tous les ſoupçons que ſa grandeur eût pû faire naitre; & ſon élévation, qu'il ſoûtenoit avec tant de gloire, faiſoit que perſonne ne ſe faiſoit une honte de lui être ſoûmis. C'eſt donc avec jugement que Tite-Live dit, que ſes collegues n'abaiſſoient pas leur autorité, lorſqu'ils ſa ſoumettoient à celle de Camille.

LE ſecond chemin, qui mene les gens au-deſſus de l'envie, c'eſt lorſque leurs concurrents viennent à mourir; car, tant qu'ils voient quelqu'un plus eſtimé qu'eux, ils ne peuvent jamais lui pardonner ſon mérite: ſur-tout, quand ce ſont des gens accoûtumés à vivre dans une République corrompue, il eſt impoſſible que le danger le plus manifeſte les rappelle à la raiſon; parceque l'éducation n'a fait naitre en eux aucune bonté; deſorte que, pour ſatisfaire leur infame & malheureuſe paſſion, ils conſentiroient avec plaiſir au bouleverſement de leur propre Patrie.

IL n'y a donc que la mort capable d'éteindre une envie comme celle-là; & quand la fortune eſt aſſez favorable à un homme de mérite, pour que ces mon-

monſtres périſſent, il s'éleve alors au comble de la gloire ſans obſtacle, & il peut faire éclater ſa vertu, ſans en venir à aucune violence. Mais, quand il n'a pas le bonheur de voir ſes ennemis détruits par la mort, il faut qu'il cherche tous les moyens poſſibles pour les éloigner de ſon chemin; & il faut qu'il en vienne à bout, devant que de faire d'ailleurs la moindre démarche.

CEUX, qui liront les Hiſtoires de la Bible avec jugement, verront que Moïſe fut obligé de faire mourir une infinité de gens, afin de pouvoir établir ſes loix, & ſon gouvernement; ce qu'il fit avec beaucoup de prudence, parceque tous ces mutins ne s'oppoſoient à ſes volontez, que par un pur motif d'envie.

JEROME SAVONAROLE, Moine de Florence, & Pierre Soderini, *Gonfalonier* de la même Ville, n'ignoroient pas cette néceſſité. Mais, le Moine n'avoit pas aſſez d'autorité pour en venir aux éxécutions néceſſaires; & ceux, qui étoient dans ſon parti, & qui auroient eu aſſez de pouvoir pour éxécuter toutes choſes, n'avoient pas l'eſprit aſſez fort, ni aſſez élevé, pour entrer dans des réſolutions de cette na-

nature. Pour Savonarole, il n'avoit rien à ſe reprocher à cet égard; car, ſes ſermons ſon remplis d'accuſations & d'invectives contre les ſages du monde. C'étoit le nom qu'il donnoit à ſes envieux, & à tous ceux qui s'oppoſoient à ſes intentions.

SODERINI, d'autre côté, ſe flattoit que le tems, ſa douceur, ſa bonne fortune, & ſes bienfaits, feroient enfin mourir l'envie qu'on avoit contre lui; parcequ'il ſe voyoit jeune, & ſi appuié par les amis que ſa conduite honnête lui attiroit, qu'il eſpéroit ſurmonter tous ceux qui s'oppoſoient à lui, ſans pourtant être obligé d'en venir à l'éclat & à la violence. Mais, il ignoroit, qu'il ne faut jamais compter ſur l'incertitude de l'avenir; que la douceur ne ſuffit pas pour mettre les gens à la raiſon; que la fortune eſt inconſtante, & que la malice ne ſe laiſſe jamais vaincre, ni gagner, par les bienfaits. Enfin, ces deux Grands Hommes périrent, pour n'avoir pû, ou, au moins, pour n'avoir pas voulu ſe défaire de ceux qui leur portoient envie.

CE qu'il y a encore de remarquable dans la conduite de Camille, ce ſont les ordres qu'il établit dehors & de-

dedans, pour la conſervation de Rome. Il faut avouer, que c'eſt une grande prudence aux Hiſtoriens célébres, comme le notre, de rapporter de certains faits avec toutes leurs circonſtances, afin que les deſcendans puiſſent apprendre par-là comme ils doivent ſe conduire dans des conjonctures ſemblables: & cet endroit de l'Hiſtorien nous doit faire remarquer, que, lorſqu'on ſe met ſur la défenſive tumultuairement, & ſans ordre, il n'y a rien de ſi dangereux pour un Etat; ce qui ſe prouve par cette troiſieme Armée, que Camille fit mettre ſur pied pour la laiſſer à la garde de Rome même. Bien des gens pourroient s'imaginer que cette précaution étoit inutile, parceque le Peuple de cette Ville-là étoit éxercé aux armes, & plein de courage, & qu'ainſi il n'étoit point beſoin d'y mettre une Armée formée, puiſqu'il ſuffiſoit ſeulement d'en faire armer les habitans, lorſque l'on auroit été obligé de ſe défendre. Mais Camille, & tous ceux qui jugeront des choſes auſſi ſainement que lui, auront bien une autre penſée, & ne ſouffriront jamais qu'un Peuple tout entier prenne les armes; & ils apporteront toû-

toûjours toute la précaution néceſſaire, pour que la défenſe d'une Ville ſe faſſe avec tout l'ordre imaginable : car, tous ceux, à qui l'on commet la garde d'une Ville, doivent éviter, comme un écueil très dangereux, tous les armemens tumultuaires d'une Populace ; & ils doivent choiſir & enroller tous ceux qu'ils jugeront propres à porter les armes, en faiſant enſorte qu'ils obéïſſent ponctuellement à leurs Commandants, qu'ils ſachent bien où ils doivent ſe trouver, & quelles fonctions ils auront à faire. Et pour ceux, qui ne ſont point enrollez, il faut leur commander de demeurer chez eux, & d'y être bien ſur leurs gardes. Tous ceux, qui pratiqueront ces regles dans une Ville aſſiégée, n'auront pas de peine à la défendre ; & il arrivera tout le contraire à ceux qui n'auront pas les précautions que Camille a euës.

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Les Républiques puiſſantes, & les hommes d'un grand mérite, conſervent toûjours leur fermeté & leur grandeur, dans quelque état que la fortune les reduiſe.

ENTRE toutes les belles actions que notre Hiſtorien fait faire à Camille, & entre toutes les belles choſes qu'il lui fait dire, il n'y en a point qui marque plus le cœur & la fermeté de ce Grand Homme, que ces excellentes paroles: *La* DICTATURE, dit-il, *ne m'a point enflé le courage, & l'Exil ne me l'a point abbatu* *.

L'ON voit par ces deux mots, que les hommes extraordinaires ſont toûjours les mêmes dans toutes ſortes de fortunes; &, à quelques changemens de grandeur, ou de baſſeſſe, que la deſtinée les expoſe, vous les voyez toûjours dans la même diſpoſition d'eſprit,

* Nec mihi Dictatura animos fecit, nec Exilium ademit.

prit, & dans une conduite toûjours, égale, & toûjours ſi digne de leur courage & de leur vertu, qu'il eſt aiſé de connoitre, dans tous les états où ils ſe trouvent, que la fortune n'a aucun pouvoir ſur eux.

IL n'en eſt pas de même des gens ordinaires, qui ne manquent pas de s'énorgueillir dans la proſpérité, & de s'ennivrer de leur bonne fortune, attribuant la félicité, dont ils jouiſſent, à la vertu, dont ils prétendent être mieux partagez que les autres hommes, quoiqu'elle leur ait été toûjours inconnue. C'eſt ce qui les rend ſi odieux & ſi inſupportables à tous ceux qui les approchent. Cette averſion générale produit bien-tôt un grand changement de fortune; &, dès que ces miſérables commencent à l'enviſager, vous les voyez incontinent tomber dans l'autre extrémité, & devenir tout d'un coup lâches & humiliez. De-là vient, que des Princes de ce caractère, ſe rencontrant dans la mauvaiſe fortune, ont bien plus de penchant à ſe mettre à couvert par une fuite honteuſe, qu'à ſe défendre courageuſement; parce-qu'ayant abuſé de la bonne fortune, ils ne ſe ſont point préparez pour la mauvaiſe.

CET-

CETTE vertu, & ce défaut, qui ſe trouvent dans les hommes, ſe trouvent auſſi dans les Républiques, comme cela paroit par celle de Rome & celle de Veniſe. La prémiere ne marqua jamais de baſſeſſe, quelques malheurs qui lui arrivaſſent ; & jamais elle ne tomba dans l'inſolence, quelque proſpérité qu'elle ait euë. Il ne faut que la malheureuſe défaite de Cannes pour montrer ſa fermeté ; & les avantages remportez ſur Antiochus marquent aſſez ſa modération : car, quoique dans cette défaite les Romains fuſſent preſque reduits à l'extrémité, à cauſe que c'étoit la troiſieme bataille qu'ils perdoient, ils ne ſe laiſſérent pourtant jamais abbattre. Au contraire, ils remirent de nouvelles Armées ſur pied ; ils ne voulurent jamais rachetter leurs priſonniers contre les ordres de la République ; ils n'envoyérent point ſolliciter Annibal de faire la paix, & ne députérent point à Carthage pour l'obtenir : mais, ſans avoir recours à tous ces moyens, indignes de la grandeur de leur courage, ils tournérent toutes leurs penſées du côté de la guerre ; &, manquant d'hommes pour remplir leurs Armées, ils

ils enrollérent juſqu'à leurs vieillards & à leurs eſclaves. Cela fut cauſe que le fameux Annon, Bourgeois de Carthage, ayant appris cette conduite, déclara au Sénat de cette République, qu'il ne falloit pas compter beaucoup ſur la victoire qu'elle venoit de remporter auprès de Cannes. Tout cela fait voir que les Romains ne s'étonnérent jamais, & ne perdirent point courage dans leurs plus grands malheurs.

D'AUTRE CÔTÉ, ils n'avoient pas moins de modération dans leurs victoires, qu'ils avoient de fermeté dans leurs défaites, comme on l'a vû dans la réponſe de Scipion aux Ambaſſadeurs d'Antiochus ; car, ce Prince ayant demandé de faire la paix avec les Romains devant qu'on en fût venu au combat, Scipion voulut bien y conſentir, aux conditions qu'il ſe retirât dans la Syrie, & qu'il abandonnât le reſte à la diſpoſition de la République; mais, Antiochus ne voulant pas accepter cette paix, les deux Armées en vinrent aux mains, & celle du Roi fut battue: après quoi, il envoya d'autres Ambaſſadeurs, avec ordre de ſe ſoûmettre à tout ce que le vainqueur voudroit leur impoſer; mais, Scipion

ne

ne leur impoſa pas de conditions plus dures, que celles qu'il leur avoit offertes avant la victoire, ajoûtant, *Que les Romains conſervent toûjours la grandeur de leur courage dans la mauvaiſe fortune, & qu'ils ne perdent point leur modération ordinaire dans la proſpérité* *.

LES Vénitiens ont été juſtement les Antipodes des Romains à cet égard; car, s'imaginant dans leur grandeur, qu'ils en étoient redevables à leur mérite, quoiqu'ils en fuſſent entiérement deſtituez, ils étoient venus à tel point d'inſolence, qu'ils appelloient le Roi de France, le fils de St. Marc; qu'ils marquoient du mépris au St. Siege; & qu'ils paroiſſoient trouver toute l'Italie trop peu de choſe pour eux, ſe rempliſſant l'eſprit de la chimere, de pouvoir établir un Empire auſſi vaſte, que celui de l'ancienne Rome. Mais, dès que la fortune leur tourna le dos, & que les François eurent commencé à les maltraiter à la bataille de Vaila, ils furent bien-tôt dépouillez de tous leurs Etats, & par la rebellion de leurs Su-

* Quod Romani, ſi vincuntur, non minuuntur animis, nec, ſi vincunt, inſoleſcere ſolent.

Sujets, & par la lâcheté avec laquelle ils en donnérent une partie aux Eſpagnols, & une autre au Pape. Enfin, ils tombérent dans un abbattement ſi honteux, qu'ils envoyérent des Ambaſſadeurs à l'Empereur, lui offrir de devenir ſes tributaires, & qu'ils écrivirent au Pape des lettres, où ils paroiſſoient ſoûmis & rampants dans la pouſſiere, lui demandant pardon, & le priant d'avoir quelque compaſſion de leur miſere.

IL ne fallut que quatre jours, & une demie déroute, pour les reduire à ces extrémitez; car, après que leur Armée eût un peu ſoûtenu le combat, elle fit retraite, dans laquelle les François la contraignirent encore à combattre, & n'en défirent que la moitié, enſorte que celui des *Provéditeurs*, qui ſe ſauva, arriva à Verone, ayant encore vingt-cinq-mille hommes, tant en Cavalerie, qu'en Infanterie. Si donc cette République eût eu de bons ordres, & que les gens euſſent eu quelque courage, il leur étoit facile de ſe relever; de s'oppoſer aux mauvais traitemens de la fortune; d'avoir aſſez de tems pour ſe mettre au hazard de remporter la victoire, ou, au moins, de ſuccomber avec

plus

plus de gloire, & d'obtenir une paix plus avantageuſe. Mais, la lâcheté & la baſſeſſe des Vénitiens, qui ne venoit que de leurs méchans ordres pour les affaires de la guerre, les reduiſirent bien-tôt à tomber dans le dernier abbatement.

AU-RESTE, il en arrivera tout autant à ceux qui ſuivront le même chemin que ces gens-là; car, on ne vient à être inſolent dans la proſpérité, & lâche dans la mauvaiſe fortune, que par une méchante conduite, & une éducation molle & vaine, qui vous rend toûjours de même caractere: au lieu que, quand on vous donne une éducation oppoſée, il en arrive un effet tout contraire; & ayant une plus parfaite connoiſſance des biens & des maux de ce monde, l'on ne les eſtime que ſelon leur juſte valeur, & l'on devient, par conſéquent, beaucoup moins ſenſible aux uns & aux autres. Il eſt aiſé d'appliquer au Public ce que je dis ici des Particuliers; car, ſi-tôt qu'une République ſe ſera miſe ſur un bon pied, pour ſa conduite & l'éducation des Particuliers, l'on verra, en peu de tems, tout le monde dans la même perfection.

MAIS, quoique nous ayons dit ailleurs, que le fondement le plus propre à ſoûtenir les Etats ſoit une bonne Milice, parceque, quand une République en eſt deſtituée, il ne faut pas eſpérer d'y voir rien de bon, je le veux pourtant encore répéter ici: car, à chaque pas qu'on fait dans l'Hiſtoire l'on s'apperçoit de cette néceſſité, & l'on voit qu'une Milice ne peut être bonne, que lorſqu'elle eſt bien éxercée; ce que vous ne pourrez jamais faire, ſi elle n'eſt compoſée de vos propres Sujets, puiſque, n'étant pas toûjours en guerre, il faut pourtant toûjours être en pouvoir de tenir des Troupes bien diſciplinées; ce qu'il eſt fort difficile de faire autrement, qu'avec vos propres Sujets, afin d'éviter les grandes dépenſes que cauſent les Troupes étrangeres.

NOUS avons déjà dit, que Camille étoit allé en Toſcane avec ſon Armée; & ſes ſoldats ayant vû le grand nombre des ennemis, cela les étonna extrêmement, ne croyant pas être en état d'en ſoûtenir l'attaque. Cette crainte des ſoldats romains étant parvenue aux oreilles de Camille, il parût dans le camp, & exhortant les uns

&

& les autres, il les fortifia contre cette appréhenſion, finiſſant ſon diſcours par ce mot: *Que chacun*, dit-il, *faſſe ce qu'on lui a appris, & ce qu'il a accoûtumé de faire* *. Ceux qui entreront bien dans le ſens de ces dernieres paroles de Camille, pour encourager ſes Troupes, verront bien qu'il eût été ridicule de les addreſſer à des gens qui n'auroient pas été formés aux métier des armes, & dans la paix, & dans la guerre; puiſque le plus Grand Capitaine ne peut faire de fond ſur des ſoldats qui n'ont jamais rien appris: & Annibal lui-même ſuccomberoit avec une Armée compoſée de telles gens; car, un Général, ne pouvant pas être partout dans un jour de bataille, il faut qu'il périſſe, s'il n'eſt pas en état de poſter par-tout des gens, qui connoiſſent bien ſes intentions, & qui entrent parfaitement dans l'eſprit de ſa méthode & de ſes ordres.

SI donc une République imite celle de Rome, pour la conduite, & pour les ordres militaires, ayant des Peuples qui mettent ſouvent leur vertu à l'épreuve, il leur arrivera ce qui eſt arrivé

* Quod quiſque didicit, aut conſuevit, faciet.

vé aux Romains; &, comme eux, ils ſe mettront au-deſſus des caprices de la fortune, en conſervant toûjours leur grandeur & leur fermeté ordinaire, dans quelque état qu'ils ſe rencontrent. Mais, ſi cette République tient ſes Sujets deſarmez, & qu'elle n'ait d'autre fondement que la fortune, ſans valeur & ſans mérite, ſon Etat ſera ſujet à mille variations, & elle aura des chûtes auſſi honteuſes que les Vénitiens en ont eu.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

Quelle a été la méthode dont ſe ſont ſervis ceux qui ont entrepris de troubler la paix

LES Colonies Romaines de Circé & de Velitre, s'étant ſoûlevées contre la République, dans l'eſpérance d'être ſecourues par les Latins, il arriva que ces derniers furent battus par les Romains: ainſi, les rebelles n'ayant plus d'eſpérance de ce côté-là, pluſieurs d'entr'eux étoient d'avis qu'on députât à Rome, pour ſe raccommoder avec le Sénat; mais, cette réſolution fut traverſée par les auteurs de la rebellion, parcequ'ils appréhendoient d'en porter eux ſeuls toute la peine. Ces gens donc, voulant mettre les choſes en état que perſonne ne vît d'apparence à faire des propoſitions de paix, ils excitérent le Peuple à prendre les armes, & à faire des incurſions ſur les Terres de la République.

IL eſt vrai, que, lorſqu'on veut qu'un Peuple, ou qu'un Souverain, ne con-

ſerve aucun panchant à faire ſa paix avec un autre, il n'eſt point de moyen plus aſſeuré, que d'obliger l'un ou l'autre à outrager, juſqu'à l'extrémité, celui avec qui l'on ne veut pas que ces gens-là puiſſent jamais eſpérer d'accommodement, parcequ'ils auront toûjours l'appréhenſion d'être punis de l'outrage qu'ils auront fait.

APRES la prémiere guerre de Carthage contre Rome, les ſoldats, que les Carthaginois avoient employé contre les Romains en Sicile & en Sardagne, allérent en Afrique quand la paix fut faite; &, parcequ'ils étoient mécontents ſur la paye qu'on leur avoit accordée, ils prirent les armes contre les Carthaginois, à qui ils enlevérent & ſaccagérent pluſieurs Places, ſous la conduite de Mathon & de Spendion, qu'ils avoient faits leurs Chefs.

LES Carthaginois voulant eſſayer la voie de la douceur, devant que d'en venir aux mains avec ces mutins, ils leur députérent Aſdrubal, eſpérant qu'il auroit du crédit ſur eux, parcequ'il avoit été leur Général. Mais, Mathon & Spendion voulant ôter toute eſpérance à leurs ſoldats d'entrer jamais en accommodement avec Carthage, ils leur

leur perſuadérent de tuer cet Ambaſſadeur, avec tous les Carthaginois qu'ils avoient faits priſonniers; ce qu'ils éxécutérent, en leur faiſant ſouffrir mille cruels tourmens devant que de leur donner le coup de mort; faiſant, outre cet attentat, un édict, par lequel il étoit ordonné de traiter de la même maniere tous les priſonniers carthaginois qu'on feroit à l'avenir. Cette inhumanité & cette réſolution rendirent l'Armée des mutins cruelle & opiniâtre contre les Carthaginois.

CHAPITRE XXXIII.

Si l'on veut gagner une bataille, il faut faire enſorte que l'Armée ait de la confiance en ſon Général, & que les Troupes mêmes en ayent les unes aux autres.

LORSQU'ON veut mettre une Armée ſur le pied de remporter une victoire, il faut faire naitre tant d'aſſeurance dans l'eſprit des ſoldats, qu'ils croyent que rien n'eſt capable de les empêcher de vaincre. Ce qui fait naitre cette aſſeurance dans les Troupes, c'eſt lorſqu'elles ſont bien armées, bien commandées, & qu'elles ſe connoiſſent toutes ; ce qui ne peut ſe faire, qu'entre des ſoldats qui ſont nez & nourris enſemble. Il faut que leur Général ſe ſoit acquis l'eſtime de beaucoup de prudence ; & ils auront toûjours beaucoup de confiance en lui, lorſqu'ils le verront éxact, agiſſant, courageux, & ſoutenant avec éclat la majeſté du rang où il eſt élevé. Il n'aura pas de peine à conſerver cette eſti-

eſtime, lorſqu'il châtiera les fautes des ſoldats; qu'il ne les haraſſera pas inutilement, & qu'il leur tiendra ponctuellement tout ce qu'il leur aura promis. Il faut qu'avec cela il leur faſſe voir, que la victoire ne coûtera pas beaucoup, & qu'il leur cache, ou leur diminue, tout ce qui de loin pourroit paroitre dangereux. Toutes ces précautions étant bien miſes en uſage, une Armée ſe confiera aiſément en ſon Che , &, par conſéquent, n'aura pas de peine à battre l'ennemi.

LES Romains ſe ſervoient de la Religion, pour faire naitre cette confiance dans l'eſprit de leurs ſoldats. C'eſt pour cela qu'ils ne faiſoient jamais de Conſuls, ſans ſe conduire par les *Augures* & par les *Auſpices*. Ils s'en ſervoient auſſi pour mettre une Armée ſur pied, pour la mettre en campagne, & devant que de livrer bataille; & jamais un bon & ſage Général n'auroit entrepris la moindre choſe, devant que d'avoir pratiqué toutes ces cérémonies; car, il auroit crû mal réüſſir, ſi ſes ſoldats n'avoient auparavant été bien perſuadez que les Dieux étoient dans leurs intérets. Si même un Conſul avoit entrepris de combattre con-

tre les préſages qu'on tiroit des *Auſpices*, le Sénat n'auroit pas manqué de le punir, comme on en uſa à l'égard de Claudius Pulcher.

MAIS, quoique cela paroiſſe par toute l'Hiſtoire Romaine, il n'eſt pourtant rien qui le prouve tant, que ce que Tite-Live fait dire à Appius Claudius, qui ſe plaignant au Peuple de l'inſolence de ſes Tribuns, & lui faiſant voir que leur négligence étoit cauſe que les *Auſpices*, & tout ce qui regarde la Religion, tomboit dans un grand deſordre, il parla de cette ſorte: *Que les Tribuns ſe moquent tant qu'il leur plaira de la Religion; qu'ils eſtiment que ce n'eſt rien ſi les poulets ne mangent pas; s'ils ſortent trop tard de leur cage; ſi quelque oiſeau de mauvaiſe augure vient à chanter. C'eſt peu de choſe que tout cela*, diſent-ils; *mais, c'eſt pourtant avec ces petites choſes que nos Ancêtres ont fondé un très grand Empire**. Car, il faut avouer

* Eludant nunc licet Religionem; quid enim intereſt ſi pulli non paſcentur; ſi ex cavea tardiùs exierint; ſi occinuerit avis? Parva ſunt hæc; ſed parva iſta non contemnendo, Majores noſtri maximam hanc Rempublicam fecerunt.

vouer que ces bagatelles ont la force de conſerver la bonne intelligence parmi les Troupes, & de leur donner du courage ; & ces diſpoſitions ſont la principale cauſe des victoires.

CEPENDANT, il faut que ces bagatelles ſoient ſoûtenues par la conduite & par la valeur, autrement elles ſont inutiles, comme cela parut à l'égard de ceux de Preneſte, qui étant en campagne contre les Romains, ils allérent camper ſur la Riviere d'Allia, où les Gaulois avoient défait l'Armée de la République. Ils firent cela pour donner du courage à leurs Troupes, & pour jetter l'épouvaute dans celles des Romains. Et bien que cette penſée eût quelque apparence, pour les raiſons que nous venons de rapporter, le ſuccès de la choſe fit voir, que la véritable valeur fait peu de cas de ces ſortes d'accidens : ce que l'Hiſtorien marque fort bien, lorſqu'il repréſente le *Dictateur*, parlant au Meſtre de Camp général de la Cavalerie en ces termes : *Nos ennemis, ne ſe confiant que ſur la fortune, ont pris leur camp dans cet endroit ici. Mais, vous, qui pouvez vous confier ſur le courage & la valeur ro-*

maine, allez fondre ſur le Corps de Bataille de ces gens-là *. En effet, il eſt impoſſible que le courage, ſoutenu d'une ſage conduite, & aſſeuré par une infinité de victoires, vienne tout d'un coup à diſparoitre à la vûë d'une affaire de néant; & des gens, aguerris ſous d'excellens Capitaines, ne s'épouvantent pas, & ne ſe troublent pas, par le prémier deſordre & le prémier accident qui ſurviendra. Cela parut extremement, lorſque les deux Manlius étant Conſuls contre les Volſques, ils envoyérent mal-à-propos une partie de l'Armée en parti, ce qui fut cauſe que, dans un même tems, ceux qui étoient ſortis du camp, & ceux qui y étoient demeurez, ſe trouvérent aſſiégez. Mais, les Romains ſe tirérent d'affaire dans une conjoncture ſi dangereuſe, non par la conduite des Conſuls, mais par la valeur des ſoldats: ce qui fait dire à Tite-Live, *Que la fermeté & le courage des ſoldats les mit à couvert ſans le ſecours de leurs Conducteurs.* †. IL

* Vides, tu, fortunâ illos fretos, ad Alliam conſediſſe. At, tu, fretus armis animiſque, invade mediam aciem.

† Militum etiam ſine Rectore ſtabilis virtus tutata eſt.

IL faut encore rapporter ici un mot que dit Fabius, pour donner de l'aſſeurance à ſon Armée, quand il la mena pour la ſeconde fois en Toſcane; car, il crut qu'il étoit plus beſoin, que jamais, de donner de la confiance aux Troupes, les ayant conduites dans un Païs inconnu, & contre des ennemis à qui ils n'avoient jamais eu affaire. Quand donc, avant la bataille, il eut dit à ſes ſoldats tout ce qu'il crut pouvoir leur inſpirer du courage, & leur faire eſpérer la victoire, il ajoûta: *Qu'il eût pû leur découvrir encore une choſe très avantageuſe, s'il n'eût point été dangereux de la publier ſi-tôt.* Ce ſtratagême, ayant été employé fort à propos, pourroit encore être imité en une conjoncture ſemblable.

CHAPITRE XXXIV.

Quelle ſorte de réputation, ou d'opinion, eſt cauſe que le Peuple épouſe les intérêts d'un Particulier : & quel eſt celui qui pourvoit le plus judicieuſement aux charges vacantes, ou un Prince ſouverain, ou un Peuple.

NOUS avons déjà dit comment Titus Manlius, ſur-nommé depuis Torquatus, tira ſon pere d'une accuſation que Marcus Pomponius, Tribun du Peuple, avoit intentée contre lui. Et, quoiqu'il y eût quelque violence dans cette conduite, néanmoins, cette vigoureuſe marque d'amour d'un fils pour un pere gagna tellement l'inclination de tout le Peuple pour Manlius, que, bien loin d'en être entrepris par la Juſtice, il fut, au contraire, fait le ſecond Tribun des Légions, quand il fut queſtion de remplir ces charges.

CET évènement paroit propre à nous faire rechercher les motifs qui font agir un Peuple dans le jugement qu'il fait

fait de ceux qu'il met dans les emplois ; & nous verrons par-là s'il eſt vrai, comme nous l'avons conclu ci-deſſus, qu'un Peuple eſt plus judicieux dans la diſtribution des charges, qu'un Prince ſouverain.

JE dis donc, que, quand un Peuple penſe à donner une charge à un Particulier, il éxamine ce qu'on en dit en général, lorſqu'il eſt connu par ſes actions ; ou bien, il s'attache à l'opinion & à la prévention qu'on a pour lui. Ces deux choſes viennent, prémierement, des Ancêtres de cet homme, qui ayant été illuſtres dans l'Etat, l'on préſume que ceux qui viennent d'eux doivent leur reſſembler, à moins qu'ils n'ayent deſabuſé le Public par une conduite oppoſée à celle de leurs Peres ; ou bien, cette prévention vient de la maniere de vivre de ce Particulier. Les meilleures, qu'il puiſſe avoir pour s'acquérir de l'eſtime, ſont de fréquenter des gens graves, honnêtes, & dans une réputation générale de ſages. Or, parceque rien ne peut mieux faire connoitre un homme, que les compagnies où il ſe trouve, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on acquiert de l'eſtime, lorſque l'on ne voit que des gens d'hon-

d'honneur & de mérite, parcequ'il eſt impoſſible qu'on n'en prenne pas de bonnes teintures. L'on ſe met encore en réputation dans le monde par quelque action extraordinaire & d'éclat, d'où l'on eſt ſorti avec honneur, quand même ce ne ſeroit qu'une affaire particuliere.

MAIS, de ces trois choſes, qui donnent d'abord de la réputation à un homme, il n'en eſt point qui lui en acquiere tant, que la derniere: car, la prévention qu'on a pour les gens par le ſouvenir de leurs Peres eſt ſi peu de choſe, qu'elle s'évanouït auſſi-tôt que les enfans ne la ſoûtiennent pas par leur propre mérite. La ſeconde choſe, qui fait connoitre un homme par le moyen de ceux qu'il fréquente, l'emporte ſur la prémiere; mais, elle le cede à un mérite qui ſe diſtingue par lui-même: car, tant qu'un homme ne doit ſa réputation qu'à la prévention qu'on a pour lui, il n'eſt pas ſeur de la conſerver toûjours. Mais, une eſtime, fondée ſur quelque belle action, éleve un homme ſi haut, qu'il faut qu'il ſe conduiſe bien mal dans la ſuite, pour perdre un ſi grand avantage.

CEUX donc, qui naiſſent dans une Ré-

République, doivent prendre cette route, & tâcher par tous les moyens poſſibles de ſe diſtinguer d'abord par quelque action d'éclat. C'eſt ce que pluſieurs jeunes gens ont fait à Rome, en propoſant une loi favorable au Public, ou en accuſant quelque puiſſant Citoyen, qui avoit violé les loix; ou, enfin, en faiſant des choſes ſemblables, qui, par leur éclat & leur nouveauté, donnoient à tout le monde lieu d'en parler.

CES choſes-là ſont encore néceſſaires pour maintenir une réputation acquiſe, auſſi-bien que pour commencer à faire parler de ſoi. Mais, pour y réüſſir, il faut recommencer ſouvent de ces actions extraordinaires, comme fit Manlius pendant tout le tems de ſa vie; car, après avoir maintenu ſi vigoureuſement & ſi courageuſement ſon pere, & avoir commencé à faire parler de lui par cette belle action, quelques années enſuite il tua ce fameux Gaulois, à qui il ôta un collier d'or qu'il avoit, & dont il acquit le ſurnom de *Torquatus*. Cela ne lui ſuffit pas; car, étant déjà avancé en âge, il tua ſon propre fils, pour avoir com-

combattu ſans ſes ordres, quoiqu'il eût remporté la victoire.

CES trois actions ont acquis à Manlius plus de gloire dans ſon tems, & plus de réputation dans la poſtérité, que tous les triomphes & toutes les victoires qu'il a remportées, quoiqu'aucun Romain ne l'ait ſurpaſſé à cet égard. La raiſon de cela, c'eſt que Manlius a eu des ſemblables dans la valeur & dans le gain des batailles; mais, il n'en a jamais eu dans ces actions particulieres.

TOUS les triomphes du Grand Scipion ne lui ont jamais donné tant de gloire, que lorſqu'étant encore jeune il défendit avec tant de valeur ſon pere auprès de la Riviere du Teſin, & lorſqu'après la bataille de Cannes il mit l'épée à la main, & fit jurer tous les jeunes Romains de n'abandonner jamais l'Italie, quoiqu'ils l'euſſent déjà réſolu entr'eux. Ces deux actions furent le commencement de ſa gloire, & lui ſervirent de dégré pour l'élever juſqu'à triompher de l'Eſpagne & de l'Afrique; & cette grande réputation, qu'il avoit déjà, fut encore augmentée par la reſtitution qu'il fit de cete belle pri-

priſonniere à ſon pere & à ſon mari, lorſqu'il faiſoit la guerre en Eſpagne.

SI cette conduite eſt néceſſaire aux Bourgeois d'une République pour ſe mettre en réputation, &, par conſéquent, en paſſe d'entrer dans les charges publiques, les Princes ne ſont pas moins obligez de faire de grandes actions pour conſerver l'eſtime qu'ils ont acquiſe dans leurs Etats: car, rien ne leur en attire tant, que lorſqu'ils font, ou qu'ils diſent, quelque choſe d'extraordinaire pour le bien des Peuples, qui marque la libéralité, la juſtice, & la grandeur de leur maitre, & qui ſoit propre enſuite à ſervir de proverbe parmi le commun.

MAIS, pour revenir au commencement de ce diſcours, je dis, que, lorſqu'un Peuple commence à donner quelque emploi à un Particulier par l'un des trois motifs que nous venons d'éxaminer, il ne fait pas mal d'agir de cette maniere: mais quand, dans la ſuite, la quantité des belles actions de ce Particulier le rendent encore plus illuſtre, le Peuple a auſſi plus de raiſon de l'élever, parce qu'alors il eſt preſque impoſſible qu'il ſe trompe. Je parle ſeulement de ces charges qu'on don-

donne d'abord aux gens devant qu'on les connoiſſe par de grandes expériences, ou qu'ils démentent leurs bonnes actions par de contraires. A l'égard donc de la prévention & de la corruption des gens, je ſoûtiens, qu'un Peuple fait moins de fautes, qu'un Souverain. Or, il peut arriver que les Peuples ſe trompent ſur la réputation & ſur les actions d'un homme, les croyant bien autres qu'elle ne ſont en effet; & que cela n'arrivera pas de même à un Monarque, parce qu'il ſera averti par ſes Conſeillers. Cet inconvénient a été cauſe que les Légiſlateurs, qui ont fondé les Républiques, ont ordonné, que, lorſqu'il ſeroit queſtion de remplir les prémieres charges de l'Etat, où il ſeroit dangereux de mettre des gens incapables, il fût permis, & même glorieux, à tous les Particuliers, de faire voir au Peuple l'inſufiſance de ceux qu'il paroit vouloir élever à ces dignitez, afinqu'étant mieux informé par ces conſeils & ces diſcours publics, il puiſſe prévenir les malheurs que pourroit produire un mauvais choix.

IL paroit bien que cela ſe pratiquoit à Rome, puiſque Fabius Maximus fit une harangue au Peuple dans la créa-

tion

tion des Conſuls, au tems de la ſeconde guerre d'Afrique; car, les voix allant en faveur de Titus Ottacilius, Fabius fit voir qu'il étoit incapable de cette charge dans des tems comme celui-là, & l'empécha d'y parvenir, la faiſant tomber entre les mains d'une perſonne qui en étoit plus digne, que cet Ottacilius.

Quand donc les Peuples examinent les gens, pour les élever aux charges, ils en jugent d'ordinaire par les marques les plus aſſeurées que les hommes puiſſent avoir; &, lorſqu'ils ſont auſſi bien conſeillez que les Princes, ils font encore moins de fautes qu'eux: car, tout Particulier qui voudra gagner la faveur du Peuple, il faut qu'il le faſſe par quelque action d'éclat, comme fit Manlius Torquatus.

CHAPITRE XXXV.

Quels ſont les riſques où l'on s'expoſe, lorſqu'on ſe rend l'auteur d'un conſeil pour quelque affaire, qui, plus elle eſt extraordinaire, plus elle expoſe à de grands dangers ceux qui la conſeillent.

IL ſeroit trop ennuyeux, & trop difficile, de traiter & d'éxaminer juſqu'à quel point il eſt dangereux de ſe faire auteur d'une nouveauté qui concerne bien des gens, & combien il eſt malaiſé de la bien conduire, de l'établir, & enſuite de la maintenir. Nous réſerverons donc cette matiere pour un tems plus convenable, & nous parlerons préſentement des riſques où l'on s'expoſe lorſqu'on conſeille une affaire d'importance à un Prince. Car, les hommes ne jugeant des choſes que par l'évènement, ſi elles réüſſiſſent mal, l'on s'en prend à celui qui les a conſeillées; & ſi elles ont un bon ſuccès, on lui en donne quelque applaudiſ-

diſſement; mais, la récompenſe n'eſt pas proportionnée au péril.

LE Grand Seigneur d'aujourd'hui, ayant fait des préparatifs pour la conquête de l'Egypte & de la Syrie, ſe laiſſa perſuader par un de ſes Bachas d'aller faire la guerre au Sophi; & ayant, pour cela, conduit une puiſſante Armée dans ces vaſtes deſerts, où l'on trouve peu d'eau, & où les Romains ont perdu beaucoup d'Armées, ce Sultan ſe trouva ſi incommodé, & il perdit tant de gens par la famine, & par les maladies contagieuſes, que, quelque avantage qu'il eût d'ailleurs par les armes, il s'emporta ſi fort contre l'auteur de ce conſeil, qu'il le fit mourir.

L'HISTOIRE nous apprend auſſi qu'il s'eſt trouvé ſouvent, dans les Républiques, des Particuliers, qui ont été bannis pour avoir conſeillé des choſes qui avoient mal réüſſi. Autrefois quelques Citoyens Romains conſeillérent qu'on tirât un des Conſuls d'entre le Menu-Peuple, & il arriva que le prémier de cet Ordre, qui alla contre les ennemis de la République, fut battu; ce qui n'auroit pas manqué d'être dangereux à ceux qui

avoient donné cet avis, ſi leur parti n'avoit pas été extrêmement fort.

CEUX qui conſeillent les Princes, ou les Républiques, marchent entre deux précipices: car, s'ils ne donnent pas les avis qu'ils croyent utiles au bien de l'Etat, dont ils ſont les Sujets, ils trahiſſent leur conſcience; &, s'ils les donnent, ils s'expoſent à perdre le bien & la vie, parceque tous les hommes ſont dans l'aveuglement de ne vouloir jamais juger des choſes que par l'évènement.

C'EST ce qui m'a obligé d'éxaminer comment l'on pourroit éviter le danger de périr, ou la honte de ne pas faire ſon devoir; & je n'en ai point trouvé d'autre moyen, que celui d'uſer de beaucoup de modération dans les conſeils qu'on donne, en ne ſe chargeant d'aucun comme de ſon affaire; mais, en le propoſant comme une opinion qu'on peut ſoûtenir modeſtement, & ſans chaleur; enſorte que, ſi un Souverain y entre, ce ſoit volontairement, & qu'il ne ſemble point qu'il y ſoit entrainé par vos empreſſemens. Lorſqu'on en uſe de la ſorte, un Prince ne peut pas ſe plaindre, non plus que tout le Peuple, parcequ'il ne

s'eſt

s'eſt rien fait qui fût contre le ſentiment général, les conſeillers ne courant de riſque, que lorſqu'ils ont trouvé beaucoup de contrediſans dans les avis qu'ils ont donnez ; car, ils ont tous ces gens-là à dos, lorſque la choſe, qu'on a propoſée, a eu une ſuite malheureuſe : & ſi, dans ce cas, l'on n'acquiert pas la gloire qui ſuit l'heureux ſuccès d'une affaire, qu'on a conſeillée contre le ſentiment de bien des gens, il en revient, d'autre côté, deux avantages. Le prémier, c'eſt que vous ne courez aucun riſque. Le ſecond, c'eſt que, quand vous conſeillez une choſe avec modeſtie, & qu'elle eſt rejettée par la contradiction de ceux qui donnent un avis contraire, & dont on ſe trouve mal, alors vous avez un grand ſujet d'en triompher. Et quoiqu'il ſoit difficile de goûter avec plaiſir la gloire qui nous revient des maux que notre Patrie ſouffre, c'eſt pourtant une choſe qui peut ſervir de conſolation à un honnête homme, lorſqu'il a donné des avis pour les éviter.

JE ne croi pas qu'on puiſſe donner un meilleur avis aux gens dans cette ſorte d'affaires ; car, il ſeroit mal de leur conſeiller de ſe taire, puiſqu'ils

ſe rendroient par-là inutiles à leurs Souverains, outre qu'ils n'en ſeroient pas moins expoſez à de grands dangers, puiſqu'en peu de tems ils ſe rendroient ſuſpects; & peut-être leur arriveroit-il ce qui eſt arrivé à un des amis de Perſes Roi de Macedoine, qui, ayant été battu par Paul Emile, prit la fuite avec un petit nombre d'amis: & comme ils réfléchiſſoient ſur ce qui s'étoit paſſé, l'un d'eux fit remarquer à ce Prince pluſieurs fautes qu'il avoit faites, & qui étoient cauſe de ſa ruine; & Perſes, ſe tournant de ſon côté, lui dit: *Traître, devois-tu attendre juſqu'à preſent, que le mal eſt fait, à m'en avertir?* Et là-deſſus il le tua de ſa propre main. Ainſi, ce malheureux porta la peine d'avoir gardé le ſilence dans le tems qu'il faloit parler, & d'avoir parlé dans celui qu'il devoit ſe taire; & il n'évita pas le péril, quoiqu'il n'eût donné aucun conſeil: ce qui me confirme dans la penſée, qu'il faut ſuivre le parti que je viens de donner.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

D'où vient qu'on a crû de tout tems, & qu'on croit encore, que les François dans les combats ont une valeur au-deſſus de celle des hommes dans le commencement, & que, dans la fin, ils en ont moins que des femmes.

LA fierté de ce Gaulois, qui défioit au combat le plus brave des Romains, & qui ſe battit contre Titus Manlius, me fait ſouvenir de ce que Tite-Live dit ſouvent, que les Gaulois ſont au commencement du combat plus vaillants que des hommes, & qu'à la fin ils le ſont moins que des femmes. Lorſqu'on en cherche la raiſon, pluſieurs s'imaginent que c'eſt le naturel de cette nation, ce que je croi auſſi; mais, il faut penſer encore, que ce naturel, qui les rend ſi braves dans le commencement, pourroit être ſi bien conduit par la prudence d'un habile homme, qu'il ſeroit aiſé de les accoûtumer à conſerver cette grande valeur dans la fin de la bataille, com-

me au commencement. Pour preuve de cela, il faut ſavoir, qu'il y a des Armées de trois eſpeces. L'une eſt de celles qui ont de la vaillance & de l'ordre, la diſcipline faiſant naitre la valeur; & c'eſt de cette eſpece qu'étoient les Armées Romaines: car, toutes les Hiſtoires nous apprennent, que l'ordre regnoit dans ces Armées-là, & qu'il y avoit été introduit par une bonne diſcipline & un long uſage. Puis donc que les Romains ont conquis & conſervé longtems l'Empire du Monde, il faut les prendre pour les maitres du métier de la guerre, & bien obſerver de ne ſouffrir pas qu'il ſe faſſe la moindre choſe dans une Armée, que par des ordres exprès; car, dans celles des Romains, l'on n'oſoit, ni manger, ni repoſer, ni achetter, ni vendre, en un mot, l'on ne faiſoit aucune action militaire, ou civile, qui ne fût commandée par le Conſul. Et les Troupes, qui ſe conduiſent autrement, ne méritent pas le titre d'Armée; & ſi elles en font quelque action, c'eſt plûtôt par férocité & par fureur, que par une véritable valeur. Mais, quand des Troupes ſont bien diſciplinées & bien conduites, elles ſe ſervent à propos de leur

leur bravoure, & rien ne leur fait perdre courage, parceque les bons ordres le réveillent & le raniment par l'eſpérance de la victoire, qu'on conſerve toûjours, tant qu'on ſe bat en belle ordonnance, & avec conduite & jugement.

IL arrive tout le contraire aux Armées où il n'y a que du courage ſans ordre, comme étoient celles des Gaulois, qui ſe démentoient ſouvent au milieu du combat; car, ſi d'abord ils ne mettoient pas leurs ennemis en déroute, ils ne ſe ſoûtenoient pas juſqu'à la fin; &, après la violence de leurs prémiers efforts, leur valeur, qui étoit leur ſeule eſpérance, n'étoit pas ranimée par les bons ordres & par la connoiſſance de l'art de la guerre: deſorte qu'ils ne pouvoient pas finir comme ils commençoient.

MAIS, les Romains ne craignoient pas tant le péril, parcequ'ils avoient toutes les précautions de la ſcience des armes pour l'éviter: deſorte que, ne perdant jamais l'eſpérance de remporter la victoire, ils ſe ſoûtenoient auſſi fermement, & auſſi courageuſement, à la fin combat qu'au commencement;

ſouvent même le mouvement & l'action augmentoient leur bravoure.

LA troiſieme ſorte d'Armées eſt celle où il ne ſe rencontre, ni valeur naturelle, ni conduite acquiſe par les bons reglemens; & c'eſt préciſément le caractere de nos Armées Italiennes de ces derniers tems, qui ſont entiérement inutiles: & il ne faut pas eſpérer qu'elles emportent jamais aucun avantage ſur l'ennemi, à moins qu'elles n'en rencontrent quelqu'un, qui prenne la fuite par quelque terreur panique. Sans perdre le tems à en apporter des éxemples, il n'y a qu'à regarder ce qu'elles font tous les jours, pour être perſuadé qu'il n'eſt rien de ſi miſérable aujourd'hui, que des Troupes Italiennes.

MAIS, afin de faire voir, par le témoignage de Tite-Live, comment il faut que des Armées ſoient faites pour être bonnes, je rapporterai ce que cet Hiſtorien fait dire à Papirius Curſor, dans le tems qu'il vouloit faire mourir Fabius, Général de la Cavalerie. *Perſonne donc n'aura plus de honte, ni des Dieux, ni des Hommes*, diſoit ce Dictateur. *L'on ſe moquera deſormais des ordres de ſon Général, & l'on mépriſera les ſa-*

*ſacrez Auſpices. Les ſoldats iront & viendront à leur gré, ſans eſcorte, & comme des vagabonds, tantôt en Païs ami, tantôt ſur celui de l'ennemi. Ils n'auront plus de crainte de violer leur ſerment de fidélité; ils prendront leur congé quand leur caprice les y portera; ils abandonneront leurs étendarts; ils ne ſeront point éxacts à obéïr au commandement; ils ne regarderont pas ſi c'eſt le jour, ſi c'eſt la nuit, qu'il faut combattre; s'ils doivent choiſir un Poſte avantageux, ou incommode, & s'ils donneront ſur l'ennemi, ſelon les ordres du Général, ou malgré ſes défenſes. Enfin, combattant ſans regle, & ſans garder leurs rangs, ils feront la guerre d'une maniere qui les fera plûtôt prendre pour une troupe de brigands & de bandits, que pour une véritable Armée, & pour des ſoldats aguerris & diſciplinez *.*

CE

* Nemo hominum, nemo Deorum, verecundiam habeat; non edicta Imperatorum, non Auſpicia obſerventur: ſine commeatu, vagi milites in pacato, in hoſtico errent; immemores ſacramenti, licentia ſola ſe, ubi velint, exauctorent; infrequentia deſerant ſigna; neque convenitur ad edictum, nec diſcernatur interdiu nocte, æquo iniquo loco; juſſu injuſſu Imperatoris pugnent; & non ſigna, non ordines ſervent;

CE diſcours nous donnera aſſez de lumieres, pour connoitre ſi nos Troupes d'aujourd'hui ont plûtôt l'air d'un amas de bandits, que la conduite & l'apparence d'une Armée réglée & diſciplinée, & nous verrons combien elles ſont éloignées d'avoir le courage & l'ordonnance des anciens Romains, ou la ſeule valeur des François, tant anciens que modernes.

vent; latrocinii modo cæca & fortuita, proſolenni & ſacrata, militia ſit.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

S'il eſt néceſſaire de faire des eſcarmouches devant que d'en venir à une bataille rangée ; & quelle méthode il faut ſuivre pour bien connoître un ennemi nouveau, en évitant ces légers combats.

SANS parler de toutes les difficultez qui ſe rencontrent à faire réüſſir les affaires, il n'en eſt point où le mal ne ſe trouve ſi près du bien, & ſi mêlé avec lui, qu'il ſemble impoſſible d'avoir l'un ſans l'autre. Cela rend le bien ſi difficile à obtenir, que vous n'y pouvez jamais parvenir, ſi la fortune, par une faveur extrême, ne ſurmonte cet inconvénient ſi ordinaire & ſi naturel.

CETTE réfléxion m'eſt venue, en liſant le combat de Manlius Torquatus avec le Gaulois ; & dans cet endroit Tite-Live dit, *Que ce combat fut d'une ſi grande conſéquence pour le ſuccès de la guerre en général, que les Gaulois, abandonnant leur camp avec précipitation, pri-*

rent le chemin de la Campanie par le Territoire de Tibur *. Je vois, d'un côté, dans cette Hiſtoire, qu'un bon Général d'Armée ne doit jamais hazarder une affaire de peu de conſéquence, qui puiſſe produire des effets dangereux dans ſon Armée; car, c'eſt une extravagance de riſquer toutes choſes, & de ne pas ſe ſervir de toutes ſes forces, comme je l'ai déjà remarqué, en parlant de la garde des paſſages.

D'AUTRE CÔTÉ, je remarque qu'un ſage Capitaine, qui ne connoit pas encore ſon ennemi, quoiqu'il ſache qu'il a de la réputation, eſt ſouvent obligé de le faire connoitre à ſes ſoldats par des eſcarmouches, devant que d'en venir à une bataille rangée, afin que, s'étant accoûtumez avec lui, ils perdent peu à peu la terreur que ſa réputation leur avoit donnée. Cette précaution eſt de très grande conſéquence pour un Général; car, il ſembleroit courir à ſa ruine, s'il livroit bataille à un

* Tanti ea dimicatio ad univerſi belli eventum momenti fuit, ut Gallorum exercitus, relictis tiepidè caſtris, in Tiburtem Agrum, mox in Campaniam, tranſierit.

C'eſt le *Tivoli* d'aujourd'hui.

un ennemi, en faveur de qui ſes ſoldats ſeroient prévenus, s'il ne les en deſabuſoit pas, en leur faiſant connoitre ſa force par quelques combats de peu de conſéquence.

VALERIUS CORVINUS fut envoyé contre les Samnites dans la prémiere guerre qu'ils eurent avec les Romains. Ne ſe connoiſſant donc point les uns ni les autres, Corvinus fit quelques eſcarmouches avec ces gens-là ; *criante*, dit Tite-Live, *que ſes ſoldats ne fuſſent épouvantez de la nouveauté de la guerre & de l'ennemi* *. Cependant, il eſt fort à craindre, que ſi vos ſoldats ſont battus dans ces petits eſſais, leur terreur n'augmente, & qu'il n'en réſulte un effet contraire à celui que vous vous étiez propoſé ; c'eſt-à-dire, qu'au lieu de raſſeurer vos gens, vous les jettiez dans l'épouvante. Enfin, c'eſt-là une de ces affaires, où le mal ſe rencontre ſi près du bien, & ſi mélé avec lui, qu'on peut aiſément tomber dans l'un, en tâchant d'acquérir l'autre.

C'EST ce qui me fait dire, qu'un prudent Capitaine doit faire qu'il ne ſur-

* Ne eos novum bellum, ne novus hoſtis, terreret.

ſurvienne rien, qui puiſſe, en aucune maniere, faire perdre le courage à ſon Armée. Une des choſes qui peut le plus aiſément produire ce mauvais effet, c'eſt le prémier deſavantage qu'on aura. Il faut donc éviter les eſcarmouches, à moins qu'on n'y voye une eſpérance certaine de la victoire. Il ne faut point non plus entreprendre de garder les paſſages, où l'on ne peut pas poſter commodément l'Armée toute entiere. Il ne faut point garder d'autres Places, que celles dont la perte cauſeroit votre ruine; & il faut pourvoir à leur ſeureté, de maniere que, outre leur garniſon, votre Armée ſoit en état de les ſecourir, enſorte qu'elle puiſſe être employée toute entiere à leur défenſe, laiſſant les autres Places à l'abandon. Car, lorſque l'on perd une choſe qu'on abandonne, & qu'on a ſon Armée ſur pied, elle ne perd, ni le courage, ni l'eſpérance de vaincre, parceque ces ſortes de pertes ne nuiſent point à la réputation. Au contraire, lorſqu'on perd une choſe qu'on avoit hautement entrepris d'emporter, cela porte un grand préjudice; & il en arrive comme aux Gaulois, qu'une bagatelle

le vous cauſe la perte d'une grande victoire.

PHILIPPE de Macedoine, pere de Perſes, étoit dans ſon tems un homme fort conſidérable, & qui entendoit bien le métier de la guerre. Comme donc il ſe vit attaqué par les Romains en pluſieurs endroits, qu'il lui étoit impoſſible de défendre, il les ravagea le prémier, & les abandonna, jugeant ſagement qu'il valoit mieux perdre une choſe volontairement, en l'abandonnant, que de riſquer ſa gloire & la confiance des ſoldats, en gardant ce qu'on ſait ne pouvoir pas défendre.

QUAND les Romains ſe virent preſqu'abbatus par la défaite de Cannes, ils refuſérent de ſecourir pluſieurs de leurs Sujets & de leurs Alliez, les éxhortant à ſe défendre le mieux qu'ils pourroient. Ce parti eſt bien plus judicieux, que d'entreprendre la défenſe d'une choſe qu'on ne peut garder; car, dans ce dernier cas, on perd ſes forces, & l'on ne conſerve pas ſon bien; au lieu que, ſi vous perdez votre bien, au moins vous conſervez vos forces.

MAIS, reprenant le diſcours des eſcarmouches, je dis, que ſi un Général

eſt

eſt obligé d'en faire quelqu'unes, parce qu'il aura en tête un ennemi, dont il ne connoit, ni les forces, ni la conduite, il faut alors y apporter tant de précaution, qu'on puiſſe s'aſſeurer de n'être pas battu. Ou, plûtôt, il faut imiter ce que fit Marius allant contre les Cimbres, Peuples très féroces, qui venoient en Italie pour la piller, & dont la férocité étoit ſoûtenue par la confiance que leur donnoit leur grand nombre, & le ſuccès d'une victoire qu'ils avoient déjà remportée contre les Romains: tout cela fit juger à Marius qu'il falloit faire quelque choſe qui raſſeurât ces Troupes, & qui les ramenât de la terreur qu'ils avoient conçue de ces Barbares. Pour en venir à bout, ce fameux Capitaine poſta pluſieurs fois ſon Armée en des endroits, d'où ſes ſoldats pouvoient découvrir les Cimbres lorſqu'ils paſſoient avec toutes leurs Troupes; & il fit enſorte que ſes gens puſſent peu à peu s'accoûtumer à la vûë de l'ennemi, ſans qu'ils fuſſent obligés de s'expoſer en aucune maniere, demeurant toûjours dans leurs retranchemens. Les Romains voyant que leurs ennemis n'étoient qu'un grand amas de gens ſans

or-

ordre, chargez de bagage, de femmes, & d'enfans, desarmés pour la plûpart, & les autres n'ayant que des armes de peu de défense, ils commencérent à les mépriser, & à souhaiter d'en venir aux mains avec eux.

MARIUS, ayant pris ce parti avec une extrême prudence, doit desormais servir de modèle en semblables conjonctures, afin d'éviter les inconvéniens dont nous venons de parler, & de ne pas faire comme les Gaulois, *qui se retirérent dans le Territoire de Tibur, & ensuite dans la Campanie, ayant pris l'épouvante pour une affaire de très petite conséquence.* *. Et comme nous avons cité Valerius Corvinus dans ce discours, il est assez nécessaire de faire voir, par ses propres paroles, dans le Chapitre suivant, ce que doit être un Géneral d'Armée.

* Qui ob rem parvi ponderis trepidi, in Tiburtem Agrum & in Campaniam transierunt.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Quelles qualitez doit avoir un Général d'Armée, pour que les Troupes ayent de la confiance en lui.

NOUS avons déjà remarqué que Valerius Corvinus commandoit une Armée contre les Samnites, inconnus juſqu'alors aux Romains; & ce Général voulant donner de la confiance à ſes ſoldats, en leur faiſant connoitre ce que c'étoit que l'ennemi à qui ils avoient affaire, il fit faire quelques eſcarmouches; enſuite, il harangua ſon Armée, avant que de commencer la bataille, & il leur fit voir, avec beaucoup de force, le mépris qu'ils devoient faire de l'ennemi, en leur repréſentant leur propre valeur, & la confiance qu'ils devoient avoir en lui, qui étoit leur Général. Le diſcours, que Tite-Live lui fait faire, peut ſervir pour nous donner l'idée de ce que doit être un Grand Capitaine. *Vous devez*, dit-il, parlant à ſes ſoldats, *confidé-*

fidérer ſous la conduite de qui vous allez combattre, & éxaminer ſi celui qui vous parle eſt un homme qui ne ſache faire que des harangues, & dont toute la valeur ne conſiſte que dans des bravades & de beaux diſcours, ſans ſavoir ce que c'eſt que des actions militaires; ou bien, s'il ſait en effet ce que c'eſt que de manier l'épée, de ſe mettre à la tête des combattans, & de ſe fourrer lui-même au plus fort de la mélée. Je vous commande de faire ce que je ferai, & non pas ſeulement ce que je vous dirai; car, je prétens que vous receviez de moi, & l'éxemple, & les ordres, puiſque c'eſt par la valeur de ce bras que je ſuis parvenu trois fois au Conſulat, & que j'ai ſû m'élever au comble de la gloire *.

TOUT homme, qui fera la réfléxion qu'on doit faire ſur ce diſcours, apprendra bien-tôt le chemin qu'il faut tenir

* Tum enim intueri cujus ductu auſpicioque ineunda pugna ſit; utrùm qui audiendus duntaxat magnificus adhortator ſit, verbis tantum ferox, operum militarium expers; an qui & ipſe tela tractare, procedere ante ſigna, verſari media in mole pugnæ ſciat. Facta mea, non dicta, vos milites, ſequi volo, nec diſciplinam modo, ſed exemplum etiam à me petere, qui hac dextrâ mihi tres Conſulatus, ſummamque laudem peperi.

tenir pour ſe rendre digne du grade de Général d'Armée : & tous ceux qui y parviendront par bonheur, ou par ambition, ſans avoir ces qualitez, apprendront avec le tems, que leur grandeur les fera plus mépriſer dans le monde, qu'elle ne leur donnera de pouvoir & d'autorité. Car, les titres ne donnent point de véritable gloire aux hommes; & dans l'eſprit des gens judicieux, ce ſont les hommes qui honorent les titres.

IL faut encore tirer cette conſéquence de tout ce que nous venons de dire ; c'eſt que ſi les plus fameux Capitaines ont tant pris de précautions pour donner de l'aſſeurance à de vieilles Troupes bien diſciplinées, lorſqu'il a été néceſſaire de les mener au combat contre un ennemi qu'elles n'avoient jamais vû, que ne doit-on point faire lorſqu'on commande des Armées, qui n'ont jamais vû aucun ennemi en face? Car, ſi de vieux ſoldats, faits au métier des armes, redoutent beaucoup un ennemi qu'ils ne connoiſſent point encore, que ne feront point des Troupes nouvelles à la vûë des prémieres Armées qu'elles auront en tête?

ON a néanmoins vû autrefois d'excel-

cellens Capitaines ſurmonter toutes ces difficultez par leur prudence, comme fit l'un des Gracques chez les Romains, & Epaminondas chez les Thébains; car, ces deux Grands Hommes ont ſouvent battu des ennemis extrêment aguerris, avec des Armées nouvellement levées. La maniere dont ils ſe prenoient à préparer ces nouvelles Troupes au combat, c'étoit de les éxercer ſouvent dans des batailles feintes; de les accoûtumer à obéïr, & à garder bien leurs rangs & leurs poſtes; &, avec ces diſpoſitions, ils les mettoient hardiment aux priſes avec les ennemis, quand il étoit queſtion d'une véritable bâtaille.

AINSI, tout homme, qui entend bien la guerre, ne doit point deſeſpérer de faire de bonnes Armées, pourvû qu'il ne manque pas de gens à dreſſer à ce métier; car, tout Prince qui a des hommes, & qui n'a point de ſoldats, ne doit pas s'en prendre au peu de courage de ſes Peuples, mais à ſa ſeule négligence, & à ſa pauvre conduite.

CHA-

CHAPITRE XXXIX.

Qu'il faut qu'un Général d'Armée connoiſſe fort bien le Terrain dans les Lieux où il doit faire la guerre.

ENTRE toutes les connoiſſances néceſſaires à un Grand Capitaine, celle du Païs & de toutes les différentes ſituations où il ſe doit trouver n'eſt pas une des moindres; car, ſans cela, il eſt impoſſible de ne pas faire des fautes de la derniere conſéquence. Et comme toutes les ſciences demandent de l'uſage pour les bien poſſéder, celle-ci en eſt une qui demande la plus grande pratique. Pour y parvenir aiſément, il n'eſt rien qui y contribue tant, que l'exercice de la chaſſe. C'eſt pour cela que l'Hiſtoire ancienne nous dit que tous les Héros, qui gouvernoient la Terre dans les prémiers tems, avoient tous été élevez dans les Bois, & à la chaſſe: car, outre les différentes ſituations, vous apprenez encore dans ce bel éxercice mille choſes néceſſaires à celui de la guerre. Xenophon dit

dit là-deſſus, que Cyrus allant faire la guerre au Roi d'Arménie, il parloit de cette expédition à ſes gens, comme ſi c'eût été ſeulement une de ces parties de chaſſe, qu'ils avoient ſi ſouvent faites enſemble; & il diſoit aux gens qu'il envoyoit en embuſcade dans les paſſages des Montagnes, *Qu'ils étoient comme ceux qui alloient tendre les toiles dans des Lieux où la bête devoit paſſer; & que les ſoldats, qui alloient battre l'eſtrade, étoient juſtement ceux qui alloient faire ſortir la bête de ſon fort, pour la faire courir, & la faire tomber dans les toiles.*

JE ne rapporte ceci, que pour faire voir comment, ſelon Xenophon, la chaſſe eſt une image de la guerre. C'eſt ce qui rend cet éxercice ſi néceſſaire & ſi honnête aux perſonnes qui tiennent le prémier rang dans le monde. Et rien n'eſt auſſi plus propre pour apprendre à bien connoître un Païs; car, un grand chaſſeur connoit juſqu'à la moindre choſe des Endroits où il chaſſe ſouvent. Et quand on s'eſt bien habitué à ſe former une idée éxacte d'une certaine étendue de Païs, il eſt aiſé enſuite de ſe mettre les autres dans l'eſprit, pour peu qu'on

les

un ſimple ſoldat, afin que les Samnites ne s'apperçuſſent pas que c'étoit un des Officiers Généraux qui battoit l'eſtrade *.

SI l'on fait réfléxion ſur tout ce que Tite-Live dit ici, l'on verra combien il eſt néceſſaire à un bon Capitaine de ſavoir juger de la nature d'un Païs; car, ſi Decius n'eût pas eu cette connoiſſance, il n'auroit pû ſavoir combien il étoit avantageux aux Romains de s'emparer de cette hauteur, & il n'auroit pû voir de loin, ſi elle étoit de facile ou de difficile accès. Quand, enſuite, il en fut le maitre, & qu'il étoit queſtion d'aller rejoindre le Conſul, il n'auroit pû, non plus, découvrir de loin les Poſtes que l'ennemi gardoit, & ceux par où il pouvoit faire retraite. Il faloit donc abſolument que Decius fût fort intelligent dans ces ſortes de choſes; car, avec cette connoiſſance, il ſauva l'Armée Romaine, en s'emparant de cette hauteur, & enſuite il trouva le moyen de ſe délivrer des ennemis qui l'environnoient dans ce Poſte.

* Ite mecum, ut, dum lucis aliquid ſupereſt, quibus locis hoſtes præſidia ponant, qua pateat hinc exitus, exploremus. *Hæc omnia ſagulo militari amictus, ne ducem circumire hoſtes notarent, perluſtravit.*

CHA-

CHAPITRE XL.

Qu'il eſt glorieux de faire la guerre en trompant l'ennemi.

QUOIQU'IL ſoit honteux & déteſtable d'être fourbe & trompeur dans toutes les actions de la vie, il eſt glorieux d'uſer de ruſe & de tromperie dans la guerre: & un Général, qui remporte l'avantage ſur l'ennemi par cette voie, n'acquiert pas moins de gloire, que celui qui en vient à bout par la force. C'eſt le jugement qu'en font tous les Auteurs qui écrivent la vie des Grands Capitaines; car vous n'en verrez aucun qui ne faſſe l'éloge d'Annibal, & des autres, qui ſe ſont rendus fameux à cet égard. Mais, comme on en voit une infinité d'exemples, je ne perdrai point de tems à en ramaſſer ici.

CEPENDANT, on ne prétend pas faire l'apologie des tromperies dont on uſe, en ne gardant pas ſa parole, & les Traitez dont on eſt convenu: car, ſi cette lâche perfidie eſt ſouvent

utile, comme on ne le voit que trop, elle eſt aſſeurément toûjours infame. L'on n'entend donc ici autre choſe par les ruſes qui font eſtimer les gens, que celles dont on uſe en guerre contre un ennemi, qui ſe défie de vous, & qui eſt toûjours ſur ſes gardes. Telle fut celle dont Annibal ſe ſervit auprès du Lac Traſimene, quand il feignit de prendre la fuite, afin de tromper les Romains, & de les renfermer avec leur Général. Il uſa encore d'un ſtratagême de cette nature, lorſqu'il fit mettre le feu aux cornes des bœufs qui étoient dans ſon camp, afin d'échapper des mains de Fabius Maximus.

PONTIUS, qui commandoit les Samnites, fit auſſi une fourberie aux Romains à peu près ſemblable, étant proche des fameuſes *Fourches Caudines*; car, ce Général ayant mis ſon Armée à couvert des Montagnes, il envoya beaucoup de ſes ſoldats habillez en bergers, qui conduiſoient des troupeaux dans la Plaine, & les Romains les ayant pris, ils leur demandérent où étoient les Samnites: à quoi ils répondirent tous unanimement, ſelon les ordres qu'ils en avoient reçu de Pontius, qu'ils étoient allez aſſiéger

No-

Nocere ; ce que les Conſuls crurent aiſément, & s'allérent renfermer dans ce détroit de Caudine, où ils furent auſſi-tôt aſſiégez par leurs ennemis. Cette victoire auroit comblé de gloire celui qui la remporta par un ſtratagême auſſi bien conduit, s'il eût voulu ſuivre le conſeil de ſon pere, qui vouloit qu'on donnât une entiere liberté aux Romains, ou qu'on les paſſât tous au fil de l'épée, ſans prendre la voie du milieu, *qui ne fait jamais d'amis, & qui ne détruit pas les ennemis* *. Cette voie a toûjours été pernicieuſe dans les affaires d'Etat, comme nous l'avons fait voir dans un des précédens diſcours.

* Quæ neque amicos parat, neque inimicos tollit.

CHAPITRE XLI.

De quelque maniere qu'on défende ſa Patrie, il eſt toûjours bien de le faire, ſans regarder ſi c'eſt par des moyens glorieux ou honteux.

NOUS venons de dire que l'Armée Romaine étant aſſiégée par les Samnites, ils lui offrirent des conditions extrêmement honteuſes, qui étoient de faire paſſer tous les ſoldats ſous des jougs de bêtes, & de les renvoyer à Rome avec le bâton à la main. Cette propoſition étourdit les Conſuls, & deſeſpéra les Troupes. Mais Lentulus, Général des Romains, dit, qu'il n'y avoit rien qu'il ne falût faire pour le ſalut de l'Etat, parceque Rome ne pouvant ſubſiſter que par cette Armée, il jugeoit qu'il étoit néceſſaire de ne la laiſſer pas tailler en pieces; & qu'enfin, il eſt toûjours bon de ſauver la Patrie, avec infamie même, quand on ne peut le faire avec gloire, parce qu'en conſervant ces Troupes, elles étoient en état d'effa-

cer

cer leur ignominie : au lieu qu'en les faiſant toutes périr par un principe de vanité & de gloire, Rome & ſon Empire tomberoient infailliblement, & ſans reſſource, dans un cruel & honteux eſclavage. Ces raiſons firent ſuivre le conſeil de Lentulus.

CE fait doit être fort remarqué par ceux qui ſont appellez au maniment des affaires d'Etat ; car, quand, il eſt abſolument queſtion de ſa conſervation, il ne faut pas éxaminer ſi les ſeuls moyens qu'on a en main, pour empêcher ſa ruine totale, ſont des moyens équitables, ou injuſtes ; doux, ou cruels ; glorieux, ou infames : mais, il faut, à quelque prix que ce ſoit, prendre le parti qui l'empêche de périr, ou de tomber dans l'eſclavage.

LES François ſuivent éxactement cette Politique, & dans leurs diſcours, & dans leur conduite, lorſqu'il s'agit de conſerver la gloire de leur Souverain, & la puiſſance de leur Monarchie : & rien ne les met plus en colere, que de dire, qu'un tel parti eſt honteux à leur Roi ; car, ils diſent, qu'il eſt impoſſible que le Roi réſolve jamais rien de bas & d'indigne de Sa Majeſté, ſoit dans la bonne ou dans

la mauvaiſe fortune ; parceque, s'il dompte ſes ennemis, il ne peut le faire que par des moyens dignes de la Grandeur Royale.

CHAPITRE XLII.

Qu'on n'eſt pas obligé de tenir les promeſſes qui ont été extorquées.

QUAND les Conſuls furent de retour à Rome avec leurs Troupes, dépouillées d'armes & de bagage, & chargées de l'infamie, qu'elles venoient d'eſſuyer, le Conſul Spurius Poſthumius fut le prémier à dire en plein Sénat, qu'il ne faloit pas tenir ce qu'on avoit promis aux Fourches Caudines, & que le Peuple Romain n'y étoit pas obligé ; qu'à la vérité, lui Conſul, & les autres, qui s'étoient engagez avec lui, ne pouvoient ſe diſpenſer de tenir la parole qu'ils avoient donnée ; & que, ſi les Romains vouloient ſe délivrer de toute ſorte de ſcrupule à cet égard, ils n'avoient qu'à le livrer priſonnier aux Samnites, auſſi

auſſi bien que les autres qui avoient juré le Taité avec lui.

POSTHUMIUS ſoûtint cette penſée avec tant d'opiniâtreté, qu'enfin le Sénat y acquieſça, & l'envoya priſonnier avec les autres chez les Samnites, à qui il fit déclarer qu'il ne ratifioit point la paix qu'on avoit faite au Pas de Caude. Ce Conſul fut ſi heureux, que les Samnites ne le retinrent point en priſon. Etant donc retourné à Rome, il y acquit plus de gloire par le malheur qu'il avoit eu, que Pontius n'en eut auprès des Samnites par la victoire qu'il avoit remportée ſur les Romains.

CETTE hiſtoire nous engage à faire deux réfléxions. La prémiere, qu'en toutes ſortes d'évènemens l'on peut acquérir de la gloire; car, la victoire en donne naturellement: & dans les mauvais ſuccès l'on peut auſſi en attendre, ſi l'on fait voir qu'il y a du malheur, & non pas de la mauvaiſe conduite, ou ſi l'on vient à effacer promptement ſa honte par quelque grande & belle action. L'autre réfléxion, à laquelle cette hiſtoire nous conduit, eſt, qu'il n'y a point de honte de manquer à une parole qu'on a

arrachée de nous le poignard à la gorge; & quand il s'agit du bien de l'Etat, l'on doit toûjours rompre des engagemens de cette nature, ſans appréhender d'intéreſſer ſa gloire. L'Hiſtoire eſt remplie d'éxemples ſemblables, & tous les jours nous en voyons auſſi. Entre les Princes on ne tient point les promeſſes qu'on a extorquées; & même, à l'égard de celles qui ne le ſont point, on ne les tient qu'autant que la raiſon, qui a porté à les faire, ſubſiſte encore. Or, pour ſavoir ſi cette maxime eſt bonne ou mauvaiſe, & ſi un Souverain la doit mettre en uſage, j'en ai traité trop au long dans mon *Prince*, pour m'y arrêter encore ici.

CHA-

CHAPITRE XLIII.

Que les gens nez dans un Païs conſervent, dans tous les ſiecles, les mêmes inclinations qui leur ſont naturelles.

LES Sages diſent avec beaucoup de raiſon, que ſi l'on veut ſavoir ce qui ſera un jour, on n'a qu'à conſidérer ce qui a été autrefois. Car, tout ce que l'on voit à preſent au monde a toûjours du rapport avec ce que l'on a vû dans les ſiecles paſſez. Cette conformité ne vient, que de ce que les hommes ayant, dans tous les tems, les mêmes paſſions, il faut de néceſſité que tout ce qu'ils font ſoit à-peu-près ſemblable. Il eſt vrai, que, tantôt dans un Païs, & tantôt dans un autre, l'on verra les Peuples avoir plus de vertu chacun à ſon tour; mais, tout cela ne dépend que de la différence de l'éducation.

IL n'y a rien encore de plus propre pour connoître l'avenir par le moyen du paſſé, que de voir une Nation conſerver longtems les mêmes inclina-

tions, étant toûjours avare, ou toûjours trompeuſe, ou dans quelqu'autre penchant bon ou mauvais: & ceux, qui liront avec ſoin l'Hiſtoire ancienne de notre Ville de Florence, & qui éxamineront auſſi ce qui eſt arrivé dans ces derniers tems, verront que les Allemands & les François ſont des Peuples remplis d'avarice, de fierté, de rudeſſe, & de perfidie, parceque ces quatre défauts ont été fort préjudiciables de tout tems à notre République. A l'égard de la mauvaiſe foi, chacun ſait combien de fois les Florentins ont donné de l'argent à Charles VIII., afin qu'il leur rendit les Citadelles de Piſe; ce qu'il n'éxécuta jamais, & qui étoit une preuve fort grande de l'avarice, & du peu de bonne foi, de ce Prince.

MAIS, ſans parler de ce qui eſt arrivé depuis peu, l'on ſait aſſez ce qui arriva dans les guerres que Florence fit aux Viſconti Ducs de Milan; car, cette République manquant de moyens pour ſoûtenir ce fardeau, elle eut recours aux Allemands & à leur Empereur, avec qui elle traita pour le faire venir avec ſes forces en Lombardie. Il y conſentit, aux conditions que les Florentins lui donneroient cent mille

Du-

Ducats devant que de partir de ſes Etats, & cent autres mille quand il ſeroit arrivé en Lombardie. L'Empereur ayant reçu ces ſommes dans les termes marquez, dès qu'il fut arrivé à Verone il s'en retourna en Allemagne, ſans rien faire, alléguant que la République n'avoit pas obſervé quelques articles du Traité.

SI les Florentins n'euſſent point été contraints par la néceſſité de leurs affaires, ou pouſſez par leur paſſiõn, & qu'ils euſſent bien lû dans l'Hiſtoire les défauts des Barbares, ils n'en euſſent pas été trompez ſi ſouvent qu'ils l'ont été, parceque ces Nations-là ont toûjours eu les mêmes défauts, qu'ils ont fait voir de tout tems à ceux avec qui ils ont eu affaire, comme les anciens Toſcans l'avoient déjà éprouvé autrefois, lorſqu'étant reduits à l'extrémité par les Romains, à qui ils ne pouvoient plus réſiſter, ils convinrent de donner beaucoup d'argent aux Gaulois, qui depuis longtems s'étoient habituez dans cet endroit de l'Italie, qu'on appelle aujourd'hui *Lombardie*, afin que, joignant leurs armes les uns avec les autres, ils allaſſent enſemble faire la guerre aux Romains. Mais, il arriva

que ces Gaulois prirent volontiers l'argent des Toſcans, ſans vouloir prendre les armes en leur faveur, diſant qu'ils n'étoient pas obligez de battre les Romains, mais ſeulement de ne pas ravager la Toſcane. Ainſi, cette malheureuſe Province ſe vit tout à la fois privée de ſon argent, & du ſecours qu'elle attendoit de ces Lombards. L'on voit par ces éxemples anciens & modernes, que ces Nations en ont toûjours uſé de même à l'égard des Florentins; ce qui doit faire juger quelle confiance on peut avoir en elles.

CHAPITRE XLIV.

On gagne quelquefois par la hardieſſe & par la violence ce qu'on n'obtiendroit jamais par d'autres voies.

LES Samnites étant attaquez par l'Armée Romaine, contre laquelle ils ne pouvoient pas tenir en campagne, ils laiſſérent garniſon dans les Places de leur Païs, & paſſérent avec toutes leurs forces en Toſcane, qui étoit en treve avec les Romains, afin de voir ſi l'on pourroit, par la préſence d'une Armée, reduire les Toſcans à reprendre les armes contre Rome, quoiqu'ils euſſent refuſé de le faire par les inſtances des Ambaſſadeurs, que les Samnites leur avoient envoyez. Dans le diſcours qu'ils firent aux Toſcans, pour juſtifier leur ſoûlevement contre les Romains, ils alléguérent ce mot remarquable, *Que la paix eſt plus inſupportable, lorſqu'il faut être eſclave pour en joüir, que ne peut être la guerre, quand*

quand on poſſede la liberté *. Ce diſcours, appuyé de la préſence d'une Armée, fut d'une grande force pour engager de nouveau les Toſcans dans la guerre avec les Romains.

IL faut remarquer ici, que quand un Prince veut obtenir quelque choſe d'un autre, il eſt bon de ne lui pas donner le tems d'y faire beaucoup de réfléxions, au moins, ſi l'on ſe trouve en état de faire promptement réſoudre les gens; car, on prend fort vite ſon parti, lorſqu'on voit qu'un refus ou un délai pourroient attirer un prompt & un dangereux reſſentiment de la part de celui qui fait des demandes les armes à la main.

NOUS avons vû, dans nos jours, le Pape Jule Second en uſer de cette maniere avec les François, auſſi bien que Monſieur de Foix avec le Marquis de Mantoue: car, le Pape voulant chaſſer les Bentivoglio de Bolongne, il jugea que les armes de la France, & la neutralité des Vénitiens, lui ſeroient néceſſaires pour ce projet. Le Pontife ayant donc fait cette demande aux

* Rebellaſſe quod pax ſervientibus gravior, quam liberis bellum eſſet.

aux uns & aux autres, & voyant qu'ils gagnoient du tems, en ne donnant que des réponſes ambigues, il crut qu'il les feroit concourir à ſes deſſeins, s'il leur ôtoit les moyens de délibérer beaucoup ſur cette affaire. Là-deſſus, il part de Rome avec ce qu'il put amaſſer de Troupes, & s'en vint à Bolongne, d'où il envoya dire aux Vénitiens de demeurer dans les termes de la neutralité, & aux François de lui envoyer du ſecours. Les uns & les autres, ayant ſi peu de tems à ſe réſoudre, craignirent qu'un refus, ou qu'un délai, n'outrât le Pape; ce qui leur fit prendre le parti de lui accorder ce qu'il demandoit, les Vénitiens obſervant la neutralité, & le Roi de France lui envoyant des Troupes.

MONSIEUR DE FOIX, étant encore à Bolongne, il apprit la révolte de Breſce, qu'il ne pouvoit aller reprendre que par deux chemins. L'un étoit d'aller par-deſſus les Terres de la domination des François; mais, la route étoit longue & difficile. L'autre chemin étoit par le Marquiſat de Mantoue, & il falloit paſſer par certains détroits & certaines écluſes, entre des Marais & des Lacs, dont ce Païs-là eſt plein; &

& ces paſſages ſont fortifiez & gardez par ce Marquis. Monſieur de Foix ayant donc réſolu de prendre le chemin le plus court, il crut qu'il ne falloit pas donner le tems au Marquis de délibérer ſur cette affaire; &, pour ſurmonter toutes les difficultez, le Général François ſe mit d'abord en marche par cette route, & en même tems envoya demander les clefs des paſſages au Marquis de Mantoue, qui, ſe voyant preſſé par une ſi prompte réſolution, envoya auſſi-tôt à Monſieur de Foix ce qu'il demandoit, & qu'il n'auroit jamais obtenu, s'il s'y fût pris avec moins de chaleur & de promptide, parceque le Marquis étoit en alliance avec le Pape & les Vénitiens; & même, le Pape tenoit entre ſes mains un des enfans de ce Prince, ce qui lui pouvoit ſervir de défaite honnête pour ne pas accorder ce qu'on lui demandoit, & qu'il ne put refuſer, par les raiſons dont nous avons parlé au commencement de ce diſcours. La même choſe arriva aux Toſcans à l'égard des Samnites, dont l'Armée les fit réſoudre à prendre les armes, quoiqu'ils euſſent refuſé de le faire ſur les inſtances qu'on leur en avoit faites en d'autres tems. *CHA-*

CHAPITRE XLV.

S'il eſt plus ſeur dans les batailles de ſoûtenir l'attaque des ennemis, & enſuite donner ſur eux, que de les attaquer d'abord avec furie.

DECIUS & Fabius, Conſuls Romains, commandoient enſemble deux Armées de la République contre les Toſcans & les Samnites. Les uns & les autres en vinrent aux mains; & il eſt bon de remarquer, par ce qui arriva alors, laquelle des deux méthodes, dont ces Conſuls ſe ſervirent, peut paſſer pour la meilleure: car, Decius donna ſur l'ennemi avec la derniere violence, & Fabius ne fit qu'en ſoûtenir l'attaque, étant perſuadé qu'une conduite moins furieuſe eſt plus aſſeurée, & qu'il falloit garder ſon feu pour la fin, après que l'ennemi auroit perdu ſa prémiere vigueur & ſa prémiere fougue. Le ſuccès fit voir que Fabius jugeoit mieux que Decius, qui ſe laſſa ſi fort par ſa prémiere impétuoſité, que, ſe voyant preſque tout envelopé d'ene-

nemis, il voulut, à l'imitation de ſon pere, ſe ſacrifier pour les Légions Romaines, afin de remporter, par ſa mort, la gloire qu'il n'avoit pû acquérir par la victoire. Fabius apprenant une ſi forte réſolution, & ne voulant pas avoir une vie moins glorieuſe que la mort de Decius, il revint à la charge avec tous les Corps qu'il avoit mis en réſerve à ce deſſein, & remporta une très heureuſe victoire. Ceci fait voir que la conduite de Fabius eſt bien plus aſſeurée, & plus imitable, que l'autre.

CHA-

CHAPITRE XLVI.

Pourquoi une famille dans une République conſerve pendant un long tems les mêmes manieres.

CE n'eſt pas ſeulement entre les Villes qu'il ſe trouve de la différence pour les gens, les uns étant plus délicats, les autres plus robuſtes, & ainſi des autres qualitez. Cela ſe rencontre auſſi dans une même Ville où les familles ſe trouveront différentes entr'elles, ce qui eſt fort ordinaire; & l'on en lit pluſieurs éxemples dans l'hiſtoire de l'ancienne Rome, où la famille des Manlius étoit remplie de gens rudes, robuſtes, & opiniâtres; celle des Publicola, au contraire, produiſoit des hommes doux & affectionnez pour le Peuple; les Appius étoient ambitieux & ennemis du Menu-Peuple; enfin, pluſieurs familles avoient leurs caracteres particuliers, qui les diſtinguoient des autres. Cette diſtinction ne peut venir abſolument du ſang, puiſque les différentes alliances doivent

y apporter beaucoup de variations. Il faut donc qu'elle vienne de l'éducation, qui eſt différente dans chaque famille; car, elles ont toutes intérêt que leurs enfans entendent de bonne heure eſtimer ou mépriſer ce qui doit le plus faire de différentes impreſſions ſur eux, & qui leur doit ſervir dans la ſuite de principes pour leur conduite pendant le reſte de leur vie. Si cela n'étoit pas, il ſeroit impoſſible que tous les Appius euſſent eu les mêmes inclinations, & euſſent été emportez par les mêmes paſſions, comme Tite-Live le remarque de pluſieurs d'entre eux, dont l'un ayant été fait Cenſeur, il ne voulut point ſortir de ſa charge au bout des dix-huit mois, comme ſon collegue avoit fait, ſuivant la diſpoſition des loix; &, pour appuyer ce refus, Appius allégua la prémiere loi des Cenſeurs, qui ordonnoit, que chacun poſſéderoit cette charge pendant cinq ans.

ET quoique ce différent fût cauſe de pluſieurs aſſemblées du Peuple, & de beaucoup de mouvemens, cet homme retint pourtant toûjours ſa charge, malgré le Peuple & une partie du Sénat. Ceux auſſi, qui liront la harangue de

de cet Appius contre Publius Sempronius Tribun du Peuple, verront comment elle eſt remplie d'inſolences. Ils verront auſſi par-là toutes les bontez d'une infinité de Citoyens, pour ne pas s'éloigner des Reglemens & de la Religion de leur Païs.

CHAPITRE XLVII.

Qu'un bon Citoyen doit abandonner ſon reſſentiment au bien de ſa Patrie.

DANS le tems que Manlius commandoit l'Armée de la République contre les Samnites, il reçut une bleſſure dans un combat; ce qui étant capable d'expoſer les Troupes à quelque danger, le Sénat crut qu'il étoit néceſſaire d'envoyer Papirius Curſor en qualité de *Dictateur*, pour tenir la place du Conſul. Mais, comme c'étoit Fabius, qui devoit nommer le *Dictateur*, & qu'il étoit en Toſcane avec les Armées Romaines, où l'on craignoit qu'il ne voulût pas conſentir à cette nomination, parcequ'il étoit brouillé avec Curſor, le Sénat lui envoya

voya deux Ambaſſadeurs, pour le prier de mettre à part la haine perſonnelle qu'il avoit contre Curſor, & de le nommer *Dictateur*, en faveur du bien de l'Etat. Fabius le fit par un motif d'amour pour ſa Patrie, quoiqu'il marquât par ſon ſilence, & par quelques autres ſignes extérieurs, que cette nomination lui déplaiſoit. Mais, tous ceux qui voudront paſſer pour bons Citoyens doivent imiter cet éxemple.

CHAPITRE XLVIII.

Quand on voit que ſon ennemi fait quelque faute fort groſſiere, il faut ſe tenir ſur ſes gardes, & croire que c'eſt un jeu qui couvre quelque ruſe & quelque ſtratagéme.

FULVIUS commandant l'Armée Romaine en Toſcane dans l'abſence du Conſul, qui étoit allé à Rome pour quelques cérémonies, les Toſcans tâchérent d'attirer ce Commandant dans une embuſcade, qu'ils poſérent près du camp des Romains; &, afin d'y réüſſir, ils envoyérent pluſieurs Soldats déguiſés en Bergers, conduiſant des Troupeaux, & les firent avancer juſqu'à la vûë des Soldats Romains, dont ils approchérent les Retranchemens. Le Commandant s'étonnant de cette hardieſſe, & qu'il trouvoit hors des regles, il vint à bout d'en découvrir le fondement & l'artifice des Toſcans; ce qui rompit leurs meſures.

IL faut remarquer par cette hiſtoire, qu'un Général ne doit pas ſe laiſſer

éblouïr par une faute manifeſte que l'ennemi fait ; car, il ne manquera jamais d'y avoir quelque ruſe cachée, n'étant pas poſſible que des gens puiſſent être ſi imprudens. Mais, ſouvent, l'envie de vaincre aveugle les hommes, de maniere qu'ils ne voyent que ce qui les flatte.

LES Gaulois, ayant battu les Romains auprès de la Riviere d'Allia, vinrent droit à Rome, dont ils trouvérent les portes ouvertes & ſans Gardes, ce qui les arrêta un jour & une nuit, devant que d'y vouloir entrer, appréhendant qu'il n'y eût quelque embuſcade, parce qu'ils ne pouvoient pas croire que les Romains fuſſent ſi fous & ſi lâches, que d'abandonner leur Patrie.

LORSQUE dans l'année mille cinq-cens-ſept, les Florentins allérent aſſiéger Piſe, ils avoient un priſonnier de cette Ville-là, nommé Alfonſe de Mutolo, qui promit de leur livrer une des portes de la Ville, ſi l'on vouloit lui accorder ſa liberté ; ce que l'on fit. Dans la ſuite, il fit pluſieurs allées & venues, pour parler avec les Députez des *Commiſſaires*, qui négocioient l'affaire avec lui ; mais, il ne ſe cachoit point

point, amenant avec lui des habitans de la Ville même, qu'il laiſſoit éloignés quand il parloit avec les Florentins. Cela ſuffiſoit pour faire découvrir la duplicité de cet homme; car, il n'étoit pas poſſible qu'il traitât de bonne-foi avec nos gens, puiſqu'il y apportoit ſi peu de précaution. Mais, la paſſion de ſe rendre maitres de Piſe aveugla tellement les Florentins, que marchant ſous les ordres de cet homme à la porte de Luques, ils y laiſſérent pluſieurs de leurs Officiers & de leurs Soldats, & n'en remportérent qu'un ſanglant affront, par la double intelligence d'Alfonſe Mutolo.

CHAPITRE XLIX.

Si l'on veut maintenir une République dans une longue poſſeſſion de ſa liberté, il faut tous les jours y faire de nouveaux reglemens: & les raiſons pourquoi Fabius obtint le ſurnom de Très Grand.

NOUS avons déjà dit bien des fois, qu'il eſt néceſſaire qu'il ſurvienne ſouvent dans une grande République des maladies qui ayent beſoin du Médecin ; &, ſelon qu'elles ſont plus conſidérables, il faut leur trouver à proportion un Médecin plus ſavant & plus ſage. Si jamais il y eut des maladies en aucune Ville, ce fut ſans doute à Rome, où l'on en vit d'étranges, & qu'on n'eût jamais pû croire. Par éxemple, lorſqu'il parut que toutes les femmes avoient conjuré d'empoiſonner leurs maris, tant il y en avoit qui l'avoient déjà fait, ſans compter toutes les autres qu'on ſurprit en préparant du poiſon à cette intention.

CE fut encore une de ces grandes maladies que la conjuration des Baccanales, qui fut découverte au tems de la guerre de Macédoine ; car, il ſe trouva des milliers d'hommes & de femmes qui en étoient complices : & ſi on ne l'eût pas découverte, ou que les Romains n'euſſent pas ſçû ce que c'eſt que de punir tout d'un coup des milliers de Criminels, la République couroit riſque de périr. Mais, la ſévérité de leur Juſtice étoit une des plus illuſtres marques de la Grandeur Romaine, comme cela s'eſt vû par la rigueur des peines qu'ils impoſoient aux infracteurs des loix, avec une fermeté & une élévation d'ame au-deſſus de toutes les foibles conſidérations qui font vaciller tant de gens. Cette République a quelquefois fait paſſer par les mains de la Juſtice une légion dans un même tems, & même juſqu'à une Ville toute entiere. Quelque-fois elle a relégué huit ou dix-mille hommes à la fois, en les chargeant d'ordres très féveres, & qu'un ſeul homme ne pourroit qu'à peine garder : combien moins ſeroit-il poſſible que dans un ſi grand nombre il n'y arrivât quelque infraction ? C'eſt ce que les Romains pratiqué-

quérent à l'égard des ſoldats qui avoient combattu ſi malheureuſement auprès de Cannes: ils les reléguérent en Sicile, en leur défendant de loger dans des Villes, & de manger autrement que debout.

MAIS, la plus terrible de toutes leurs éxécutions étoit, lorſqu'ils décimoient leurs Armées, c'eſt-à-dire, qu'il faloit que le dixieme ſoldat de toutes les Troupes paſſât par la main du Bourreau, ſelon qu'il plaiſoit au ſort d'en décider. Il eſt certain, qu'il n'eſt point de châtiment plus propre à inſpirer de la terreur à une grande quantité de gens, que celui-là, parceque, quand il ſe fait quelque faute générale, dont on ne peut être aſſeuré des auteurs, il eſt impoſſible de châtier tout le monde. D'en punir une partie, & laiſſer l'autre impunie, ce ſeroit une injuſtice pour les uns, & un encouragement aux autres de ſe licentier encore à l'avenir. Mais, lorſque, par le ſort, on fait mourir la dixieme partie d'une Armée infidèle ou mutine, ceux ſur qui le ſort tombe ſe plaignent de leur malheur; & ceux qui en échappent appréhendent que leur tour ne vienne une autrefois; ce qui les rend plus ſa-

ges

ges dans leur conduite. Sur ce pied-là, les Empoiſonneuſes & les Baccanales furent châtiées ſelon que le méritoit l'énormité de leurs crimes.

QUOIQUE ces maladies d'Etat faſſent de mauvais effets dans une République, elles ne ſont pourtant pas mortelles, parce qu'on a preſque toûjours le tems d'y remédier; ce qui ne ſe trouve pas de même dans ces maladies qui regardent le gouvernement; car, à moins que le remede n'y ſoit appliqué par un prudent Médecin, elles ſont d'ordinaire mortelles.

LA bonté que les Romains avoient d'accorder le droit de Bourgeoiſie à des Etrangers avoit attiré tant de différentes Nations à Rome, que le gouvernement changeoit beaucoup, & commençoit à ſortir des mains de ceux qui avoient accoûtumé d'en être les Maitres. Quintus Fabius, qui étoit Cenſeur alors, s'en apperçut; ce qui lui fit mettre tous ces nouveaux habitans ſous quatre Tribuns, afin qu'ils ne gâtaſſent pas toute la Ville, étant reduits dans un ſi petit eſpace. C'étoit-là une maladie que Fabius connut fort bien, & à laquelle il appliqua un remede

très ſalutaire ; ce qui fut ſi agréable à toute la Bourgeoiſie Romaine, qu'il en acquit le ſurnom de Très-Grand.

Fin du troiſieme & dernier Livre.

TA-

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIEME ET DERNIER LIVRE.

CHAP. I. *Si l'on veut qu'une Religion, ou qu'un Gouvernement, ſubſiſte longtems, il faut ſouvent remettre l'un & l'autre ſur le pied de leurs prémiers principes.* Page 1.

II. *Que c'eſt une conduite fort prudente, de feindre, pour un tems, de n'être pas dans ſon bon-ſens.* 14.

CHAP. III. *Comment il eſt abſolument néceſſaire de faire mourir les enfans de Brutus, ſi l'on veut conſerver une liberté nouvellement acquiſe* Page 18.

IV. *Un Prince n'eſt jamais en ſeureté ſur un Trône, tant que ceux, qui en ont été dépoſſédez, vivent encore.* 22.

V. *Qu'eſt-ce qui fait perdre le Royaume à un Prince, qui en eſt Roi par ſucceſſion.* 25.

VI. *Des conjurations.* 29.

VII. *Par quels moyens la perte de la liberté, & la délivrance de l'eſclavage, arrivent quelquefois ſans effuſion de ſang; & comment quelquefois auſſi cela n'arrive point ſans en répandre beaucoup.* 82.

VIII. *Quand un homme veut apporter du changement dans une République, il doit, ſur-tout, examiner comment elle eſt diſpoſée.* 84.

IX. *Comment il faut s'accommoder aux tems, ſi l'on veut mettre toûjours la fortune dans ſon parti.* 91.

X. *Qu'un Général ne peut éviter de combattre, lorſque ſon ennemi veut abſolument en venir aux mains.* 97.

XI. *Un Prince, attaqué par un grand nom-*

nombre d'Alliez, qui ſont même plus puiſſans que lui, ne laiſſera pas de remporter l'avantage, pourvû qu'il ſoûtienne le prémier effort. Page 107.

CHAP. XII. *Un Général prudent fera toûjours enſorte que ſes ſoldats ſoient obligez de combattre; mais, il ne reduira jamais l'ennemi à cette néceſſité-là.* 112.

XIII. *S'il faut faire plus de fond ſur un bon Capitaine qui n'a qu'une méchante Armée, que ſur un méchant Capitaine, dont l'Armée eſt bonne.* 121.

XIV. *Quels effets produiſent les nouvelles machines qui paroiſſent inopinément au milieu du combat, auſſi-bien que des paroles imprévûes, qui ſe répandent tout d'un coup.* 126.

XV. *Une Armée ne doit avoir qu'un Chef, parceque la quantité de Généraux porte toûjours un grand préjudice.* 133.

XVI. *Que le mérite ſolide & effectif eſt recherché dans les tems facheux: mais, dans la proſpérité, la richeſſe & les parens ſoûtiennent les gens, ſans que le mérite y ſoit néceſſaire.* 137.

CHAP. XVII. *Il faut éviter de mécontenter un homme, &, encore plus, de lui confier enſuite quelque affaire de grande importance.* Page 143.

XVIII. *Rien n'eſt plus digne d'un Grand Capitaine, que de prévoir les deſſeins de ſon ennemi.* 146.

XIX. *Si la douceur eſt plus propre, que la rigueur, pour bien gouverner un Peuple.* 152.

XX. *Un éxemple de douceur eut plus de pouvoir ſur les Faliſques, que toutes les forces romaines.* 156.

XXI. *Qu'elle fut la cauſe pourquoi Annibal, ayant des qualitez ſi oppoſées à celles de Scipion, fit néanmoins autant de progrès en Italie, que l'autre en fit en Eſpagne.* 159.

XXII. *Comment la dureté & la ſévérité de Manlius Torquatus, & la douceur de Valerius Corvinus, acquirent à l'un & à l'autre la même gloire.* 165.

XXIII. *Pourquoi Camille fut chaſſé de Rome.* 177.

XXIV. *Ce qui mit Rome dans l'eſclavage, ce fut la trop longue continuation de ſes Bourgeois dans les charges & dans le commandement.* 180.

CHAP.

CHAP. XXV. *De la pauvreté de Cincinnatus, & de pluſieurs autres Bourgeois Romains.* Page 184.

XXVI. *Comment les femmes ſont quelquefois cauſe de la ruine des Etats.* 189.

XXVII. *Comment il faut remettre l'union dans une République où la diſcorde regne; & comment rien n'eſt plus faux, que la maxime, qui ordonne d'entretenir la diviſion dans une Ville, pour en être le Maitre.* 192.

XXVIII. *Qu'il faut avoir les yeux ouverts ſur la conduite des Particuliers dans un Etat, parceque ſouvent, ſous une apparence honnête, l'on cache les principes & les ſemences de la Tyrannie.* 198.

XXIX. *Que tous les défauts des Peuples viennent de la faute des Princes.* 202.

XXX. *Quand un Particulier veut de ſon chef faire quelque choſe d'une grande utilité à la Patrie, il faut qu'il commence d'abord à ſe mettre à couvert de l'envie: & comment il faut mettre une Place en défenſe contre l'attaque des ennemis.* 205.

CHAP. XXXI. *Les Républiques puiſſantes, & les hommes d'un grand mérite, conſervent toûjours leur fermeté & leur grandeur, dans quelque état que la fortune les reduiſe.* Page 213.

XXXII. *Quelle a été la méthode dont ſe ſont ſervis ceux qui ont entrepris de troubler la paix.* 223.

XXXIII. *Si l'on veut gagner une bataille, il faut faire enſorte que l'Armée ait de la confiance en ſon Général, & que les Troupes mêmes en ayent les unes aux autres.* 226.

XXXIV. *Quelle ſorte de réputation, ou d'opinion, eſt cauſe que le Peuple épouſe les intérêts d'un Particulier: & quel eſt celui qui pourvoit le plus judicieuſement aux charges vacantes, ou un Prince ſouverain, ou un Peuple.* 232.

XXXV. *Quels ſont les riſques où l'on s'expoſe, lorſqu'on ſe rend l'auteur d'un conſeil pour quelque affaire, qui, plus elle eſt extraordinaire, plus elle expoſe à de grands dangers ceux qui la conſeillent.* 240.

XXXVI. *D'où vient qu'on a crû de tout tems, & qu'on croit encore, que les François, dans les combats, ont une valeur*

leur au-deſſus de celle des hommes dans le commencement, & que dans la fin ils en ont moins que des femmes. Page 245.

CHAP. XXXVII. *S'il eſt néceſſaire de faire des eſcarmouches devant que d'en venir à une bataille rangée; & quelle méthode il faut ſuivre pour bien connoître un ennemi nouveau, en évitant ces légers combats.* 251.

XXXVIII. *Quelles qualitez doit avoir un Général d'Armée, pour que les Troupes ayent de la confiance en lui.* 258.

XXXIX. *Qu'il faut qu'un Général d'Armée connoiſſe fort bien le Terrein dans les Lieux où il doit faire la guerre.* 262.

XL. *Qu'il eſt glorieux de faire la guerre en trompant l'ennemi.* 267.

XLI. *De quelque maniere qu'on défende ſa Patrie, il eſt toûjours bien de le faire, ſans regarder ſi c'eſt par des moyens glorieux ou honteux.* 270.

XLII. *Qu'on n'eſt pas obligé de tenir les promeſſes qui ont été extorquées.* 272.

XLIII. *Que les gens nez dans un Païs conſervent, dans tous les ſiecles, les mêmes inclinations qui leur ſont naturelles.* 275.

XLIV. *On gagne quelquefois par la hardieſſe & par la violence ce qu'on n'obtien-*

tiendroit jamais par d'autres voies. Page 279.
CHAP. XLV. *S'il eſt plus ſeur dans les batailles de ſoûtenir l'attaque des ennemis, & enſuite donner ſur eux, que de les attaquer d'abord avec furie.* 283.
XLVI. *Pourquoi une famille dans une République conſerve pendant un long tems les mêmes manieres.* 285.
XLVII. *Qu'un bon Citoyen doit abandonner ſon reſſentiment au bien de ſa Patrie.* 287.
XLVIII. *Quand on voit que ſon ennemi fait quelque faute fort groſſiere, il faut ſe tenir ſur ſes gardes, & croire que c'eſt un jeu qui couvre quelque ruſe & quelque ſtratagême.* 289.
XLIX. *Si l'on veut maintenir une République dans une longue poſſeſſion de ſa liberté, il faut tous les jours y faire de nouveaux reglemens: & les raiſons pourquoi Fabius obtint le ſurnom de Très-Grand.* 292.

FIN.

QUA-

QUATRE
DIVERS TRAITEZ
HISTORIQUES
ET
POLITIQUES
DE
NICOLAS MACHIAVEL.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

ON *a cru devoir mettre à la ſuite des* Diſcours Politiques ſur Tite-Live *de* Nicolas Machiavel, *qu'on vient de lire, les quatre* Traitez Hiſtoriques & Politiques *ſuivants du même Auteur, qui y ont une très grande affinité : ſçavoir, la* Vie de Caſtruccio Caſtracani ; *le* Récit de la maniere, dont ſe ſervit le Duc de Valentinois, pour ſe défaire

faire de Vitelli, d'Olivier de Fermo, du Seigneur Pagolo, & du Duc de Gravine de la Maiſon des Urſins ; *le* Portrait de la France, & *celui* de l'Allemagne ; *Opuſcules aſſez curieux. Les Portraits, ſur-tout, ſont divertiſſans par les penſées de l'Auteur, & par les différences qui ſe trouvent à preſent entre les Originaux & ces anciennes Copies, où l'on verra quelques traits négligés, & peut-être quelques-uns de faux, comme quand il dit que le Royaume de France contient dix-ſept-cens-mille Paroiſſes : ce qu'il repete en un autre endroit, lorſque, parlant de l'uſage reçû alors dans le Royaume, où chaque Paroiſſe étoit obligée d'entretenir un* Franc-Archer *à cheval, & avec une groſſe paye, il dit*, Que, ſe-

ſelon le nombre des Paroiſſes, cela fait dix-ſept-cens-mille Cavaliers, obligés de ſervir par-tout où le Roi voudra. *Ce nombre eſt ſi exceſſif & ſi impoſſible, qu'il eſt ſurprenant que* Machiavel *y ait ajoûté foi, & ait hazardé de l'écrire ſans correctif, & ſans nous avertir qu'il ne le tenoit que de la Tradition de quelques ignorans Exagérateurs: car, quand la paye de ce Cavalier n'auroit été que pareille à celle des Suiſſes de la Garde, qu'il dit avoir eu dans ce tems-là cent Ecus par an, il s'enſuivroit que les Paroiſſes de France auroient dépenſé tous les ans, pour cela ſeul, la Somme de cinq-cens-dix-millions de Livres; & peut-être que toute l'Europe alors n'avoit pas cette valeur en argent monnoyé. Ce nombre*

de

de Paroiſſes & de Cavalerie a paru d'abord ſi étrange, qu'on avoit réſolu de le paſſer ſous ſilence; mais, on a penſé qu'on ne devoit pas prendre la liberté de corriger un Auteur, dont on n'avoit entrepris que la Traduction: on l'a donc laiſſé tel qu'on la trouvé, tant pour être fidèle, que pour faire voir que les plus Grands Hommes tombent quelquefois dans de grandes négligences.

VIE
DE
CASTRUCCIO CASTRACANI,
DE
LUQUES;
PAR
NICOLAS MACHIAVEL:

Et dédiée à Meſſieurs BONDELMONTE, & ALAMANNI, *ſes meilleurs Amis.*

IL eſt étonnant, mes chers Amis, que preſque tous ceux qui ſe ſont acquis une grande réputation dans le Monde, & qui ſe ſont diſtinguez au-deſſus

deſſus de tous leurs Contemporains, ayent été de très baſſe naiſſance, ou, du moins, ayent été traverſés par la fortune d'une étrange maniere; car, les uns ont été expoſés à la fureur des bêtes féroces, & les autres ſont nez de peres ſi abjects, que, ſe faiſant une honte de les reconnoitre, ils ont voulu tirer leur naiſſance de *Jupiter*, ou de quelqu'autre Divinité. Il ſeroit ennuyeux de rapporter ici ces fameuſes hiſtoires, qui ſont connues de tout le monde. Je dirai ſeulement, qu'il y a de l'apparence que la fortune en uſe ainſi, pour faire voir que l'élévation de ces hommes extraordinaires eſt abſolument ſon Ouvrage, ſans que la prudence y ait aucune part; puiſque, devant que cela puiſſe être, elle donne dès-lors de grandes marques de ſon pouvoir.

CASTRUCCIO CASTRACANI, de *Luques*, fut donc un de ceux, qui, par rapport au Siecle où il vécut, & à la Ville où il naquit, fit des choſes extraordinaires, ayant cela de commun avec les autres Héros de cette nature, d'être d'une naiſſance fort obſcure, comme nous allons voir dans l'hiſtoire que je vous fais ici, dans laquelle

quelle j'ai trouvé tant de grands éxemples de courage & de fortune, qu'elle m'a paru digne d'être expoſée à la vûë du Public, & d'être dédiée à des perſonnes comme vous, qui avez, plus que tous ceux que je connois, un grand attachement à la vertu & à la véritable gloire.

LA Famille des *Caſtracani* étoit une de celles qui tenoit rang parmi la Nobleſſe à *Luques*; mais aujourd'hui elle ſe trouve éteinte. *Antoine Caſtracani*, qui fût le dernier de cette Maiſon, embraſſa la vie eccléſiaſtique, & fut fait Chanoine de St. Michel dans ſa Ville. Il n'avoit qu'une ſœur, qu'il maria à *Buonaccorſo Cenami*: mais, ſon mari étant mort, elle réſolut de ne ſe remarier jamais, & de vivre avec ſon frere. Or, derriere ſa maiſon il y avoit une Vigne, qui étant environnée des jardins du voiſinage, il n'étoit pas difficile d'y entrer par beaucoup d'endroits. Il arriva donc qu'un matin Madame *Dianore*, qui étoit cette ſœur, ſe promenoit dans cette Vigne, en cueillant quelques herbes. D'abord, elle entendit un peu de bruit ſous un cep; &, ſe tournant de ce côté-là, elle crût entendre quelques

cris, ce qui la fit approcher de plus près, où elle apperçut les mains & le viſage d'un enfant, qui, du milieu du pampre, ſembloit implorer ſon ſecours. Cette Dame, s'étonnant d'un tel ſpectacle, fut en même tems touchée de compaſſion, & l'ayant pris entre ſes bras, elle le porta au logis, où elle le fit emmaillotter proprement; puis, elle le préſenta à ſon frere quand il fût de retour chez lui, qui, dès qu'il eût appris le détail de l'avanture, ne fût pas moins rempli de ſurpriſe & de compaſſion, que l'avoit été Madame *Dianore*: &, après avoir conſulté entr'eux ſur ce qu'ils feroient de cet enfant, ils réſolurent de l'élever, puiſque le Chanoine étoit hors d'état de ſe marier, & que la ſœur étoit veuve & ſans enfans. Auſſi-tôt ils font venir une Nourrice chez eux, & prennent le même ſoin de ce garçon, que s'ils l'avoient eux-mêmes mis au Monde. Cependant, ils le firent baptiſer, & lui donnérent le nom de *Caſtruccio*, qui étoit celui de leur pere.

CASTRUCCIO donc croiſſoit de jour en jour, bien plus en agrémens qu'en ſtature; montrant, dans toutes les occaſions, de l'eſprit & du jugement;

ment ; réüſſiſſant parfaitement dans tout ce à quoi le Seigneur *Antoine* l'occupoit. Son but étoit d'en faire un Eccléſiaſtique, & de lui reſigner ſes Bénéfices ; & c'eſt à cela que tendoit toute l'éducation qu'il lui donnoit. Mais, il trouva un eſprit & un cœur bien oppoſés à la vie & à la condition d'un Prêtre ; car, dès que cet enfant eût atteint l'âge de quatorze ans, & qu'il ſe fût un peu émancipé, & mis au-deſſus de la crainte qu'il avoit eu juſqu'alors pour ſes bienfaiteurs, il abandonna les livres, & ne marqua plus d'inclination que pour les armes, s'y appliquant, autant qu'il pouvoit en attraper les moyens ; ne faiſant autre choſe avec ſes Camarades, que courir, ſauter, & ſe battre ; &, dans tout cela, il marquoit une vigueur, une addreſſe, & un courage, beaucoup au-deſſus de tous ceux de ſon âge. Que ſi quelquefois il ſe reduiſoit à la lecture, il ne prenoit plaiſir qu'à celle qui repréſentoit la guerre & les grandes actions des Héros.

TOUT cela déplaiſoit grandement au Chanoine. Mais, dans ce tems-là, il y avoit à Luques un Gentilhomme de mérite, nommé *François Guinigi*.

Il n'y avoit perſonne dans la Ville qui l'égalât en valeur, en richeſſes, & en bonne mine; il ne s'étoit attaché toute ſa vie qu'à faire la guerre dans les Armées des *Ducs de Milan*; & comme il étoit *Gibelin*, tous ceux de cette faction le regardoient comme leur Chef. Suivant donc la coûtume des autres principaux Bourgeois de cette République, il ſe promenoit tous les matins & tous les ſoirs devant le logis du *Podeſta*, qui eſt à la tête de la Place de *St. Michel*, où demeuroit le Seigneur Antoine, & ou le jeune *Caſtruccio* s'exerçoit ſouvent de la maniere dont je viens de parler. Guinigi le remarqua bien des fois, & il trouva, que non ſeulement il étoit ſupérieur à tous ſes Camarades, mais, de plus, qu'il exerçoit ſur eux comme une autorité royale, & qu'il en étoit aimé & reſpecté. Cela donna une forte curioſité à ce Gentilhomme de ſavoir ce qu'il étoit; ce qu'ayant appris de ceux avec qui il ſe promenoit, cela augmenta violemment l'envie qu'il avoit déjà de le prendre chez lui. Là-deſſus, il l'appelle, & lui demande ce qu'il aimeroit le mieux, d'être dans la maiſon d'un Gen-

Gentilhomme à apprendre à monter à cheval, à manier les armes, & à faire tous les autres exercices de la guerre; ou bien, de demeurer toûjours chez un Prêtre, où il n'entendroit jamais parler que de Meſſes & de Bréviaire.

GUINIGI s'apperçût d'abord de la joie exceſſive de Caſtruccio à entendre ſeulement parler de chevaux & d'armes; ce qui fit, que, le voyant un peu timide, il l'encouragea à lui répondre; & Caſtruccio le fit en ces termes: *Si vous avez la bonté, Monſieur, d'être mon Protecteur, je vous déclare que j'abandonnerai avec plaiſir tout l'attirail de Prêtre, pour embraſſer le métier de ſoldat.* Cette réponſe plût tellement à Guinigi, qu'en peu de jours il engagea le Chanoine à lui remettre ce jeune garçon entre les mains; & il y conſentit d'autant plus volontiers, qu'il connoiſſoit ſon naturel, & qu'il ne pourroit pas le tenir longtems dans ſa maiſon ſur le pied où il vouloit le mettre: ainſi, Caſtruccio changea de patron & de condition preſqu'en même tems; car, il eſt incroyable combien peu il en employa à prendre toutes les qualitez & les manieres

qui conviennent à un Homme de Qualité.

CE qu'il apprit d'abord, ce fut d'être parfaitement bien à cheval. Il manioit les plus vigoureux avec une addreſſe charmante; &, quoiqu'il fût extrêmement jeune, dans tous les Tournois où il ſe trouvoit, il effaçoit tout ce qu'il y avoit de plus illuſtres Chevaliers. Enfin, dans tout ce qu'il entreprenoit, il ne trouva jamais perſonne qui le ſurpaſſât en force ou en addreſſe. Il ne ſavoit pas moins le monde que les exercices. Il avoit une modeſtie qui lui attiroit le cœur de tous ceux qui le connoiſſoient; car, jamais on ne lui a vû faire une action indigne, ni entendu dire une parole malhonnête. Il avoit du reſpect pour ceux qui étoient au-deſſus de lui; de l'honnêteté pour ſes égaux; & de la douceur pour ſes inférieurs. Tant de bonnes qualitez le firent chérir de tout ce qu'il y avoit dans la maiſon de Guinigi, & même de toute la Ville.

QUELQUE tems après, Caſtruccio étant parvenu à l'âge de dix-huit ans, il arriva que les *Gibelins* furent chaſſés de Pavie par les *Guelfes*; & le *Duc de Milan*, voulant les rétablir, fit marcher

cher à leur ſecours Guinigi, qui mena avec lui *Caſtruccio*, ſur qui il ſe déchargeoit de tout ce qu'il y avoit de plus conſidérable, dont il s'acquitta ſi bien, & donna tant de marques de prudence & de courage, qu'il n'y eut perſonne qui acquit tant de gloire, que lui, dans cette guerre; en un mot, on ne parloit que de lui dans toute la Lombardie.

AINSI, Caſtruccio retourna à Luques comblé de gloire, bien plus que quand il en partit: &, pendant ſon ſéjour dans la Ville, il s'appliqua avec un ſoin extrême à ſe faire des amis. Mais, Guinigi étant au lit de mort, ſans autres héritiers qu'un fils de treize ans, il appella Caſtruccio, & l'établit Gouverneur & Curateur de ce fils, le conjurant de l'élever avec les ſoins & la tendreſſe dont il avoit uſé envers lui, rendant au fils ce que le tems ne lui permettoit pas de donner au pere.

APRE'S que Guinigi fut mort, & que Caſtruccio eut été établi Gouverneur & Curateur de ſon fils, il vint à un tel dégré de puiſſance & de crédit, que ſa proſpérité lui attira la jalouſie de bien des gens, qui parloient de lui

comme d'un homme ſuſpect, & qui avoit deſſein d'opprimer ſa Patrie. Le Chef de tous ſes ennemis étoit *George d'Opizi*, qui étoit à la tête de la faction des Guelfes. Il avoit eſpéré d'être comme le Prince de Luques après la mort de Guinigi ; & il trouvoit que Caſtruccio, étant Gouverneur du fils, lui en ôtoit l'occaſion, étant d'ailleurs appuyé par le grand crédit que ſon mérite lui donnoit : deſorte qu'il alloit ſemant des bruits contre lui, pour le perdre s'il pouvoit. D'abord, Caſtruccio s'en mit en colere ; enſuite, il appréhenda que cette Mine ne lui attirât enfin la diſgrace du Lieutenant de Robert, Roi de Naples, qui pourroit le faire chaſſer de Luques.

Or, dans ce tems-là, *Uguccione de la Faiole*, d'*Arezzo*, étoit Souverain dans Piſe. D'abord, cette République l'avoit pris à ſes gages, pour conduire ſes Troupes ; mais, il trouva enſuite, les moyens de faire de ſes Maitres ſes Sujets. Il avoit auprès de lui quelques Luquois mécontens, qui étoient de la faction des Gibelins. Caſtruccio traita ſecrettement avec eux, & s'engagea de les rétablir, avec le ſecours d'Uguccione. Outre cette précaution, il

il communiqua ſon deſſein à ſes amis du dedans, à qui la puiſſance *d'Opizi* étoit inſupportable.

AINSI, après être convenus enſemble de ce que chacun auroit à faire, Caſtruccio fortifia adroitement le Château des *Honeſti*, qu'il remplit de toutes ſortes de munitions, afin de pouvoir tenir dedans pendant quelque tems, en cas de beſoin. Or, quand la nuit marquée pour l'entrepriſe fut venue, Caſtruccio donna le ſignal à *Uguccione*, qui étoit poſté, avec bien des Troupes, entre les Montagnes & la Ville; &, dès qu'il eut apperçû le ſignal, il s'approcha de la porte *St. Pierre*, & mit le feu à la Herſe; pendant que Caſtruccio, d'autre côté, ayant donné l'allarme, fit venir tous ſes amis armés, & rompit la porte par dedans. Auſſi-tôt *Uguccione* & ſes Gens entrérent, coururent toute la Ville, & allérent mettre en pieces le Seigneur *Opizi*, avec toute ſa maiſon, ſes amis, & ſes partiſans. Ils chaſſérent le Gouverneur, & reformérent le Gouvernement comme il ſembla bon à *Uguccione*, ce qui fut d'un grand préjudice à la Ville; car, outre ceux qui furent tués dans cette expédition, plus de cent

familles furent alors chaſſées de Luques, dont les unes ſe refugiérent à *Florence*, d'autres à *Piſtoïe*, qui étoient des Villes où le parti des *Guelfes* avoit le deſſus, & qui, par conſéquent, regardoient Luques & Uguccione comme ennemis.

LES Florentins donc, & les autres *Guelfes*, trouvant que les *Gibelins* prenoient trop pied en Toſcane, réſolurent tous enſemble de rétablir les Refugiez dans Luques; &, pour cet effet, ayant aſſemblé une groſſe Armée, ils entrérent dans le Val de *Nievole*, prirent *Monte Catini*, & allérent aſſiéger *Mont-Carle*, afin d'avoir le paſſage libre à Luques.

D'AUTRE CÔTÉ, Uguccione, ayant aſſemblé beaucoup de Troupes de Piſe & de Luques, avec un gros Corps de Cavalerie Allemande, qu'il avoit fait venir de Lombardie, il prit ſa route vers le camp des Florentins: mais, dès qu'ils s'apperçurent de ſa marche, ils levérent le ſiege de devant *Mont-Carle*, & allérent camper entre *Catino* & *Peſcio*. Pendant que Uguccione fut poſté ſous *Mont-Carle*, près des ennemis environ deux *Milles*, il y eut pluſieurs petites eſcarmouches entre

tre de petits partis de Cavalerie de part & d'autre, ſans qu'il ſe paſſât rien de conſidérable, parceque, Uguccione étant malade, les *Piſantins* & les *Luquois* n'avoient nulle envie d'en venir aux mains avec les *Florentins*. Mais, le mal d'Uguccione augmentant, il entra dans *Mont-Carle* pour ſe faire traiter, & laiſſa le commandement de l'Armée à *Caſtruccio*.

CE fut-là la perte des *Guelfes*, qui, ſe figurant que l'Armée ennemie étoit ſans Chef, prirent courage; & Caſtruccio s'en étant apperçû, il laiſſa couler quelques jours, pour les fortifier davantage dans cette penſée, feignant de craindre beaucoup, & ne laiſſant ſortir aucun ſoldat hors des retranchemens. Les *Guelfes*, donnant dans ce piege, en devenoient plus inſolens & plus téméraires, préſentant tous les jours bataille à Caſtruccio, qui, les voyant au point qu'il ſouhaittoit, reconnut leur Ordonnance, & là-deſſus forma le deſſein d'accepter le combat, commençant à animer ſes ſoldats, & à les aſſeurer de la victoire, s'ils vouloient faire leur devoir.

CASTRUCCIO, reconnoiſſant l'en-

nemi, s'étoit apperçû qu'il avoit placé les meilleures Troupes dans le Corps de Bataille, n'ayant formé les ailes de ſon Armée, que de ce qu'il avoit de plus foible: ſur quoi il réſolut de faire le contraire; &, ſortant de ſes retranchemens dans cette Ordonnance, dès qu'il fut à la vûë de l'ennemi, qui venoit au-devant de lui avec beaucoup d'inſolence, il commanda au Corps de Bataille de marcher lentement, & ordonna que les ailes doublaſſent le pas; enſorte que, les deux Armées étant venues à portée, il n'y eut que les ailes de part & d'autre qui combattirent, pendant que le Corps d'Armée de chaque parti demeura très éloigné pour pouvoir combattre: ainſi, les meilleures Troupes de Caſtruccio n'eurent affaire qu'avec les plus foibles des ennemis, dont les meilleures demeurérent inutiles, ſans pouvoir combattre les autres, ni ſoûtenir leurs propres Gens. Par ce moyen, les deux ailes des *Guelfes* furent miſes en déroute, & le Corps de Bataille, ſe voyant battu par les flancs, & prêt d'être attaqué en face, prit l'épouvante & la fuite, ſans faire la moindre réſiſtance.

CET-

CETTE déroute fut grande, dans laquelle il y eut plus de dix-mille hommes tués, avec un grand nombre des plus Grands Seigneurs de la Toſcane du parti des *Guelfes*. Outre cela, il y fut encore tué pluſieurs Princes, qui étoient venus à leur ſecours; entr'autres, *Pierre*, frere du Roi de Naples, *Charles* ſon neveu, & *Philippe*, Prince de *Tarante*. Du côté de Caſtruccio il n'y eut pas trois-cens morts, entre leſquels ſe trouva *François*, fils d'Uguccione, qui fut tué dès la prémiere attaque, en combattant courageuſement.

CETTE victoire combla Caſtruccio de gloire, & donna tant de jalouſie à Uguccione, qu'il ne penſoit qu'aux moyens de s'en défaire, trouvant que ce grand avantage diminuoit plus ſon autorité, qu'il ne l'affermiſſoit. Comme donc il attendoit un honnête prétexte de mettre ce deſſein à éxécution, il arriva que *Pierre Agnolo Micheli*, Homme de Qualité à Luques, & dans une eſtime générale, y fut aſſaſſiné, & que l'aſſaſſin ſe refugia dans la maiſon de Caſtruccio, où les Sergens, étant allez pour le prendre, furent maltraités par le Maitre du logis,

pendant quoi le Criminel eut le tems de ſe ſauver. Uguccione, qui étoit alors à Piſe, entendant cette nouvelle, crût avoir une Cauſe légitime de punir Caſtruccio; deſorte que, faiſant venir *Neri* ſon fils, qu'il avoit déjà revétu de la Souveraineté de Luques, il lui ordonna d'y aller; &, ſous prétexte de régaler Caſtruccio, il lui commanda de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & de le faire mourir. Lui, qui, de ſon côté, ne ſe méfioit de rien, & qui ſe promenoit familierement dans le Palais du Prince, fut d'abord invité à ſouper; enſuite, il fut arrêté: mais, comme Neri craignoit, en le faiſant mourir ſans aucune forme de procès, d'émouvoir la Ville, il le garda, & écrivit à ſon pere, pour ſavoir ce qu'il devoit faire dans une conjoncture ſi délicate. Uguccione blâma fort la lenteur & la timidité de ſon fils; &, afin d'appuyer & de finir promptement l'affaire, il partit de Piſe avec quatre-cens Chevaux, tirant du côté de Luques: mais, il n'étoit pas encore arrivé à Bagni, que les Piſantins ſe ſoulevérent, tuérent le Gouverneur que Uguccione avoit laiſſé dans la Ville, & tous ceux qui appartenoient

à

à leur Souverain, & qui étoient reſtés chez lui. Enfin, ils mirent en ſa place le Comte *Gaddo de Guerardeſque.*

DEVANT que d'arriver à Luques, Uguccione apprit cette nouvelle; mais, il ne jugea pas à propos de retourner à Piſe, crainte que les Luquois, ſuivant l'éxemple des Piſantins, qu'ils auroient le tems d'apprendre, ne lui fermaſſent auſſi les portes. Cependant, quoiqu'il fût arrivé à Luques, les habitans, apprenant ce qui venoit d'arriver à Piſe, jugérent l'occaſion favorable pour la délivrance de Caſtruccio: &, s'aſſemblant par pelottons, ils commencérent à parler hardiment; puis, à faire du bruit; enfin, ils prirent les armes, & demandérent la liberté de Caſtruccio, que Uguccione leur accorda, crainte de pis. Mais, le priſonnier, ſe voyant délivré, aſſembla ſes amis, & attaqua vigoureuſement Uguccione, qui, ne voyant pas lieu d'eſpérer un bon ſuccès, quitta la Place à ſon ennemi, & ſe retira à Vérone auprès des Seigneurs de l'Eſcale, où il termina triſtement les malheureux reſtes de ſa vie.

MAIS, Caſtruccio, de priſonnier qu'il

qu'il étoit auparavant, ſe voyant devenu comme Prince de Luques, fit tant avec ſes amis, & par la faveur du Peuple, qu'il fut déclaré Général de leurs Troupes pour un an. D'abord, voulant acquérir du crédit par les armes, il réſolut de remettre au pouvoir de la République les Places qui s'étoient révoltées contre elle après l'abdication de Uguccione; &, s'étant ligué avec les Piſantins, il alla aſſiéger Serezane, étant aſſiſté de leurs Troupes; &, afin de pouvoir emporter cette Place, il fit bâtir un Fort ſur une Eminence qui la commandoit, &, en deux mois de ſiege, il en vint à bout. Enſuite, cet heureux ſuccès fut cauſe, que *Maſſa*, *Carrara*, *Lavenza*, & toutes les autres Places de la *Lunigiane*, lui ouvrirent les portes: &, afin d'ôter la communication qui étoit entre la Lombardie & ce Païs-là, il prit *Pontremoli*, dépoſſédant *Anaſtaſe Palavicini*, qui en étoit Souverain.

APRE'S de ſi heureux ſuccès, *Caſtruccio* retourna à *Luques*, où tout le Peuple vint au-devant de lui; deſorte qu'il jugea à propos de ne pas différer davantage à s'en rendre Prince par les intrigues de *Pazzino de Poggio*, de

de *Puccinello de Portique*, de *François Boccanſacchi*, & de *Cecco Guinigi*, qui avoit alors beaucoup de crédit dans la Ville, & que *Caſtruccio* avoit mis dans ſes intérêts: deſorte qu'avec ce ſecours il n'eut pas de peine à ſe faire déclarer Prince; ce qui fut fait par la voix générale du Peuple, & dans toute la ſolemnité requiſe en pareil cas.

DANS ce tems-là, *Frédéric de Baviere*, Roi des Romains, étoit venu en Italie, pour y prendre la Couronne Impériale. *Caſtruccio* alla au-devant de lui, accompagné de cinq-cens Chevaux, & acquit les bonnes-graces de ce Prince, ayant laiſſé pour ſon Lieutenant dans Luques *Pagolo Guinigi*, que la mémoire du pere lui rendoit auſſi cher, que ſi ç'eût été ſon propre fils. Le Roi des Romains reçût *Caſtruccio* avec beaucoup d'honneur, & le fit *Vicaire de l'Empire* dans la Toſcane. Et parceque les Piſantins avoient chaſſé leur nouveau Prince, dont appréhendant le retour par l'appui des *Guelfes*, & ſur-tout de la République de Florence, ils eurent recours à *Frédéric de Baviere*, qui inveſtit auſſi-tôt *Caſtruccio* de cette Souveraineté; ce qu'ils

qu'ils acceptérent, appréhendant quelque choſe de plus fâcheux.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC, après ſon couronnement, retourna en Allemagne, & laiſſa à Rome un Intendant pour les affaires d'Italie. Cependant, tous les Gibelins de Toſcane & de Lombardie, qui ſuivoient le parti de l'Empereur, eurent recours à *Caſtruccio*, chacun lui promettant de le rendre Souverain de leurs Païs, pourvû que, par ſon moyen, ils puſſent y être rétablis. Les Gibelins Florentins, qui traitérent avec lui, furent *Matthieu Guidi*, *Narlo Scolari*, *Lapo Uberti*, *Geroſſi*, *Nardi*, & *Pierre Buonaccorſi*.

CASTRUCCIO, formant le deſſein de ſe rendre maître de toute la Toſcane, jugea à propos de faire ligue avec *Matthieu Viſconti*, Duc de Milan, afin de ſe rendre encore plus redoutable par une telle Alliance; enſuite, il diſpoſa ſon Païs, & la Ville même, à être en état de faire la guerre: & comme il y a cinq portes à *Luques*, il partagea la Ville en autant de Quartiers, qu'il diſciplina, leur donnant à chacun des Capitaines & des Drapeaux; deſorte que, par ce moyen, il pouvoit mettre, en un inſtant, vingt-mille hom-

hommes ſous les armes, ſans compter tout ce qu'il pouvoit tirer de Piſe.

APRÈS s'être fortifié par cette Alliance & par ces préparatifs, il arriva que le Duc de Milan fut attaqué par les *Guelfes* de Plaiſance, qui, après avoir chaſſé les *Gibelins*, furent appuyez par les Florentins & le Roi de Naples, qui leur envoyérent des Troupes : ſur quoi le Duc de Milan pria *Caſtruccio* de faire la guerre à la République de Florence, afin qu'elle fut contrainte par-là de retirer ſes Troupes. En effet, Caſtruccio s'étant jetté dans le Val d'Arne, il prit *Fucequio* & *St. Miniato*, & ravagea tout le Païs; ce qui obligea les Florentins de rappeller leur Armée, qui ne fut pas plûtôt revenue, que Caſtruccio fut contraint de retourner à Luques, par la raiſon dont je vais faire le récit.

IL y avoit, dans cette Ville-là, la Maiſon de *Poggio*, puiſſante pour avoir élevé Caſtruccio juſqu'à la ſouveraine autorité; & comme elle ne trouvoit pas qu'il en eut aſſez de reconnoiſſance, elle ſe joignit avec d'autres Familles conſidérables, pour le chaſſer de la Ville, en la faiſant ſoulever contre lui: deſorte qu'un matin tous ces con-

conjurez prirent les armes, & coururent au Palais du Lieutenant de Caſtruccio, qu'ils aſſaſſinérent pendant qu'il étoit occupé à rendre la juſtice. Et comme ils continuoient à faire ſoûlever le Peuple, *Etienne Poggio*, vénérable vieillard, & homme pacifique, qui n'étoit point entré dans ce complot, vint au-devant d'eux, & les obligea de quitter les armes, offrant de ſe rendre médiateur entre Caſtruccio & eux, & de leur faire obtenir la ſatisfaction qu'ils demandoient.

Les conjurez mirent donc les armes bas avec autant d'imprudence qu'ils avoient eu de légereté à les prendre; car, Caſtruccio, ayant appris cette nouvelle, ne perdit pas un moment à retourner à Luques avec une partie de ſes Troupes, laiſſant l'autre ſous le commandement de Pagolo Guinigi. Mais, ayant trouvé les affaires pacifiées, contre ſon eſpérance, il vit bien qu'il en auroit d'autant plus de facilité à s'aſſeurer de toutes choſes; ainſi, il s'empara de tous les Poſtes néceſſaires. Etienne Poggio, s'imaginant que Caſtruccio lui devoit avoir beaucoup d'obligation, vint le trouver, &, ne demandant point

point de grace pour lui, qui croyoit n'en avoir pas beſoin, intercéda ſeulement pour ſes proches, ſuppliant le Prince de pardonner bien des choſes à la Jeuneſſe, & d'en accorder beaucoup à l'ancienne amitié & aux obligations qu'il avoit à leur Maiſon. Caſtruccio répondit à ce vieillard avec beaucoup de douceur, lui donnant lieu d'eſpérer tout ce qu'il pouvoit ſouhaitter, & l'aſſeurant, *qu'il avoit plus de joie de voir la tranquillité rétablie, qu'il n'avoit eu d'emportement apprenant la révolte ; qu'il remercioit Dieu d'avoir trouvé une occaſion de faire voir ſa clémence & la reconnoiſſance qu'il avoit pour ſes meilleurs amis :* deſorte qu'étant tous venus à lui, ſous ſa parole & ſous celle d'Etienne Poggio, il les fit tous arrêter, & enſuite éxécuter, ſans excepter le Seigneur Etienne même.

PENDANT ce tems-là, les Florentins avoient repris St. Miniato ; ce qui fit penſer à Caſtruccio qu'il ſeroit à propos de finir cette guerre, parce-qu'il ne pouvoit pas s'éloigner de Luques, tant qu'il auroit lieu d'appréhender le ſoûlevement. Il fit donc ſonder ſi les Florentins ſeroient d'humeur à faire une trêve ; à quoi il les trouva très

très disposés, parcequ'ils étoient las de la guerre, dont ils étoient bien aises de ne plus faire les fraix. La trêve fut donc conclue pour deux ans, aux conditions, *que chacun jouïroit de ce dont il se trouvoit en possession.*

CASTRUCCIO, se voyant délivré de la guerre, s'appliqua entièrement à se défaire de tous ceux qui pourroient avoir assez d'ambition pour prétendre à devenir Souverains dans Luques. Il employa divers prétextes pour cela, & il n'épargna aucun de ceux qui pouvoient être suspects, les privant de leur Patrie & de leurs Biens, sans laisser la vie à pas un de ceux qui tomboient entre ses mains: &, pour excuser cette rigueur, il asseuroit *avoir connu par experience, qu'il lui étoit impossible de pouvoir compter sur la fidélité de ces sortes de gens-là.* Pour s'asseurer même davantage de Luques, il y bâtit une Citadelle avec les matériaux des maisons de tous ceux dont il s'étoit défait.

PENDANT qu'il jouïssoit de la paix avec les Florentins, & qu'il se rendoit Prince absolu de Luques, il ne négligeoit rien de tout ce qui pourroit le rendre puissant, sans néanmoins entrer dans

dans aucune guerre ouverte : & comme il avoit une forte paſſion de ſe rendre maitre de Piſtoïe, parce qu'il comptoit avoir un pied dans Florence par cette conquête, il employa toutes ſortes de moyens pour gagner l'amitié des Peuples de la Montagne, & il ſavoit ſi bien ſe ménager avec les différentes factions qui regnoient dans la Ville, qu'il n'y en avoit pas une qui n'eût de la confiance en lui.

CETTE Ville-là étoit depuis longtems partagée en deux principales factions, dont l'une étoit des *Blancs*, & l'autre des *Noirs*. Le Chef des *Blancs* étoit *Sebaſtien de Poſſente* ; & celui des *Noirs* étoit *Jaques de Gia* ; & tous deux entretenoient de très étroites correſpondances avec Caſtruccio, ſouhaittant l'un & l'autre de pouvoir chaſſer leurs ennemis. Enfin, après pluſieurs ombrages donnés & reçûs de part & d'autre, ils en vinrent aux armes. *Jaques de Gia* ſe rendit maitre de la porte de *Florence*, & *Sebaſtien de Poſſente* de celle de *Luques*. Or, comme ils faiſoient plus de fond tous deux ſur Caſtruccio, qu'ils croyoient plus expéditif & plus entreprenant, que ſur les Florentins, les deux partis députérent

rent ſecrettement vers lui, pour en tirer du ſecours. Il promit à *Jaques de Gia*, qu'il viendroit en perſonne; & il s'engagea d'envoyer ſon cher *Guinigi* à *Sebaſtien de Poſſente*. Après donc leur avoir marqué le tems, il envoya Guinigi par le chemin de *Peſcia*; &, pour lui, il marcha droit à *Piſtoïe*. Mais, vers Minuit, Caſtruccio & Guinigi ſe trouvérent tous deux aux portes de la Ville, où ils furent reçûs comme amis; & après être entrés, lorſque Caſtruccio le jugea à propos, il fit le ſignal à Guinigi: après quoi, l'un d'eux tua *Jaques de Gia*, & l'autre, *Sebaſtien de Poſſente*; puis, ils s'aſſeurérent de tous leurs partiſans, tuant les uns, & empriſonnant les autres. Après, ils s'emparérent de la Ville, chaſſérent la Régence du Palais, & contraignirent le Peuple à ſe ſoûmettre, lui remettant pluſieurs vieilles dettes pour le gagner, & lui faiſant beaucoup de promeſſes. Caſtruccio en uſa encore de même envers tous les habitans de la Campagne, qui étoient venus la plûpart pour voir le nouveau Prince. Chacun donc, voyant que c'étoit un homme d'un ſi grand mérite, conſentit volontiers à tout ce qu'il ſouhaitta. IL

IL arriva dans ce tems-là que le Peuple de Rome fit quelques ſéditions à l'occaſion de la cherté des vivres, diſant, *que cela ne venoit qu'à cauſe de l'abſence du Pape, qui étoit à Avignon.* Il ſe plaignoit du gouvernement des Allemands; enſorte que tous les jours il ſe commettoit pluſieurs aſſaſſinats & autres deſordres, ſans que le Lieutenant de l'Empereur pût y remédier, juſquelà, qu'il appréhenda beaucoup que les Romains n'appellaſſent à leurs ſecours le Roi de Naples, & que, par ſon moyen, ils ne le dépouillaſſent de ſon autorité, en rappellant le Pape. Et comme ce Lieutenant n'avoit point d'amis ſi proches que Caſtruccio, il l'envoya preſſer de venir le plus promptement & avec le plus de Troupes qu'il pourroit. Caſtruccio crût ne devoir pas ſe faire prier plus longtems, voulant par-là témoigner ſa reconnoiſſance à l'Empereur, qui étoit trop éloigné de Rome pour remédier lui-même aux deſordres. Guinigi reſtant donc à Luques, Caſtruccio marcha lui-même vers Rome, avec deux-cens Chevaux. Il fut reçû par le Lieutenant de l'Empereur avec tous les honneurs poſſibles; & ſa préſence

ſeule releva tellement le parti de l'Empire, que toutes choſes furent pacifiées ſans répandre de ſang, ni faire d'autres violences, parcequ'il fit venir de Piſe, par la voie de la Mer, grande abondance de grains, dont la diſette avoit donné la naiſſance à tout le tumulte qui s'étoit fait. Enſuite, cenſurant, & puniſſant même, les Chefs du Peuple, il les reduiſit à rentrer volontairement ſous l'autorité du Lieutenant de l'Empereur: &, en reconnoiſſance de tout ce que Caſtruccio venoit de faire, les Romains lui conférérent le Grade de *Sénateur*, avec beaucoup d'autres honneurs. Il voulut recevoir cette Dignité avec beaucoup de pompe, ayant fait faire une robbe de brocard d'or, ſur le devant de laquelle il avoit fait broder ces mots: *Il eſt ce qu'il plait à Dieu*; & ſur le derriere, *Il ſera ce que Dieu voudra.*

PENDANT ce tems-là, les Florentins, qui n'étoient pas contens que Caſtruccio ſe fût rendu Maitre de Piſtoïe pendant la tréve, cherchoient les moyens de faire ſoulever la Ville contre lui; ce qu'ils jugeoient facile à cauſe de ſon abſence. Entre les Refugiez de Piſtoïe, qui ſe trouvoient à Florence,

rence, il y avoit *Baldo Cecqui* & *Jaques Baldini*, gens d'autorité, & disposés à tout entreprendre. Ils entrérent donc de nuit dans la Ville par le moyen de leurs amis, à qui ils avoient communiqué l'affaire ; &, avec le secours des Florentins, ils s'en rendirent les Maitres, tuant & chassant les partisans de Castruccio, & rendant la liberté à leur Patrie.

CASTRUCCIO ayant appris cette nouvelle, en fut fort touché; desorte que, prenant congé du Lieutenant de l'Empereur, il vint avec ses Gens à grandes journées à Luques. Les Florentins, apprenant son retour, jugérent bien qu'il ne s'endormiroit pas; ce qui les fit résoudre à le prévenir, & à entrer les prémiers dans le *Val de Nievole*, parceque, se rendant maitres de cette Vallée, ils coupoient le chemin qui pouvoit conduire à Pistoïe. Ainsi, ayant assemblé une grosse Armée, composée de tout ce que purent fournir les amis du Parti *Guelfe*, ils entrérent dans le Territoire de Pistoïe.

D'AUTRE CÔTÉ, Castruccio vint avec ses Troupes à *Mont Carle* ; &, ayant appris où étoit l'Armée des Flo-

rentins, il réſolut de ne la point attaquer dans les Plaines de Piſtoïe, ni de l'attendre dans celle de Peſcia; mais, de faire enſorte, s'il étoit poſſible, d'en venir aux mains dans le Défilé de *Seravalle*, où il eſpéroit une victoire aſſeurée, parceque ſes ennemis étoient forts de quarante-mille hommes, & que lui n'en avoit que douze-mille; mais, qui étoient gens choiſis.

CEPENDANT, quoiqu'il ſe confiât ſur la valeur de ſa petite Armée, & ſur ſa propre habileté, il appréhendoit pourtant, en combattant dans une Plaine, d'être enveloppé de toutes parts par les ennemis. *Seravalle* eſt un Château entre Peſcia & Piſtoïe, ſitué ſur une Colline qui ferme le Val de Nievole: il n'eſt pas, à proprement parler, ſur le paſſage, mais un peu au-deſſus, environ deux portées de fuſil. L'Endroit par où on paſſe eſt plûtôt étroit qu'eſcarpé; car, il s'éleve de tous les côtez en pente douce, & ſa largueur ſur la Colline pourroit être occupée par vingt hommes de front. C'étoit-là l'Endroit où Caſtruccio avoit deſſein d'engager l'ennemi à en venir aux mains, afin que ſa petite troupe pût combattre avec plus d'avantage,

&

& qu'elle ne pût pas appercevoir la grande quantité de Gens à qui elle avoit affaire.

LE Château de *Seravalle* étoit entre les mains d'un Seigneur Allemand, nommé *Manfredi*, qu'on laiſſoit Maitre du Lieu, comme étant ſur les Confins de Luques & de Piſtoïe, l'une & l'autre le laiſſant en paiſible poſſeſſion, parcequ'il s'étoit engagé à demeurer toûjours neutre, & que, d'ailleurs, la Place étoit aſſez forte. Mais, ces brouilleries étant ſurvenues entre les Florentins & Caſtruccio, celui-ci ſouhaittoit d'être Maitre de ce Poſte; deſorte qu'il lia une étroite intelligence avec un habitant du Lieu, qu'il avoit engagé à recevoir quatre-cens hommes de ſes Troupes la veille du combat, & à aſſaſſiner le Sieur *Manfredi*.

AYANT pris ces meſures, il ne décampa point de devant *Mont-Carle*, afin d'encourager davantage les Florentins à paſſer dans la Vallée. Eux, qui ſouhaittoient d'éloigner la guerre de Piſtoïe, & de la porter dans cette Vallée, vinrent camper ſous *Seravalle*, en deſſein de paſſer le lendemain la Colline. Mais, Caſtruccio s'empara ſans bruit du Château pendant la nuit;

& à minuit il partit de devant Mont-Carle, arrivant le matin à la ſourdine au pied de *Seravalle*. Ainſi, dans le même moment, les Florentins & lui montoient la Colline.

CASTRUCCIO avoit rangé ſon Infanterie par le chemin ordinaire; & il avoit jetté ſur la main gauche, du côté du Château, une troupe de quatre-cens Chevaux. D'autre côté, les Florentins avoient envoyé devant leur Armée un Corps de Cavalerie, auſſi de quatre-cens Chevaux, ayant enſuite fait marcher leur Infanterie derriere cette Gendarmerie; & ils ne s'attendoient pas de rencontrer Caſtruccio ſur la Colline, parcequ'ils n'avoient aucun ſoupçon qu'il ſe fût rendu maître de Seravalle. La Cavalerie Florentine étant donc arrivée ſur cette Hauteur, elle fut fort ſurpriſe de découvrir l'Infanterie ennemie, dont elle ſe trouva ſi proche, que les Gendarmes eurent à peine le tems de mettre & d'attacher leurs cuiraſſes & leurs caſques. Etant donc attaqués à l'improviſte par des gens qui y étoient préparés, ils furent pouſſés avec une grande furie, à laquelle ils réſiſtérent peu, à la réſerve de quelques-uns, qui firent tête.

MAIS,

MAIS, cette nouvelle étant répandue dans toute l'Armée Florentine, la confuſion ſe mit par-tout; l'Infanterie tomboit ſur la Cavalerie, & la Cavalerie ſur l'Infanterie. Les Officiers Généraux ne pouvoient aller dans tous les Endroits où ils étoient néceſſaires, à cauſe que le Défilé étoit trop étroit: deſorte qu'ils ne ſavoient ce qu'ils avoient à faire; & même ils n'auroient pû l'éxécuter. Cependant, l'Infanterie ennemie défaiſoit entièrement la Cavalerie des Florentins, qui ne pouvoit pas ſe défendre, à cauſe du deſavantage du Terrein; & les Gendarmes ſe battoient le moins mal qu'ils pouvoient, plus par la néceſſité de faire ferme, que par valeur; car, étant battus en flanc par les Montagnes, ayant derriere eux leurs Gens, & en tête l'ennemi, il ne leur reſtoit aucun Endroit pour échapper.

MAIS, Caſtruccio voyant que la tête de ſon Armée n'étoit pas aſſez forte pour contraindre les Florentins à prendre la fuite, il envoya dans le Château mille Fantaſſins, qu'il fit deſcendre avec quatre-cens Chevaux, qu'il avoit eu la précaution d'envoyer devant, & tous ces Gens-là donnérent

en flanc, avec tant de furie, ſur l'Armée Florentine, qu'elle ne put en ſoûtenir la violence ; deſorte qu'elle prit la fuite, étant vaincue, plus par le deſavantage du Terrein, que par la force de l'ennemi. Ceux qui commencérent à ſe mettre en déroute étoient dans les derniers rangs les plus proches de Piſtoïe ; &, s'étendant après cela dans la Plaine, chacun pourvût à ſa ſauveté le moins mal qu'il pût.

CETTE défaite fut grande & ſanglante. Il y eut beaucoup d'Officiers Généraux priſonniers, entre leſquels ſe trouvérent *Bandino de Roſſi*, *François Brunelleſqui*, & *Jean de la Toſa*, tous des Prémieres Maiſons de Florence. Il y en eut encore beaucoup d'autres de la Toſcane & du Royaume de Naples, que le Roi *Robert* avoient envoyés dans l'Armée Florentine, en faveur des Guelfes.

DE'S que les habitans de Piſtoïe eurent appris cette grande nouvelle, ils chaſſérent les Guelfes, & ſe donnérent à Caſtruccio, qui, ne s'en tenant pas-là, prit encore *Prato* & tous les Châteaux de la Plaine, tant en de-ça qu'au de-là de l'Arne. Puis, il vint camper avec toute ſon Armée dans la Plaine

Plaine de *Peretola*, à deux Milles de Florence, où il s'arréta pluſieurs jours à partager le butin à ſes ſoldats; à faire mille réjouïſſances ſur cette grande victoire: à faire battre monnoye, en dépit de la République; & à donner des prix pour des courſes d'hommes & de femmes à cheval. Il tâcha, en même tems, de corrompre quelques-uns des Prémiers de Florence, afin qu'il lui livraſſent la nuit quelqu'une des portes de la Ville: mais, la trame étant découverte, les traitres furent pris & décapités. Les principaux d'entr'eux étoient *Thomas Lupacci* & *Lambertuccio Freſcobaldi*.

Les Florentins ſe trouvérent tout étourdis de ce rude coup; & ne voyoient preſque plus d'eſpérance de conſerver leur liberté: deſorte que, pour s'aſſeurer d'être puiſſamment ſecourus par le Roi de Naples, ils lui envoyérent des Ambaſſadeurs, avec plein-pouvoir de donner à ce Prince la ſouveraineté de leur Etat; ce qu'il accepta, non tant à cauſe de l'honneur qu'il en recevoit, que parcequ'il ſavoit que rien n'étoit de plus dangereuſe conſéquence pour ſon Royaume, que de voir le parti des Guelfes

„ te animée contre nous par les der-
„ niers châtimens qu'elle en a reçûs.
„ Vous avez pour voiſins les Floren-
„ tins, irrités & mattés, mais non pas
„ détruits par la violente guerre que
„ je leur ai faite; & je ſuis perſuadé,
„ que la nouvelle de ma mort leur ſe-
„ ra plus agréable, que ne leur pour-
„ roit être la conquête de toute la
„ Toſcane. „

„ VOUS ne pouvez point compter
„ ſur le Duc de Milan, ni ſur l'Empe-
„ reur, parceque ce ſont des Princes
„ éloignés, lents à ſecourir leurs amis,
„ & enſévelis dans l'oiſiveté. Toutes
„ vos eſpérances doivent donc être
„ fondées ſur vôtre valeur, ſur la mé-
„ moire de la mienne, & ſur le cré-
„ dit que cette derniere victoire vous
„ donne; & ſi vous ſçavez la ména-
„ ger avec prudence, elle vous met-
„ tra en état de faire une bonne paix
„ avec les Florentins; car, comme la
„ perte qu'ils viennent de faire les ab-
„ bat extrêmement, ils doivent eux-
„ mêmes rechercher le repos J'ai
„ toûjours cherché de rompre avec
„ eux, me flattant que leur haine ſe-
„ roit la ſource de ma gloire & de ma
„ grandeur: vous, au contraire, ap-

„ pli-

„ pliquez tous vos ſoins à acquérir
„ leur amitié ; car, il n'y a qu'elle qui
„ puiſſe affermir vôtre État & vôtre
„ tranquillité. Rien n'eſt de plus gran-
„ de conſéquence en ce Monde, que
„ de ſe bien connoitre, & de ſavoir
„ proportionner la grandeur de ſon
„ courage aux forces de la fortune ;
„ ſur-tout, il faut qu'un Prince, qui ne
„ voit pas en ſoi de talens pour la
„ guerre, acquiere l'art de regner par
„ la paix. C'eſt a quoi vous devez
„ vous étudier, ſi vous ſuivez mes
„ conſeils, & tâcher de poſſéder en
„ repos les fruits de mes travaux
„ & des riſques que j'ai courus. Vous
„ y réüſſirez aiſément, ſi vous faites
„ l'eſtime que vous devez des leçons
„ que je vous donne. Ainſi, vous m'au-
„ rez deux obligations : la prémiere,
„ de vous avoir laiſſé un raiſonnable
„ Empire ; la ſeconde, de vous avoir
„ donné les moyens de le conſerver. „

APRE'S que Caſtruccio eut fini ce diſcours, il fit appeller tous les plus conſidérables habitans de Luques, de Piſe, & de Piſtoïe, qui faiſoient la guerre dans ſon Armée, & après leur avoir préſenté Guinigi comme leur Souverain, & commandé de lui prê-

ter

ter le ſerment de fidélité, il mourut, laiſſant une glorieuſe mémoire dans le Monde, & une douleur très amere à tous ſes amis. On lui fit de pompeuſes funérailles, & il fut inhumé dans l'Egliſe de *St. François* à Luques.

POUR Guinigi, ſon mérite n'égalant pas celui de Caſtruccio, il eut une fortune bien plus baſſe; car, en peu de tems, il perdit l'Etat de Piſtoïe; enſuite celui de Piſe; & la ſouveraineté de Luques eut peine à demeurer dans ſa Maiſon juſqu'à la troiſieme race.

TOUT ce que nous avons dit juſqu'ici fait voir que Caſtruccio étoit un homme rare, non ſeulement pour des ſiecles comme le nôtre, mais auſſi pour les plus purs de l'Antiquité. Il étoit fort grand, & bien proportionné de ſa perſonne; il avoit la phiſionomie ſi charmante, & tant de douceur dans la converſation, que jamais perſonne n'eſt ſorti mal-content d'auprès de lui. Ses chevaux tiroient un peu ſur l'ardent, & il les portoit courts, n'ayant jamais rien ſur la tête, quelque mauvais tems qu'il fit. Il étoit obligeant à ſes amis; terrible à ſes ennemis; juſte & équitable pour

ſes

ſes Sujets, mais infidèle aux étrangers; car, tant qu'il pouvoit vaincre par la ruſe, il n'y employoit jamais la force, diſant que ce n'étoit pas la maniere de vaincre, mais la victoire, qui portoit un Conquérant à la gloire.

JAMAIS homme ne s'expoſa plus hardiment, que lui, aux dangers, & jamais on n'en ſortit avec tant de prudence; & il avoit pour maxime, *Qu'un homme de mérite doit tout entreprendre & ne s'étonner de rien, parceque Dieu favoriſe les grands courages, dont il ſe ſert pour châtier les autres.*

IL avoit des repliques vives & ſouvent très mordantes; & comme il n'épargnoit pas les gens, il ne trouvoit pas mauvais qu'on ne l'épagnât point auſſi. Voilà l'origine de tant de bons mots qui viennent de lui, & de tant d'autres qu'il s'eſt laiſſé dire ſans ſe fâcher. En voici quelques-uns. Ayant fait un jour acheter une perdrix un Ducat, un de ſes amis lui en faiſoit quelque reprimande; à quoi Caſtruccio répondit, qu'elle ne coûtoit qu'un Sol. Mais, comme on lui aſſeuroit qu'elle coûtoit un Ducat, *Hé bien*, dit-il, *un Ducat pour moi eſt moins qu'un Sol pour*

un autre. Ayant auprès de lui un flatteur, il cracha ſur ſon habit par mépris; à quoi le flatteur répondit, *Que ſi les pecheurs ſe mouilloient tant pour prendre un petit poiſſon, je veux bien m'expoſer à quelques goutes d'eau pour attraper une groſſe baleine comme vous.* Caſtruccio, bien loin de ſe fâcher de ce mot, le récompenſa. Comme on lui reprochoit qu'il vivoit trop ſplendidement, il répondit, *Que ſi c'étoit-là un péché, on ne feroit pas de ſi grandes fêtes dans les jours des Saints.* Un jour, paſſant par une rue de la Ville, il vit un jeune-homme, qui ſortoit de chez une femme ſuſpecte, & qui rougit en le voyant. *Caſtruccio* lui dit: *O mon ami! il faloit avoir honte d'y entrer, & non pas d'en ſortir.* Voyant à la Cour un Philoſophe, il lui dit: *Vous autres, vous faites comme les chiens, vous n'allez que dans les maiſons où vous croyez trouver le plus à manger. C'eſt tout le contraire*, dit le Philoſophe; *car, nous reſſemblons aux Médecins, qui ne vont d'ordinaire que dans les maiſons où on a le plus de beſoin de guériſon.* Comme il alloit de *Piſe* à *Livourne* par eau, il ſurvint une groſſe tempête, qui jetta *Caſtruccio* dans les plaintes &

dans

dans l'impatience. Un de ceux qui voyageoient dans la même barque lui en fit des reproches, l'accuſant de trop de timidité, & ajoûtant, que, pour lui, il ne craignoit rien. *Je n'en ſuis pas ſurpris*, dit *Caſtruccio*; *car, chacun ne doit craindre pour ſa vie qu'autant qu'elle vaut.* Quelqu'un ſe vantoit un jour devant lui d'avoir beaucoup lû. *Il vaut mieux*, dit *Caſtruccio*, *avoir beaucoup retenu.* Comme quelqu'un ſe glorifioit de boire beaucoup, & de ne point s'enyvrer, il lui dit: *Il n'eſt point de vache qui n'en faſſe autant.* Quelquefois il s'amuſoit avec une jeune perſonne, & un ami lui diſant qu'il étoit indigne de lui de ſe laiſſer prendre par une femme: *Vous vous trompez*, répondit-il, *ce n'eſt pas elle qui me prend, c'eſt moi qui la tiens.* Quelqu'un lui reprochoit qu'il faiſoit trop bonne chere; *Caſtruccio* lui dit: *Vous ne voudriez pas tant dépenſer? Non*, répondit le Cenſeur. *Vous êtes donc*, dit-il, *plus avare que je ne ſuis ſenſuel.* Il fut un jour invité à ſouper par le Seigneur *Bernardi*, un des plus riches & des plus ſplendides Citoyens de *Luques.* Quand *Caſtruccio* fut arri-

vé chez lui, il le mena dans une ſale, tendue de tapiſſerie & de broderie d'or, & dont le pavé étoit couvert d'une Moſaïque de pierres fines, qui repréſentoient, par leurs diverſes couleurs naturelles, des feuilles, des fleurs, & d'autres figures. *Caſtruccio*, voyant tant de belles choſes, cracha au viſage de ſon hôte, diſant, *qu'il ne voyoit point d'endroit dans ce magnifique Lieu, où il pût le faire avec moins de chagrin pour lui.* S'étant informé de quelle maniere mourut *Céſar*: *Plût au Ciel*, dit-il, *que je mouruſſe de même.* Il fut un jour invité chez un de ſes Officiers, où pluſieurs femmes furent auſſi invitées, & il y paſſa la nuit en buvant, danſant, & badinant, plus qu'il ne convenoit à ſa grandeur, deſorte qu'un ami le lui reprocha : mais, il répondit, *Que qui ſçait être ſage de jour ne paſſera jamais pour fol la nuit.* Quelqu'un lui demandoit un jour une grace, & il feignoit de n'entendre pas ; deſorte que cet homme ſe jetta à genoux devant lui ; de quoi *Caſtruccio* le reprit ; mais, le Suppliant lui dit: *C'eſt vous qui en êtes cauſe, puiſque vous n'avez des oreilles qu'à vos ſouliers.* Cette répon-

réponſe lui procura plus qu'il ne demandoit. Quelqu'un lui demandoit auſſi une faveur avec beaucoup de paroles inutiles: *Si jamais vous voulez obtenir quelque choſe de moi*, dit-il, *envoyez-moi un autre harangueur que vous.* Un autre lui fit encore un long & ennuyeux diſcours pour une ſemblable choſe, & à la fin lui dit, *Je vous aurai laſſé ſans doute. Nullement*, dit *Caſtruccio*; *car, je n'ai pas apperçu que vous m'aïez parlé.* Parlant d'un homme qui avoit été d'une grande beauté dans ſa jeuneſſe, & qui étoit de fort bonne mine étant homme fait, il avoit coûtume de dire, *Qu'il étoit fort injuſte d'avoir autrefois ôté les maris à leurs femmes, & à preſent d'ôter les femmes à leurs maris.* Il dit un jour à un envieux, qu'il voyoit rire: *Eſt-ce le malheur de quelqu'un, ou ton propre bien, qui te rend ſi gai?* Après qu'il eut fait mourir un des Prémiers de *Luques*, qui avoit été la cauſe de ſa grandeur, & que quelqu'un lui reprochoit d'avoir fait mourir ſon plus vieux ami, *Cela n'eſt pas vrai*, dit-il, *je n'ai fait mourir qu'un nouvel ennemi.* Il louoit beaucoup ceux qui diſoient qu'ils vou-

loient ſe marier, mais qui n'en faiſoient rien, auſſi-bien que ceux qui parloient ſouvent de voyages ſur Mer, mais qui ne s'embarquoient jamais. Comme on lui demandoit de quelle maniere il vouloit être inhumé après ſa mort, *Le viſage contre terre*, dit-il; *car, je ſçai qu'en ce tems-là tout ce Païs ira à l'envers.* Un jour on lui demandoit comment il faloit manger pour ſe bien porter; *C'eſt ſelon les gens*, dit-il; *car, un riche doit manger quand il a faim; & un pauvre, quand il peut.* Il mépriſoit fort l'affectation & la moleſſe; deſorte que, voyant un jour un homme de ſa Cour, qui ſe faiſoit lier quelque ruban par un valet de chambre, il lui demanda, *Si, pour ne point trop ſe fatiguer à table, il n'obligeoit pas auſſi ce ſerviteur-là à l'abbécher?* Voyant un homme d'une vie aſſez ſuſpecte, qui avoit fait écrire en Latin ſur ſa maiſon: DIEU VEUILLE LA GARDER DES MÉCHANS; *Il ne faut donc pas*, dit-il, *que le Maître y entre jamais.* Paſſant dans une rue, où il vit une petite maiſon, qui avoit une grande porte; *J'appréhende fort*, dit-il, *que cette maiſon ne s'enfuie par cette porte.* Il diſputoit un jour avec l'Am-

l'Ambaſſadeur de Naples, au ſujet de quelques effets appartenans à des gens relégués ; & comme il s'aigriſſoit, l'Ambaſſadeur lui dit : *Vous n'avez donc point peur du Roi ? Caſtruccio* répondit : *Eſt-ce un bon ou un méchant homme, vôtre Roi ?* L'Ambaſſadeur dit, *qu'il étoit bon Prince. Pourquoi donc*, continua *Caſtruccio*, *voulez-vous que j'aïe peur d'un bon homme ?*

L'ON pourroit rapporter encore bien des choſes qu'il a dites, où l'on verroit toûjours de l'eſprit, & ſouvent de la grandeur d'ame ; mais, ce que j'en viens de dire ſuffit, pour faire voir quel homme c'étoit. Il vécut quarante-quatre ans ; & dans quelque état qu'il ait paſſé ſa vie, il l'a toûjours paſſée en Prince. Et comme l'Hiſtoire eſt remplie des marques de ſa grandeur, il voulut auſſi que la Poſtérité n'ignorât pas ſes diſgraces, ayant fait attacher, dans le mur de ſon Palais, les fers dont il avoit été enchaîné quand il fut mis en priſon. Au-reſte, n'ayant pas été inférieur, ni à *Philippe de Macédoine*, ni à *Scipion l'Africain*, il mourut auſſi à l'âge de l'un & de l'autre : &, ſans doute, il

les auroit ſurpaſſé tous deux, ſi, au lieu de la petite Ville de *Luques*, il eût eu, pour théatre de ſa gloire, la Monarchie de Macédoine & l'Empire des Romains.

Fin de la Vie de Caſtruccio Caſtracani.

RE-

RECIT
DE LA
MANIERE
DONT SE SERVIT
LE DUC DE VALENTINOIS,

Pour ſe défaire de Vitelli, *d'*Olivier de Fermo, *du Seigneur* Pagolo, *& du Duc de* Gravine, *de la Maiſon des* Urſins;

PAR

NICOLAS MACHIAVEL:

APRÈS qu'*Arezzo*, & les autres Places du *Val de Guiane*, ſe furent révoltées contre les *Florentins*, ils en firent de grandes plaintes à *Louis XII.*, qui étoit alors en Lombardie; &, à ce ſujet,

jet, ils calomniérent extrêmement auprès de ce Monarque le *Duc de Valentinois*, qui fut obligé d'aller en Cour pour s'en juſtifier. Etant de retour à *Imola*, il forma le deſſein de dépoſſéder *Bentivoglio* de la Ville de *Boulogne*, afin d'en faire la Capitale des États qu'il poſſédoit dans la *Romagne*.

MAIS, les *Vitelli*, les *Urſins*, & leurs amis, ayant eu le vent de ce projet, ils jugérent que le Duc devenoit trop puiſſant, & qu'il étoit à craindre, qu'après la conquête de Boulogne, il ne travaillât à les détruire tous, afin d'être le ſeul Prince Italien qui eût les armes à la main. Là-deſſus, ils convoquérent une Aſſemblée dans un Lieu appellé *Magione*, au Territoire de *Pérouſe*. Dans ce Rendez-Vous ſe trouvérent le *Cardinal Pagolo*, le *Duc de Gravine des Urſins*, *Vitelli*, *Olivier de Fermo*, *Jean Paul Baillioni*, Tyran de *Pérouſe*, & *Antoine Venafre*, Député par *Pandolfe Petrucci*, Souverain à *Sienne*. Là l'on parla de la grandeur du Duc de Valentinois, de ſon courage, & de la néceſſité qu'il y avoit de borner ſon ambition, qui pourroit les faire périr eux-mêmes

avec

avec les autres. Ils réſolurent donc de ne point abandonner les Bentivoglio, & de chercher les moyens de mettre les Florentins dans leurs intérêts : ainſi, ils envoyérent par-tout des Agens, promettant du ſecours aux uns, & ſollicitant les autres à ſe joindre à eux contre l'ennemi commun.

L'ITALIE fut bien-tôt remplie de la nouvelle de cette Aſſemblée; & les Sujets du Duc, qui lui étoient ſoûmis à regret, particulierement les habitans de la *Duché d'Urbin*, en conçûrent l'eſpérance de quelque changement favorable pour eux. Pendant donc que les eſprits étoient ainſi dans l'attente, quelques Particuliers de la Ville d'*Urbin* formérent le deſſein de ſe rendre maitres de la Place de *St. Leo*, qui étoit entre les mains du Duc; & voici la maniere dont ils s'y prirent. Le Gouverneur fortifioit cette Place, & comme il faiſoit conduire des pieces de charpente, les conjurez gagnérent des gens, pour faire renverſer des poutres ſur le pont levis, afin qu'avec cet embarras on ne pût le lever: ainſi, ſe ſervant de l'occaſion, ils entrérent dans la Place, dont la priſe étant ſçûë, incontinent tout l'Etat ſe ſoûleva, &

rappella le *Duc d'Urbin*, ſe confiant que les Alliez, qui s'étoient aſſemblés à *Magione*, leur envoyeroient du ſecours. En effet, dès qu'ils eurent appris cette nouvelle, ils jugérent qu'il faloit en profiter. Auſſi-tôt ils aſſemblent des Troupes, & ſe mettent en campagne, pour prendre les reſtes des Places qui pourroient être encore entre les mains du *Duc de Valentinois*. Ils envoyérent en même tems encore à *Florence*, pour faire de nouveaux empreſſemens à cette République, *afin qu'elle entrât dans cette Alliance, & qu'elle leur aidât à détruire cet ennemi du genre-humain; que la partie étoit comme gagnée; & qu'il ne falloit pas ſe flatter de recouvrer jamais une occaſion de cette nature, ſi on avoit la négligence de n'en pas profiter.*

MAIS, les Florentins, conſervant toûjours contre les Vitelli & les Urſins une haine qui avoit été excitée par diverſes raiſons, bien loin de ſe joindre à cette ligue, députérent *Nicolas Machiavel*, Sécretaire de la République, vers le Duc de Valentinois, pour lui offrir leur ſecours & leur retraite contre tous ſes nouveaux ennemis. Ce Duc étoit dans *Imola*, rempli de frayeur

par

par la rebellion de ſes Troupes: deſorte qu'il ſe trouvoit ſans Armée, avec une groſſe guerre ſur les bras.

CEPENDANT, il reprit courage ſur les offres des Florentins, & il réſolut de tirer la guerre en longueur par ſes négociations, & par le moyen du peu de Troupes qui lui reſtoient. Cependant, il travailloit à ſe procurer de différens ſecours; ce qu'il éxécuta en deux manieres: la prémiere fut, d'envoyer demander des Troupes au *Roi de France*; & l'autre étoit, en prenant à ſes gages tous les Gendarmes, & autres Cavaliers, qu'il pouvoit trouver.

NONOBSTANT tout cela, les ennemis s'avançoient, & étant arrivés vers *Foſſembrune*, ils y trouvérent quelques Troupes du Duc, qu'ils mirent en déroute. Cet échec le fit tourner entiérement du côté de la négociation, pour tâcher d'arrêter cette humeur guerriere de ſes ennemis; & comme il étoit diſſimulé au dernier point, il ne manqua pas de leur faire entendre, que, quoiqu'ils fuſſent les aggreſſeurs dans cette guerre, il vouloit pourtant bien qu'ils poſſédaſſent ce qu'ils avoient conquis; que, pour lui, il ſe contentoit du ſeul titre de Prince, voulant

que la Principauté leur appartint. Enfin, il ſçut ſi bien les tourner, qu'ils lui députérent le *Seigneur Pagolo*, & firent une ceſſation d'armes.

CEPENDANT, le Duc ne s'endormoit pas ſur les préparatifs, employant toute la diligence poſſible à ſe fortifier d'hommes & de chevaux: mais, afin qu'ils ne paruſſent pas, il les diſperſoit dans tous les Lieux de la Romagne. Pendant ce tems-là, il lui étoit encore arrivé cinq-cens lances françoiſes: & bien qu'il ſe trouvât deſormais en état de ſe venger de ſes ennemis à force ouverte, il crut néanmoins qu'il lui ſeroit plus ſeur & plus avantageux de les tromper; ainſi, il continua toûjours ſes négociations.

ENFIN, il conduiſit ſi bien l'affaire, qu'il conclut la paix avec eux, dont les articles furent: *Qu'il leur confirmeroit leurs anciennes charges: qu'il leur donneroit quatre-mille Ducats en argent comptant: Qu'il ne feroit point la guerre aux Bentivoglio, s'étant même allié avec le Chef de la Maiſon: Qu'enfin ils ne ſeroient point obligés de le venir trouver, qu'autant qu'ils le jugeroient à propos.*

EUX, d'autre côté, s'engagérent *à rendre au Duc la Duché d'Urbin & tout*

ce

ce qu'ils avoient pris ſur lui : de le ſervir dans toutes ſes expéditions : de ne faire jamais la guerre à perſonne ſans ſon conſentement ; & de n'entrer jamais au ſervice de qui que ce fût, ſans ſa permiſſion.

APRE'S la concluſion de ce Traité, *Guide Ubaldo, Duc d'Urbin*, ſe refugia encore une fois à *Veniſe*: mais, devant que de partir, il fit raſer toutes les Places de cet Etat, parceque, ſe confiant aſſez à ſes Sujets, il ne vouloit pas que des Places, qu'il ne pouvoit défendre lui-même, fuſſent entre les mains d'un autre, & qu'il s'en ſervit à opprimer ſes plus fidèles amis.

MAIS, après que le Duc de Valentinois eut conclu cette paix, il quitta Imola pour aller à *Céſene*, ayant auparavant diſtribué ſes Troupes & les Gendarmes François par toute la Romagne. Il demeura à Céſene pluſieurs jours à conſulter, avec les Envoyez de *Vitelli* & des *Urſins*, ce qu'il ſeroit à propos d'entreprendre. Ces Chefs étoient avec leurs Troupes dans la Duché d'Urbin ; &, après pluſieurs conférences, il ne fut rien conclu ; deſorte qu'ils députérent vers le Duc *Olivier de Fermo*, pour lui offrir d'entrer dans la Toſcane, ou bien d'aller pren-

prendre *Sinigaille*. Le Duc répondit, *qu'il vouloit laiſſer la Toſcane en paix, puiſque les Florentins étoient ſes amis; mais, qu'il approuvoit leur deſſein ſur Sinigaille.*

PEU de tems après, il reçût nouvelles de la priſe de la Ville; mais, que le Château tenoit bon, le Gouverneur diſant qu'il vouloit le remettre en mains propres au Duc même, & non point à d'autres; ce qui fut cauſe que ſes Chefs d'Armée l'invitérent à venir en perſonne. Le Duc trouva l'occaſion favorable, parce qu'elle ne pouvoit leur donner d'ombrage, étant appellé par eux-mêmes, ſans s'être ingéré d'y aller de ſon chef: &, afin de leur donner plus d'aſſeurance, il congédia les Gendarmes François qu'il avoit auprès de lui, à la réſerve des cent hommes d'armes de Monſieur *de Candale*, ſon beau-frere.

IL partit donc de Céſene vers la Mi-Décembre, & vint à Fano; d'où il travailla, avec tout l'artifice poſſible, à perſuader à Vitelli & aux Urſins de l'attendre à Sinigaille; leur marquant, que tant de défiance ne pouvoit pas laiſſer durer longtems le Traité qu'ils avoient fait enſemble; que, pour lui, ſon

ſon humeur étoit de ſe prévaloir des bons conſeils & du ſecours de ſes amis. Et quoique Vitelli eût beaucoup de répugnance, ſe ſouvenant depuis la mort de ſon frere, qu'il ne faut pas offenſer un Prince & enſuite ſe fier à lui; néanmoins, étant perſuadé par Pagolo Urſini, que le Duc avoit gagné par des préſens & par des promeſſes, il conſentit enfin de l'attendre.

QUAND le Duc ſçût l'affaire conclue, il la communiqua à huit de ſes plus confidens, leur ordonnant de ſe mettre deux à deux aux côtez de chacun de ces quatre Généraux qui devoient venir au devant de lui; & leur marquant à chacun celui auprès de qui ils devoient ſe placer, comme pour lui faire honneur, le tenant toûjours entre eux deux, & l'entretenant juſques dans Sinigaille, ſans le laiſſer ſortir d'avec eux, juſqu'à-ce qu'ils fuſſent arrivés au logis deſtiné pour ſa perſonne, & que-là il les eût fait arrêter. Après cette précaution, le Duc partit de Céſene le 30. Décembre mille cinq-cens-&-deux. Puis, il donna ordre que toutes ſes Troupes, qui montoient à plus de dix-mille-hommes d'Infanterie & plus de deux-mille Chevaux, ſe trou-

trouvaſſent, à la pointe du jour ſuivant, ſur le Metauro, petite Riviere diſtante de Fano environ cinq Milles, & qu'elles l'attendiſſent-là. Il y arriva enfin le dernier de Décembre, & fit d'abord marcher deux cens Chevaux; enſuite l'Infanterie; puis, le reſte de la Cavalerie, au milieu de laquelle il étoit en perſonne.

FANO & Sinigaille ſont deux Villes de la Marche d'Ancone, ſur le bord du Golfe Adriatique, & éloignées l'une de l'autre de quinze Milles; enſorte qu'allant de Fano à Sinigaille, on a les Montagnes ſur la droite. Leur pente s'approche quelquefois ſi près de la Mer, qu'en bien des Lieux l'eſpace qui les ſépare eſt très peu de choſe; & dans les Endroits où elles s'éloignent le plus, l'eſpace ne contient pas deux Milles.

LA Ville de Sinigaille n'eſt éloignée du pied de ces Montagnes, que d'une portée de mouſquet; & il n'y a pas un Mille entre la Mer & elle. Du côté de la Ville, en tirant vers Fano, il y a une petite Riviere. Devant la porte il y a un Fauxbourg, avec une Place publique, qui eſt bornée d'un côté par la levée de la Riviere.

LES

LES Vitelli & les Urſins ayant donc fait les préparatifs néceſſaires pour recevoir le Duc en perſonne, ils firent retirer leurs Troupes dans pluſieurs Lieux, éloignés d'environ ſix Milles de Sinigaille, afin de faire place à celles du Duc. Ils n'avoient laiſſé auprès d'eux, que la Troupe d'Olivier de Fermo, qui ne faiſoit que mille Fantaſſins & cent-cinquante Gendarmes, qui étoient logés dans le Fauxbourg.

QUAND le Duc de Valentinois eut donné ſes ordres, il marcha vers Sinigaille; & lorſque la tête de ſa Cavalerie arriva au pont, au lieu de le paſſer, elle ſe mit en haie pour laiſſer paſſer l'Infanterie, qui, ſans faire halte, entra dans la Ville. Alors, Vitelli, le Seigneur Pagolo, & le Duc de Gravine, étant montés ſur leurs mules, allérent au devant du Duc, étant accompagnés d'un petit nombre de Gendarmes. Vitelli étoit ſans armes, avec un air abbattu, comme s'il eût préſenti ſon deſaſtre; & ceux qui le voyoient, ſe ſouvenant de ſa grandeur & de ſon courage, ne pouvoient le regarder ſans étonnement. L'on aſſeure même, qu'en quittant ſes Gens pour venir à Sinigaille, il leur dit comme un dernier

nier adieu ; *il recommanda, aux principaux Officiers de ſes Troupes, ſa Maiſon & tout ce qu'il avoit de plus cher :* &, parlant à ſes petits enfans, il les exhorta à penſer bien plûtôt à la valeur *de leurs Ancêtres, qu'à leur fortune.*

ENFIN, ils arrivérent vers le Duc, & ils le ſaluérent avec beaucoup d'honnêteté. Lui, de ſon côté, leur fit bon viſage. Auſſi-tôt ils ſe trouvérent chacun au milieu de ceux qui avoient le mot pour cela. Mais, le Duc ayant apperçû qu'*Olivier de Fermo* manquoit, parcequ'il étoit demeuré dans le Fauxbourg, où étoient logés ſes ſoldats, qu'il exerçoit dans la Place publique, il fit ſigne à *Don Michel*, qui devoit ſe charger de lui, de faire enſorte qu'il n'échapât point. *Don Michel* partit auſſi-tôt ; &, ayant trouvé *Olivier de Fermo*, il lui dit, que ce n'étoit pas le tems d'exercer à preſent des ſoldats, & qu'il faloit plûtôt les mettre dans leurs logis, de peur que les Gens du *Duc* ne s'en emparaſſent ; qu'ainſi il devoit les loger, & venir avec lui au devant du Duc ; ce qu'il fit ; & le Duc arrivant en même tems, il l'appella. Auſſi-tôt *Olivier de Fermo* lui fit la révérence, & le ſuivit avec les autres.

DES-

DE'S qu'on fut arrivé au logis deſtiné pour le Duc, on mit pied à terre, & l'on entra dans une chambre ſecrette, où le Duc enferma les quatre priſonniers. Incontinent il monta à cheval, & commanda qu'on pillât les Troupes d'*Olivier de Fermo* & des *Urſins*. Les prémieres le furent, parcequ'elles étoient à portée. Mais, celles des *Vitelli* & des *Urſins* étant éloignées, & ayant préſenti la triſte deſtinée de leurs Chefs, eurent le tems de ſe mettre en Corps; &, mettant en pratique la bonne diſcipline qu'ils avoient appriſe ſous les ordres de leurs braves Généraux, ils ſe ſauvérent, malgré leurs ennemis & les habitans du Païs.

MAIS, les ſoldats du Duc, n'étant pas contens du pillage qu'ils venoient de faire, commencérent à ſaccager Sinigaille; ce qu'ils auroient pouſſé juſqu'à l'extrémité, ſi le Duc ne l'eût prévenu par la mort des plus mutins.

DE'S que ce mouvement fut appaiſé, que la nuit fut venue, le Duc trouva à propos de faire mourir *Vitelli* & *Olivier de Fermo*. Pour cet effet, il les fit mener enſemble dans un Lieu, où il les fit étrangler. L'on remarqua qu'ils

qu'ils ne dirent rien, ni l'un ni l'autre, qui fut digne de ce qu'ils avoient été dans le Monde. *Vitelli* pria le Duc de lui obtenir du Pape, ſon pere, une *Indulgence Pléniere* pour tous ſes péchez; & *Olivier de Fermo*, en pleurant, rejettoit ſur *Vitelli* toute la faute d'avoir agi contre les intérêts du Duc. Pour le Seigneur *Pagolo*, & le *Duc de Gravine*, tous deux de la Maiſon des *Urſins*, furent réſervés juſqu'à ce que le Duc eut appris que le *Pape* ſon pere s'étoit aſſeuré de la perſonne du Cardinal *Urſino*, *Archevêque de Florence*, & du Seigneur de *Ste. Croix*. Mais, dès qu'il en eut la nouvelle, il fit étrangler de la même maniere, que les précédens, ces deux autres priſonniers, & l'éxécution ſe fit dans le Château de la Pieve, le 18. de Janvier.

Ici finit le Récit de la Maniere dont le Duc de Valentinois *ſe défit de* Vitelli, *d'*Olivier de Fermo, &c.

POR-

PORTRAIT
DE LA
FRANCE,
PAR
NICOLAS MACHIAVEL.

LE Royaume & les Rois de *France* ſont plus riches & plus puiſſans aujourd'hui, qu'ils n'ont jamais été, pour les raiſons que je vais rapporter.

PRÉMIEREMENT, la Couronne, étant ſucceſſive, s'eſt fort enrichie par-là, parceque quand le Roi n'a point d'héritiers, ſon patrimoine particulier eſt annexé au Domaine du Royaume. Et com-

comme cela eſt arrivé à pluſieurs Rois, la Monarchie en eſt fort augmentée par les différens Etats qu'elle a acquis de cette maniere. C'eſt ainſi que la Duché d'*Anjou* eſt venue en propre à la Couronne : il en arrivera de même à l'égard de la Duché d'*Orléans* & de celle de *Milan*, que *Louïs XII.*, à preſent regnant, laiſſera, après ſa mort, à l'Etat, parcequ'il n'a point d'enfans. Ainſi, tout ce qu'il y a de meilleur dans le Royaume appartient au Domaine Royal, & non pas aux Particuliers.

UNE autre puiſſante raiſon, qui augmente extrêmement le pouvoir du Roi, c'eſt qu'au tems paſſé la France n'étoit pas toute dépendante de lui, à cauſe de la grandeur des Barons du Royaume, qui étoient aſſez forts & aſſez entreprenans pour agir contre les intérêts du Monarque. Tels étoient les *Ducs de Guienne*, de *Bourbon*, &c., qui ſont aujourd'hui fort ſoûmis ; ce qui rend le Roi bien plus puiſſant qu'il n'étoit.

VOICI une autre raiſon ; c'eſt que tous les voiſins de la France entreprenoient aiſément la guerre contr'elle, étant aſſeurés d'être toûjours recueillis

&

& appuyez par quelqu'un de ſes Sujets, comme étoient les *Ducs de Bretagne*, de *Guienne*, de *Bourgogne*, & les *Comtes de Flandre*. C'eſt ce que les Anglois ſavoient bien mettre en uſage; car, lorſqu'ils vouloient faire la guerre au Roi, ils lui ſuſcitoient toûjours de grandes affaires par le moyen de ſes Sujets; & le *Duc de Bourgogne* en faiſoit autant par le moyen d'un *Duc de Bourbon*. Mais, à preſent que la *Bretagne*, la *Guienne*, la Duché *de Bourbon*, & la plus grande partie de la *Bourgogne*, ſont toutes des Provinces réünies à la Couronne, non ſeulement les Etrangers n'ont plus ces moyens de ruiner la *France*, mais même ce ſont de nouvelles forces que le Roi a acquiſes contr'eux; deſorte qu'il en eſt bien plus puiſſant, & eux bien plus foibles.

On peut ajoûter encore cette raiſon; c'eſt que les principaux Barons du Royaume, étant des Princes du Sang Royal, qui peuvent eſpérer de parvenir à la Couronne, quand la Branche Royale viendra à manquer, ont intérêt de maintenir la grandeur d'un Royaume, qu'eux, ou leurs enfans, peuvent un jour poſſéder; & ils ne doi-

vent point ſe mettre en état d'en être déclarés indignes par la rebellion; ce qui fut ſur le point d'arriver au Roi qui regne à preſent, pour avoir pris le parti du *Duc de Bretagne* contre les François, qui le battirent, & le firent priſonnier dans cette guerre; &, après la mort de *Charles VIII.*, il y eut beaucoup de diſpute dans les Etats Généraux du Royaume, dont la plûpart ſoûtenoient que ce Prince étoit déchû de ſon droit naturel, puiſqu'il avoit eu la témérité de faire la guerre à ſa Nation: & il lui en prit bien d'être riche, ayant une grande quantité de vaiſſelle d'argent, qui le mit en pouvoir de faire de grandes libéralitez. D'ailleurs, le *Duc d'Angoulême*, qui naturellement devoit être mis en ſa place, n'étoit qu'un enfant; & ſi, outre ces raiſons, le *Duc d'Orléans* n'eût trouvé encore beaucoup de faveur, jamais les Etats ne l'auroient mis ſur le Trône.

LA derniere raiſon qui rend le Royaume ſi puiſſant, c'eſt que les grandes Terres de France ne ſe partagent point entre les Cadets, comme cela ſe pratique en Allemagne, & en beaucoup d'Endroits de l'Italie; au lieu qu'en

qu'en France, les Terres ſont toutes pour les Ainez, & les Cadets ſont comme ils peuvent, étant entretenus par le Chef de leur Maiſon : d'ordinaire, ils prennent tous le parti des armes ; & c'eſt par-là qu'ils tâchent de faire fortune, ſe nourriſſant de l'eſpérance de pouvoir auſſi un jour acquérir quelque Terre. Cela eſt cauſe qu'aujourd'hui la Gendarmerie Françoiſe eſt la meilleure du Monde, toute cette Nobleſſe étant élevée pour y entrer.

L'INFANTERIE qu'on leve en France ne peut être bonne, parcequ'il y a fort longtems que le Royaume eſt en paix, & que les Peuples n'ont aucune expérience. D'ailleurs, toute leur Infanterie eſt de Gens de Métier, & de Païſans, qu'on leve dans les Villages. Or, ces pauvres gens ſont tellement tyranniſés par les Gentilshommes, & tellement mépriſés, que cela leur rend le cœur bas. L'on voit auſſi que le Roi n'en tient preſque point dans ſes Armées, parcequ'il n'y a pas lieu de compter ſur eux. Il eſt vrai, qu'il ſe ſert de Gaſcons, qui, étant plus voiſins des Eſpagnols, tiennent de leur naturel glorieux. Cependant, depuis

pluſieurs années, ils ont plûtôt vécu en voleurs, qu'en ſoldats. Ils ſont pourtant bien, quand il s'agit d'attaquer ou de défendre des Places; mais, en raſe Campagne, ce n'eſt plus cela. Ils ſont en cela le contraire des Allemands & des Suiſſes, qui, dans une bataille, n'ont pas leurs ſemblables; mais, qui ne ſont rien qui vaille dans une Place aſſiégée. Cette différence vient, à mon avis, de ce que ces gens-là ne peuvent pas, dans une Ville aſſiégée, ſe battre dans la même ordonnance qu'ils ſont en Campagne. Voilà les raiſons, pourquoi, en Campagne, le Roi de France ſe ſert toûjours de Suiſſes ou de Lantsquenets, parceque la Cavalerie Françoiſe ne ſe fie pas ſur les Gaſcons. Et ſi l'Infanterie étoit auſſi bonne que cette Cavalerie, il n'y a point de doute que le Roi pourroit tenir tête à quelques ennemis qu'il pût avoir.

LES François ſont naturellement plus courageux que robuſtes; & quand on peut réſiſter à leur prémiere violence, ils perdent incontinent courage, & deviennent comme des femmes. Outre cela, ils ne peuvent ſupporter la fatigue & la diſette; & ils ſont ſi négli-

gligens, que ſi on ſçait les ſurprendre dans leur deſordre, alors ils ſont aiſés à vaincre. C'eſt une choſe dont on a beaucoup d'éxemples dans le Royaume de Naples, & encore depuis peu à Farigliane, où ils étoient le double en nombre des Eſpagnols, qu'ils ſembloient devoir dévorer : néanmoins, parcequ'on étoit au commencement de l'Hiver & que les pluies étoient violentes, les Soldats François alloient par pelottons dans les Villages voiſins, pour être plus à leur aiſe; deſorte qu'il en reſta ſi peu au camp, & ſi en deſordre, que les Eſpagnols remportérent-là une victoire, contre l'eſpérance de tout le monde. Il en ſeroit arrivé de même à la bataille de *Vailà*, ſi l'on eût amuſé les François encore dix jours. Mais, *Bartelemi d'Alviano*, tout furieux qu'il étoit, trouva une furie encore plus terrible que la ſienne. C'eût été la même choſe à la bataille de *Ravenne*; car, ſi les Eſpagnols ne fuſſent pas venus à la portée des François, ils en ſeroient venus à bout, à cauſe de leur négligence, & du manque de vivres, que les Vénitiens leur coupoient du côté de *Ferrare*, & que les Eſpagnols leur auroient auſſi coupés du côté de *Bou-*

logne: mais, parceque les uns furent mal conſeillés, & que les autres manquérent de jugement, les François remportérent cette ſanglante victoire; & quoique le combat fût violent, il l'auroit été encore d'avantage, ſi le nerf de chaque Armée eût été de même eſpece de Milice. Mais, les François étoient forts en Cavalerie, & les Eſpagnols en Infanterie, ce qui fut cauſe que le carnage fut moins grand. Il eſt donc vrai, que, pour venir à bout des François, il faut éviter leur prémiere furie, & ſe contenter de les laſſer, en tirant la choſe en longueur; car, Céſar nous aſſeure, qu'au prémier choc ils ſurpaſſent le courage naturel des hommes, mais qu'à la fin ils ſont moins que des femmes.

La France, à cauſe de ſon étendue & des belles Rivieres qui l'arroſent, eſt fertile & opulente; & les Denrées auſſi-bien que les Manufactures y valent très peu d'argent, qui eſt rare parmi le Menu-Peuple, qui peut à peine en amaſſer aſſez pour payer les redevances à leurs Seigneurs, quoiqu'elles ſoient très petites. Cette diſette d'argent vient de ce qu'ils ne débitent point leurs Denrées, parceque le Païs

eſt

eſt ſi bon, que chacun en recueille aſſez pour en vendre, s'il y avoit des achetteurs; de maniere qu'un homme qui voudroit vendre une meſure de froment dans ſon Village, tout le monde ſe moqueroit de lui, parcequ'il n'y en a point qui n'en ait à vendre. Pour les Gentilshommes, ils ne dépenſent rien de l'argent qu'ils tirent de leurs Vaſſaux, que pour achetter des habits; car, pour vivre, ils trouvent dans leurs Terres une grande abondance de beſtiaux, de volaille, de gibier, de venaiſon, de poiſſon; & tous ceux qui ont des Terres ont les mêmes avantages: deſorte que tout l'argent eſt entre les mains des Seigneurs, qui en ont à preſent une grande quantité; mais, pour les Gens du Peuple, quand ils ont un Florin, ils ſont riches, parceque rien ne leur manque d'ailleurs.

Le Clergé eſt fort riche en France; car, des cinq parts des Revenus du Royaume il en tire deux. Beaucoup d'Evêchez ſont Maitres du *Temporel* & du *Spirituel* enſemble: & comme les Gens d'Egliſe trouvent chez eux plus qu'il ne faut pour les nourrir graſſement, tout l'argent qui leur tom-

be entre les mains n'en ſort jamais, ſuivant l'humeur avare de ces ſortes de Gens-là. L'argent auſſi, qui appartient aux Egliſes, ſe convertit en ornemens, joyaux, & autres richeſſes mortes; deſorte que, ſi l'on raſſembloit l'Argenterie & les Tréſors des Egliſes, avec la monnoie que les Prêtres renferment dans leurs coffres, on trouveroit des richeſſes infinies.

IL entre beaucoup de Gens d'Egliſe dans le Gouvernement, & dans les Affaires d'Etat du Royaume; & les Seigneurs Séculiers n'en ſont point jaloux; car, rien ne peut ſe mettre en éxécution que par leur moyen: deſorte que les uns diſpoſent les affaires, & les autres les font. Il entre pourtant auſſi des Gens d'Epée dans le Conſeil, ſur-tout de ceux qui ont blanchi dans le métier, afin de redreſſer les Prélats lorſqu'il s'agit de raiſonner de ces affaires-là, qu'ils n'entendent pas.

IL y a en France une vieille *Pragmatique*, autoriſée, depuis un tems immémorial, par les Papes, qui conſerve les Egliſes Collégiales dans le droit de nommer leurs Evêques; enſorte que, quand ils meurent, les Chanoines s'aſſemblent, & en éliſent un autre. Souvent

vent il y a de la diſpute ; car, les uns tâchent d'achetter des Voix ; les autres y prétendent par leurs ſervices & leur mérite. Les Moines ont le même droit de faire leurs Abbez. Les autres petits *Bénéfices* ſont conférés par les Evêques dont ils dépendent. Que ſi quelquefois le Roi veut déroger à cette *Pragmatique*, en mettant lui-même un Evêque de ſon choix, il faut qu'il employe la violence ; car, les Chanoines refuſent de le reconnoitre : que s'ils ſont obligés de céder à la force ; dès que le Roi eſt mort, ils chaſſent l'Evêque intrus, pour rappeller le prémier qu'ils avoient élû.

Le Soldat François eſt aſſez avide du bien d'autrui, dont, après cela, il eſt prodigue, & du ſien auſſi en même tems : deſorte qu'il volera, pour manger, pour diſſiper, & pour le conſumer avec celui à qui il l'a volé, lui faiſant enſuite part du ſien même. Mais, l'Eſpagnol eſt contraire en cela au François ; car, vous ne revoyez jamais rien de ce que cette Nation-là vous a volé.

La France appréhende les Anglois, à cauſe des courſes & des ravages qu'ils ont fait autrefois dans ce Royau-

me; deſorte que les Peuples, qui ne diſtinguent pas les tems, redoutent beaucoup ces Troupes-là. Mais, aujourd'hui, les choſes ſont bien changées; car, la France eſt armée, unie, & expérimentée; ayant, outre cela, entre les mains les Provinces qui faiſoient la plus grande force des Anglois, comme la Normandie, la Guienne, la Bretagne, & la Bourgogne. D'autre côté, les Anglois ne ſont point aguerris à preſent; car, il y a ſi long-tems qu'ils n'ont plus de guerre, qu'à peine trouvera-t-on, dans ce Royaume-là, un homme qui ait jamais vû l'ennemi. Enfin, excepté l'Archiduc d'Autriche, ils n'ont aucune Puiſſance ſur qui ils puiſſent faire fond, pour les aider à faire des deſcentes en France.

Les François auroient lieu de craindre aſſez l'Eſpagne, à cauſe de l'eſprit & de la vigilance de la Nation. Mais, toutes les fois que ce Roi-là voudra faire la guerre à la France, il rencontrera de ſi grands obſtacles en ſon chemin, que rien n'eſt plus difficile, que l'éxécution de ce deſſein; parceque, depuis le cœur de ſes Etats juſqu'aux Pirenées, qui ſéparent les deux

deux Royaumes, il y a une grande route, & ſi ſtérile, que toutes les fois que les François voudront attendre leur ennemi au paſſage de ces Montagnes, ſoit du côté de Perpignan, ſoit du côté de la Guienne, ils le trouveront toûjours demi défait, ſi ce n'eſt du côté des forces, au moins par rapport aux vivres, qu'il eſt fort difficile de voiturer de ſi loin. En effet, le Païs qui eſt entre deux eſt ſi ſtérile, qu'en bien des Endroits il en eſt déſert, & dans les autres à peine y a-t-il dequoi nourrir le peu d'habitans qui y ſont. Cette raiſon-là rendra donc l'Eſpagne peu formidable à la France de ce côté-là.

La France n'a rien à craindre non plus de la part des Dix-Sept Provinces du Païs-Bas; ce qui vient de la froideur du climat & de ſa ſtérilité en bleds & en vins: & comme on n'y recueille pas de quoi nourrir les habitans, ils ſont obligés de tirer leur ſubſiſtance de Bourgogne, de Picardie, & d'autres Provinces de France. De plus, les habitans des Païs-Bas ſubſiſtent par des Manufactures, & par des Merceries, qu'il débitent en France, aux Foires de Paris & de Lion; car,

du côté de la Mer, ils n'en trouveroient pas le débit, non plus que du côté de l'Allemagne, où il ſe fait plus de ces ſortes d'ouvrages, que dans ces Provinces-là. Ainſi, lorſque les Flamands ſeront privés du commerce de la France, ils ne pourront débiter leurs marchandiſes, ni avoir aiſément de quoi ſubſiſter: ils n'auront donc jamais de guerres avec la France, que lorſqu'ils y ſeront forcés.

UN Etat redoutable pour la France, ſont les Suiſſes, à cauſe de leur voiſinage, & de la promptitude avec laquelle ils peuvent ſe mettre ſous les armes: elle eſt ſi grande, qu'il eſt impoſſible d'y pourvoir aſſez à tems. Cependant, ces gens-là ne ſont à craindre que pour des incurſions & le pillage; car, n'ayant, ni Artillerie, ni Cavalerie, & les Places Françoiſes, qui ſont près de leurs Frontieres, étant bien munies, il leur eſt impoſſible de faire des conquêtes ſur le Royaume. De plus, les Suiſſes ſont plus propres à une bataille, qu'à des ſieges; mais, leurs voiſins, Sujets de la France, n'étant pas agguerris, ne ſont point propres à leur livrer combat, & la Cavalerie Françoiſe, n'ayant pas de bonne

In-

Infanterie, ne peut pas réüſſir. Outre cela, le Païs eſt diſpoſé de maniere que la Cavalerie ne peut pas s'y manier aiſément; & les Suiſſes ne quittent pas volontiers leurs Frontieres, pour laiſſer derriere eux de bonnes Places, crainte que les vivres ne leur fuſſent coupés, ou même, qu'étant venus juſqu'en Païs de Plaines, on ne leur fermât les paſſages, & qu'on ne leur ôtât la facilité de retourner chez eux.

Les François ne craignent rien du côté d'Italie, à cauſe des Montagnes & des Places fortes qu'ils y ont au pied. Quiconque donc voudroit attaquer la France de ce côté-là, il faudroit qu'il paſſât les Alpes; &, ayant derriere ſoi un Païs ſi ſtérile, il faudroit qu'il s'expoſât à manquer de vivres, ou qu'il laiſſât les Places derriere, (ce qui ſeroit une folie) ou qu'enfin il les aſſiégeat. Mais, la France n'a rien à craindre de ce côté-là, n'y ayant aucun Prince en Italie propre pour un tel deſſein: d'ailleurs, le Païs n'eſt pas uni comme il l'étoit du tems des Romains.

La France ne craint encore rien

ſur les côtes de la Méditerrannée ; car, les Ports qui y ſont ne manquent jamais de Batimens, tant au Roi qu'aux Particuliers, qui ſeroient ſuffiſans pour garantir le Royaume de quelque attaque imprévûe qui pourroit venir de ce côté-là : & pour une attaque préméditée, on a le tems de la prévenir ; car, comme elle ne peut ſe faire ſans beaucoup de préparatifs, chacun en eſt informé devant qu'elle puiſſe frapper ſon coup. Enfin, le Roi tient toûjours des Gens d'Ordonnance dans ces Endroits-là, afin de jouër à coup ſeur.

CE Monarque ne fait pas de grandes dépenſes en Garniſons ; car, ſes Sujets lui ſont très affectionnés : ainſi, il n'a point beſoin de Citadelles au dedans du Royaume ; & pour la Frontiere, il y tient des Gens d'Ordonnance, ce qui lui épargne la dépenſe des Garniſons ; & s'il eſt menacé de quelque grande irruption, il a du tems pour y pourvoir, parceque l'ennemi en a beſoin lui-même pour aſſembler tout ce qui lui eſt néceſſaire pour cela.

LE Menu-Peuple de France eſt humble & fort ſoûmis, ayant une extrême vénération pour ſon Roi. Ces Pe-

Petites Gens-là ne font preſque point de dépenſe, à cauſe de la grande abondance de toutes ſortes de choſes néceſſaires à la vie, que leurs Terres produiſent; & à peine en voit-on de ſi pauvres, qu'ils n'ayent pas quelque morceau d'héritage en propre. Ils s'habillent de groſſes étoffes, qui coûtent fort peu; & eux & leurs femmes ne portent point de ſoie en aucune maniere; car, les Gentilshommes, dont ils relevent, ne le ſouffriroient pas.

Les Evêchez du Royaume ſont en tout cent-quarante-ſix, y compris dix-huit Archévêchez.

Les Paroiſſes ſont au nombre de dix-ſept-cens-mille, en comptant ſept-cens-quarante Abbaïes.

A l'égard des Prieurez, on n'en tient point compte.

Jamais je n'ai ſçû à quoi monte le Revenu ordinaire & extraordinaire de la Couronne; car, tous ceux à qui je l'ai demandé m'ont toûjours répondu, qu'il alloit auſſi loin qu'il plaiſoit au Roi. Cependant, quelqu'un m'a dit, qu'une partie de l'ordinaire, qui ſe tire des Gabelles & des Entrées, montoit

toit à dix-ſept-cens-mille Ecus. Pour l'extraordinaire, il ſe tire des Tailles, que le Roi impoſe hautes ou baſſes, comme il le juge à propos. Mais, quand cela ne ſuffit pas, on fait des Emprunts, qu'on ne rembourſe que rarement. Voici comment le Roi ſe prend à faire ces Emprunts; il addreſſe des Lettres Royaux aux Villes, en ces termes: *Le Roi nôtre Sire ſe recommande à vous; &, parcequ'il a faute d'argent, il vous prie que lui prêtiez la Somme contenue dans la Lettre, &c.*

CETTE Somme ſe remet entre les mains du Receveur, chaque Ville en ayant un pour les Gabelles, les Tailles, & les Emprunts.

LE pouvoir des Barons ſur leurs Vaſſaux, eſt, de tirer d'eux une certaine Somme par cheminée, pour toutes les redevances; elle ne paſſe pas ſix ou huit ſols par Quartier. Ils ne peuvent impoſer de Tailles ſur eux, ou leur faire des Emprunts, ſi le Roi n'y conſent; & c'eſt ce qui arrive rarement.

LE Roi ne tire rien des Gentilshommes, que la Gabelle; & jamais il ne leur impoſe de Taille,

ſi

ſi ce n'eſt dans quelque beſoin preſſant.

L'ORDRE que le Roi tient dans l'Extraordinaire des guerres, ou d'autres dépenſes, eſt, qu'il donne des mandemens aux Tréſoriers généraux, pour le payement des Troupes; & eux, ils les payent par les mains des Commiſſaires qui les paſſent en revûë. Ceux qui ont des penſions, & qui ſont couchés ſur l'Etat, s'en vont auſſi aux Tréſoriers généraux, qui leur donnent un ordre pour être payés. Les Gentilshommes de la Garde ſont payés tous les mois; & les Penſionnaires le ſont tous les Quartiers, en portant leurs ordres aux Tréſoriers Provinciaux des Endroits où ils demeurent, & incontinent ils ſont payés.

LE Roi a deux-cens Gentilshommes de la Garde, qui ont chacun vingt Ecus par mois. Les deux cens font deux Compagnies, qui ont chacune leur Capitaine.

LE nombre des Penſionnaires n'eſt point fixe, non plus que la penſion qu'on leur fait; les uns ont plus, les autres moins, comme il plait au Roi. Ils ſe ſoûtiennent ſouvent par l'eſpéran-

rance de monter plus haut; mais, il n'y a aucune regle dans leur deſtinée.

LA charge des Surintendans des Finances, eſt de prendre tant par feu, & tant par la voie des Tailles; le tout avec le conſentement du Roi. Ils doivent auſſi avoir ſoin que les dépenſes du Roi, tant ordinaires qu'extraordinaires, ſoient payées dans leur tems, & ſuivant les mandemens qu'ils en donnent.

LES Tréſoriers tiennent l'argent qu'ils doivent donner, ſuivant les mandemens des Surintendans.

LA charge du Chancelier eſt unique; il peut condamner & faire grace, même de la vie, ſans le conſentement du Roi. Il peut mettre hors de Cour & de Procès les gens qui plaident opiniâtrement. Il peut conférer les Bénéfices; mais, avec le conſentement du Roi. Les Graces s'accordent par des Lettres Royaux, ſcellées du grand Sceau; & c'eſt le Chancelier qui le tient. Sa penſion eſt de dix-mille Francs par an, & onze-mille pour tenir table: or, tenir table, en François, ſignifie en nôtre Langue, donner à diner & à ſouper; ce que le Chan-

Chancelier fait à tous ceux du Conſeil qui le ſuivent, comme peuvent être les Avocats & autres, qui mangent, quand il leur plait, à ſa table: & cette mode eſt fort en uſage par toute la France.

La penſion que le Roi donnoit au Roi d'Angleterre montoit à cinquante-mille Francs par an, afin de le récompenſer de certaines dépenſes que le Roi défunt d'Angleterre, pere de celui-ci, avoit faites en Bretagne; mais, cette penſion eſt à preſent amortie.

Il n'y a qu'un Grand Sénéchal en France; & les Sénéchaux des Provinces, qu'en beaucoup d'Endroits on appelle Baillifs, ſont ceux qui commandent les Gens d'Ordonnance, tant ordinaires qu'extraordinaires; ou, ſi vous voulez, le *Ban* & l'*Arriere-Ban*: tous ceux qui le compoſent ſont ſoûmis, & doivent obéïſſance au Sénéchal ou Baillif, comme à leur Capitaine.

Il y a autant de Gouverneurs de Places & de Provinces qu'il plait au Roi. Leurs penſions ſont auſſi réglées comme il lui plait, auſſi-bien que le tems

tems qu'ils ſont dans leurs charges; & tous les Gouverneurs, auſſi-bien que les Lieutenans, des plus petites Places, ſont créés par le Roi. De plus, toutes les charges du Royaume ſont données ou vendues par le Roi, & non par d'autres.

LES Etats Généraux s'aſſemblent tous les ans, au mois d'Août, ou au mois d'Octobre, quelquefois en Janvier, ſelon qu'il plait au Roi. Dans cette Aſſemblée, les Intendans des Finances portent l'Etat des Revenus & de la Dépenſe de l'année; puis, on y regle le Revenu à proportion de la Dépenſe. L'on y augmente auſſi, ou bien l'on y diminue, les penſions, ſelon que le Roi l'ordonne.

IL n'y a point de nombre fixe pour les Gentilshommes gagés & les Penſionnaires: & tout cela ne paſſe point à la Chambre des Comptes; mais, il leur ſuffit d'avoir l'autorité du Roi, pour leur ſeureté.

LA Chambre des Comptes eſt occupée à revoir tous les Comptes de ceux qui manient les Revenus de la Couronne, depuis le Surintendant des Finances juſqu'aux Receveurs.

L'U-

L'UNIVERSITÉ *de Paris* eſt payée ſur les Revenus des fondations des Colleges; mais, la paye eſt petite.

IL y a cinq *Parlemens*, qui ſont, *Paris*, *Rouën*, *Thoulouſe*, *Bordeaux*, & *Grenoble*; & ils ſont tous Souverains dans leurs Juriſdictions.

IL y a quatre principales Univerſitez: *Paris*, *Orléans*, *Bourges*, & *Poitiers*: enſuite, *Tours* & *Angers*; mais, ces dernieres ſont peu de choſe.

LE Roi met Garniſon où il lui plait, & autant qu'il veut, auſſi-bien que de l'Artillerie. Cependant, il n'y a point de Villes qui n'en ayent quelque pieces à elles; & depuis deux ans en-çà, il s'en eſt beaucoup fait en pluſieurs Endroits du Royaume, & aux dépens des Villes où elles ont été fondues; ce qui s'eſt fait en mettant quelque petite augmentation ſur chaque impôt. Il y a d'ordinaire quatre Garniſons; ſavoir, en *Guienne*, en *Picardie*, en *Bourgogne*, & en *Provence*; &, ſuivant les raiſons qu'on peut avoir d'appréhender, on les change, ou on les augmente, en des Endroits plûtôt qu'en d'autres.

JE me ſuis informé combien les Etats Généraux aſſignent au Roi par an,

an, pour les dépenſes de ſa Maiſon & de ſa Perſonne ; & j'ai trouvé qu'on lui accorde d'ordinaire ce qu'il demande.

IL y a quatre-cens Archers, deſtinés pour la Garde de la Perſonne du Roi, dont il y en a cent qui ſont Ecoſſois. Ils ont trois-cens Francs par an, avec la Caſaque de la Livrée du Roi. Les Gardes du Corps, qui ſont toûjours à ſes côtez, ſont vingt & quatre, ayant chacun quatre-cens Francs par an. Monſieur *de Curſol* & le *Capitaine Gabriel* les commandent.

OUTRE cela, le Roi a encore ceux de la Garde à pied de Suiſſes; & ceux d'entr'eux, qu'on appelle les *Cent Suiſſes*, ont douze Francs de paye par mois. Pendant le Regne de *Charles VIII.* ils étoient habillés de ſoye. Il y en a encore trois-cens autres, qui n'ont que dix Francs de paye, avec deux habits par an de la Livrée du Roi.

LES Fourriers de la Cour ſont des gens qui ont ſoin de la loger quand elle eſt en voyage. Ils ſont au nombre de trente-deux, avec trois-cens Francs de gages par an, & une Caſaque chacun

cun de la couleur du Roi. Ils ont ſur eux quatre Maréchaux des Logis, avec ſix-cens Francs de gages chacun. Voici l'ordre qu'ils tiennent; tout ce nombre ſe partage en quatre bandes: la prémiere de ces bandes, ayant ſon Maréchal des Logis, ou ſon Lieutenant, pour les commander, demeure dans le Lieu d'où la Cour part, afin de faire raiſon, & de payer les Particuliers chez qui l'on a logé: la ſeconde bande marche avec le Roi: la troiſieme prend les devants, pour ſe trouver dans l'Endroit où la Cour doit arriver: enfin, la derniere ſe trouve au Lieu où le Roi doit coucher le lendemain, afin d'y préparer les logemens pour cela. Leur ordre eſt admirable; car, dès qu'on arrive, chacun trouve ſon logis tout prêt, juſqu'aux moindres perſonnes de la Cour.

Le Prévôt de l'Hôtel eſt un Officier de la Couronne, qui ne quitte jamais la Perſonne du Roi. Son autorité eſt fort grande; & dans tous les Lieux où il va, ſa Juriſdiction a toûjours lieu, juſqu'à avoir le pouvoir de juger ceux du Païs. Dans le Criminel, il juge ſans appel ceux qui lui tombent entre les

les mains. Ses gages ordinaires montent à ſix-mille Francs. Il eſt toûjours accompagné de deux Juges pour le Civil, qui ſont gagés du Roi à ſix-cens Francs chacun par an. Il a un Lieutenant pour les Cauſes criminelles, qui a ſous lui trente Archers, payés par le Roi. Ainſi, le Grand Prévôt expédie également les affaires civiles & les criminelles; &, dès que l'accuſateur a été confronté avec l'accuſé, il ne lui en faut pas davantage pour prononcer définitivement.

Il y a huit Maitres d'Hôtel chez le Roi. Il n'y a rien de fixe pour leurs gages, l'un ayant mille Francs, l'autre moins, ſelon qu'il plait au Roi. Ils ont au-deſſus d'eux le Grand-Maitre, qui eſt à preſent celui qui a ſuccédé à Monſieur *de Chaumont*, & à Monſieur *de la Paliſſe*, dont le prémier avoit eu la même charge. Ses appointemens ſont de onze-mille Francs par an, & toute ſa fonction c'eſt d'avoir inſpection ſur les Maitres d'Hôtel.

L'Amiral *de France* eſt un Officier de la Couronne, dont la charge s'étend ſur tous les amemens de Mer, ſur tous les Ports du Royaume; & il peut dif-

diſpoſer comme il lui plait de tous les Vaiſſeaux du Roi. Ses gages montent à dix-mille Francs par an.

Le nombre de Chevaliers de l'Ordre n'eſt point fixé; le Roi en fait autant qu'il lui plait. A leur création ils jurent de défendre le Royaume, & de ne porter jamais les armes à ſon préjudice. On ne peut point leur ôter le Grade, qui dure autant que leur vie. Il y en a entr'eux dont la penſion monte juſqu'à quatre-mille Francs par an. On ne confere ce titre d'honneur qu'à des gens bien diſtingués.

La charge des Chambellans eſt, d'entretenir le Roi; de marcher devant lui quand il va au Conſeil; d'y entrer eux-mêmes; en un mot, ils tiennent un rang fort conſidérable à la Cour; & leur penſion eſt fort haute, comme de ſix, de huit, & de dix-mille Francs: quelque-fois ils n'ont rien, parceque le Roi en fait quelque-fois d'honoraires, en faveur de quelque perſonne de mérite, & même des Etrangers. Leur privilege eſt, d'être éxempts dans le Royaume de toutes ſortes de Gabelles; & ils mangent à la ſeconde table de la Cour.

LE Grand Ecuyer ne s'éloigne jamais de la Perſonne du Roi. Sa charge lui ſoûmet les douze Ecuyers ordinaires, ayant le même pouvoir ſur eux, que le Grand Sénéchal & le Grand Maitre ont, l'un ſur les Sénéchaux, ou Baillifs, des Provinces, & l'autre ſur les Maitres d'Hôtel ordinaires. Les fonctions de ſa charge ſont, d'avoir inſpection ſur les écuries, & ſur tous les équipages du Roi; de le mettre à cheval; de l'aider à deſcendre; & de porter l'épée devant lui quand il marche en cérémonie.

TOUS les Seigneurs du Conſeil ont chacun une penſion de ſix à huit-mille Francs, comme il plait au Roi. Les principaux ſont, l'Evêque de Paris, l'Evêque de Beauvais, le Baillif d'Amiens, Mr. de Buſſi, & le Chancelier. Mais, Robert & Mr. de Paris gouvernent tout.

LES Prétentions du Roi de France ſur la Duché de Milan viennent de ce que le Duc d'Orléans, ſon grand-pere, épouſa une fille du Duc de Milan, dont la race maſculine & légitime eſt éteinte: & voici comment l'affaire s'eſt paſſée. Jean Galeas, Duc

Duc de Milan, eut deux filles, & je ne ſçai combien de fils. L'une de ſes filles s'appelloit Valentine, qui fut mariée à Louïs, Duc d'Orléans, grand-pere du Roi regnant. Ce Duc deſcendoit en droite ligne de Hugues Capet. Après la mort du Duc Jean Galeas, ſon fils Philippe lui ſuccéda, & mourut ſans autres enfans, qu'une fille naturelle. Cette Souveraineté fut enſuite uſurpée par la Maiſon de Sforce, les Ducs d'Orléans ſoûtenant que les enfans de Madame Valentine ſont les ſeuls légitimes héritiers du Milanois. En effet, ſi-tôt que le Duc d'Orléans eut fait cette Alliance, il écartela ſon Ecu des armes de France, au Lambel d'Orléans & des armes de Milan; ce qu'ils pratiquent encore aujourd'hui.

TOUTES les Paroiſſes de France entretiennent, avec de gros gages, chacune un homme, qu'on appelle un *Franc-Archer*. Il eſt obligé d'entretenir un bon cheval, d'être armé & équippe de tout ce qu'il faut, & d'être prêt à marcher au prémier commandement du Roi, pour faire la guerre dedans ou dehors le Royau-

me, ou pour tout ce qu'il plaira à Sa Majeſté de l'employer. L'Hiver même, ces gens-là ſont obligés de marcher dans les Provinces attaquées, ou qui craignent de l'être; &, ſuivant le nombre des Paroiſſes dont nous venons de parler, ces *Francs-Archers* ſont en tout dix-ſept-cens-mille.

LES Fouriers, ſuivant leur charge, marquent des logis pour loger la Cour; & d'ordinaire les gens les plus conſidérables du Lieu reçoivent chez eux les gens de la Cour. Mais, pour éviter toutes ſortes de plaintes de la part des uns ou des autres, il eſt ordonné qu'on donnera un ſol par jour de chaque chambre, où il y aura un lit garni, & où le Maitre fournira ce qu'il faut de draps & autres linges, au moins une fois la ſemaine.

UN homme, qui va loger chez un autre, doit lui donner deux deniers par jour, pour napes, ſerviettes, vinaigre, ſel, & verjus; & on lui doit changer le linge de table, au moins deux fois la ſemaine: mais, comme la France abonde en toiles, l'on vous y change de linge tant de fois que vous

vous voulez. Il faut, outre cela, que le Maitre du logis ait ſoin de faire entretenir les chambres nettes, & de faire faire les lits.

L'ON donne auſſi deux deniers par jour pour une écurie; & le Maitre du logis n'eſt obligé à autre choſe, qu'à la faire nettoyer.

IL y en a beaucoup qui ne payent pas tant, à cauſe de l'humeur accommodante de la Nation; cependant, c'eſt la taxe de la Cour.

VOICI les prétentions que les Anglois diſent avoir ſur la France. Charles VI., Roi de France, maria Madame Catherine de France, ſa fille, au Prince Henri d'Angleterre; &, dans le Contract de Mariage, le Roi inſtitua, pour ſon héritier univerſel, le Prince Henri, ſans parler du Dauphin, qui regna enſuite ſous le nom de Charles VII. Il fut ajoûté au Contract, Qu'en cas que le Prince Henri mourût avant le Roi ſon beau-pere, & qu'il laiſſât des enfans légitimes de ſon eſtoc & ligne, leſdits enfans, par droit de repréſentation, ſuccéderoient à la Couronne de France. Mais, cette donation n'eut point de lieu, parce

qu'elle eſt contraire aux loix fondamentales de la Monarchie Françoiſe. D'autre côté, les Anglois diſent, que *Charles VII.* n'étoit pas légitime.

IL y a deux Archevêchez en Angleterre, & vingt-deux Evêchez, avec cinquante-mille Paroiſſes.

Fin du Portrait de la France.

PORTRAIT DE L'ALLEMAGNE, PAR NICOLAS MACHIAVEL.

L'Allemagne eſt puiſſante ſans doute, puiſqu'elle abonde en Peuple, en Richeſſes, & en Armes. A l'égard des richeſſes, il n'y a point de Ville Impériale qui n'ait bien des finances dans le Tréſor public ; & l'on croit que *Strasbourg* ſeul renferme à preſent pluſieurs Millions de Florins dans ſes coffres. Cette richeſſe vient de ce que ces Villes n'ont point d'autre depenſe à faire, que leurs munitions de guerre & de bouche ; & quand les fraix en ſont une fois faits, il en coûte peu à

les bien entretenir. L'ordre qu'ils obſervent pour cela eſt très beau; car, le Public tient toûjours dans les Magazins de quoi nourrir & chauffer toute la Ville pendant un an. Il peut auſſi occuper & faire gagner la vie à toute la Populace pendant ce tems-là. Il ne dépenſe point en ſoldats, parceque les habitans, capables du métier de la guerre, ſont bien diſciplinés & armés; & les jours de fêtes, au lieu de joüer, ils s'éxercent, les uns à tirer le mouſquet, les autres à manier la picque; enfin, chacun trouve de quoi s'occuper, l'un en une façon, l'autre en l'autre. Ils font des gageures entr'eux; & il y a même des prix pour les plus adroits: voilà leurs plus grandes dépenſes, étant fort économes dans le reſte. Ainſi, toutes les Villes Impériales ont un beau Revenu public.

Ce qui rend ces Peuples riches chez eux, c'eſt parcequ'ils vivent comme des pauvres. Ils ne font aucunes dépenſes ſuperflues, ni en bâtimens, ni en habits, ni en meubles, ni en vaiſſelle d'argent. Ils ſe contentent d'avoir du pain & de la viande à ſuffiſance, & un poële pour s'y refugier contre le froid du Climat. Ceux qui n'ont rien au-

au-delà de ces néceſſitez, ſavent s'en paſſer, & ne ſe donnent pas la peine de le rechercher. Ils dépenſent deux Florins en dix-ans pour leur habits; & chacun, ſelon ſa condition, y dépenſe à proportion. Perſonne en ce Païs-là n'eſtime ce qu'il n'a pas, & ils ne ſe mettent en peine que de ce qui eſt purement néceſſaire; encore le bornent-ils fort au-deſſous de ce que nous faiſons. Cette modération eſt cauſe qu'il ne ſort point d'argent de leur Païs, parce qu'ils ſont contens de ce qu'il produit: au contraire, il y vient beaucoup d'argent du dehors, qu'on leur apporte, pour leurs Manufactures & les différens ouvrages qu'ils font, & dont ils rempliſſent l'Italie. Le gain qu'ils y font eſt d'autant plus grand, qu'ils y employent un petit Capital. Voilà comment ils vivent, avec plaiſir, dans leur ſimplicité naturelle, & dans la liberté dont ils jouïſſent. C'eſt pour ces raiſons qu'ils ne veulent point aller à la guerre, à moins qu'ils ne ſoient fort bien payés; encore, avec cela, ils ne marcheroient pas, s'ils n'étoient commandés par leurs Supérieurs. C'eſt pourquoi l'Empereur eſt obligé à de plus grandes dépenſes,

qu'un autre Prince, parceque plus les gens ſont à leur aiſe, moins ils ont envie d'aller à la guerre.

LES Villes Impériales pourroient s'unir avec les Princes de l'Empire; ou même, ſans être unies avec les Princes, elles pourroient ſeules contribuer à une grande élévation de l'Empereur: mais, c'eſt ce que les uns & les autres ne ſouhaitteront jamais, parceque ſi l'Empereur étoit fort puiſſant, il reduiroit les Princes à une telle ſoûmiſſion, qu'il en diſpoſeroit comme il lui plairoit, & qu'il ne ſeroit pas obligé d'attendre leur conſentement, pour en tirer du ſecours & du ſervice; en un mot, il les reduiroit ſur le pied où ils ſont aujourd'hui en France, & où Louïs XI. les a mis par la force des armes, & en abbattant des têtes qui lui nuiſoient, dans le deſſein d'établir le Pouvoir *deſpotique*. Les Villes Impériales n'auroient pas moins à craindre la trop grande puiſſance de l'Empereur, qui ne manqueroit pas de diſpoſer d'elles, ſelon ſon *bon plaiſir*, & non pas ſelon qu'elles le trouveroient à propos pour le bien de l'Empire. Or, ce qui fait la meſintelligence entre les Princes & les Villes Impériales,

les, c'eſt la diverſité des intérêts, qui font deux grands partis en Allemagne; & l'un & l'autre regardent les Suiſſes comme leurs ennemis communs. Les Princes, d'autre côté, ſont regardés, en leur particulier, comme ennemis de l'Empereur. L'on trouvera ſans doute étrange que les Suiſſes & les Villes Impériales ſe regardent réciproquement comme ennemis, puiſqu'ils ont tous un même but, qui eſt de conſerver leur liberté, & d'être en garde contre l'ambition des Princes. Mais, il faut ſavoir que les Suiſſes n'en veulent pas ſeulement aux Princes, comme les Villes Impériales; ils n'aiment pas non plus la Nobleſſe. N'ayant donc dans leur Païs, ni Souverains, ni Seigneurs, ils jouïſſent de cette parfaite liberté, & de cette égalité, que Dieu a miſe entre les hommes; & ils ne diſtinguent entr'eux, que ceux qui les gouvernent pendant le tems qu'ils ſont dans les charges. Voilà ce qui fait peur aux Gentilshommes qui ſont reſtés dans les Villes Impériales, & ce qui les oblige à employer tous les artifices imaginables, pour fomenter une grande averſion entre leur Païs & les Suiſſes. Outre cet intérêt, tous

les Sujets des Villes Impériales, qui ſe mêlent du métier de la guerre, ſont ennemis des Suiſſes, dont ils ſont jaloux, parcequ'on les regarde comme plus braves, que les Allemands: de-ſorte qu'il eſt impoſſible d'avoir des Troupes de ces deux Nations dans une Armée, ſans qu'il y ait tous les jours des querelles entr'eux.

A L'ÉGARD de l'averſion naturelle des Princes pour les Villes Impériales & les Suiſſes, il eſt ſuperflu d'en parler; car, le principe en eſt connu de tout le Monde, auſſi-bien que celui de la jalouſie qui regne entre l'Empereur & les mêmes Princes. Il faut donc ſavoir, que l'averſion de l'Empereur la plus forte, eſt contre les Princes de l'Empire; & comme il n'eſt pas aſſez puiſſant pour les abbattre lui ſeul, il tâche de s'attirer l'affection des Villes Impériales: & même, depuis quelque tems, il ménage fort les Suiſſes, dont il ſemble avoir regagné la confiance. Si donc l'on fait réfléxion ſur toutes ces différentes meſintelligences, en général, en y joignant la jalouſie particuliere qui ſe trouve entre pluſieurs des Princes de l'Empire, & même entre des Villes Impériales, il eſt diffi-

difficile de parvenir jamais à une union assez grande, pour que l'Empereur en puisse tirer tout le secours dont il a besoin pour ses desseins. Or, bien que ceux qui regardent les entreprises de l'Empereur comme très vigoureuses & très propres à avoir un bon succès, ayent raison, parcequ'ils se fondent sur ce qu'il n'y a dans toute l'Allemagne aucun Prince assez puissant pour oser lui faire la guerre, & s'opposer directement à ses desseins, comme autre fois; cependant, il faut considérer, qu'il ne suffit pas à l'Empereur de ne point trouver d'obstacle direct contre ses entreprises, parceque tel Prince, qui n'est pas en état de lui faire une guerre ouverte, peut bien lui refuser son assistance; &, s'il n'ose pas la refuser, il peut bien, après l'avoir promise, ne tenir pas sa parole. Enfin, s'il n'ose pas tout-manquer à sa parole, il peut faire tre tant de difficultez dans l'éxécu & user de tant de délais, qu'enfi Troupes n'arrivent en campagne, dans le tems qu'il faut entrer en Q. tier d'Hiver: & toutes ces différe traverses suffisent pour faire avorte desseins de l'Empereur. On en vit

preuve manifeſte, lorſque ce Prince voulut paſſer la prémiere fois en Italie, contre le conſentement des Vénitiens & des François; car, dans la Diete de l'Empire tenue à Conſtance, toutes les Villes Impériales lui promirent une groſſe Armée de Fantaſſins, & trois-mille Chevaux: mais, il lui fut impoſſible de pouvoir jamais en former un Corps, qui montât ſeulement à cinq-mille-hommes en tout, parceque quand les Troupes d'une telle Ville arrivoient, celles d'une autre, ayant fini leur tems, s'en retournoient dans leur Païs; d'autres donnoient de l'argent pour ne pas donner des hommes: enfin, tantôt pour une raiſon, tantôt pour une autre, il fut impoſſible de raſſembler toutes les Troupes; & l'entrepriſe de l'Empereur alla à l'envers.

L'ON eſt perſuadé que la Puiſſance de l'Allemagne conſiſte plus dans les Villes Impériales, que dans les Princes. Ceux-ci ſont de deux eſpeces; les uns temporels, les autres ſpirituels. Les prémiers ſont dans une grande foibleſſe. La prémiere raiſon, c'eſt que leurs Etats ſon partagés en pluſieurs portions, à cauſe de l'égalité qui s'obſerve dans les ſucceſſions de ce Païs-là en-

entre les freres : l'autre raiſon qui a rendu foibles les Princes Séculiers, c'eſt que l'Empereur les a abbaiſſés par le moyen des Villes Impériales ; ainſi, ils ſont devenus des amis impuiſſans, ce qui rend leur Alliance peu conſidérable. Pour ce qui regarde les Princes Eccléſiaſtiques, ſi le partage de leurs Etats ne les a pas affoiblis, l'ambition de leurs principales Villes, fomentée par l'Empereur, les a reduits à une grande impuiſſance ; car, les Electeurs Eccléſiaſtiques, & les autres Evêques, ne ſont pas les Maitres dans les groſſes Villes qui ſe trouvent dans leurs Etats ; ce qui mettant de la diviſion & de la jalouſie entr'eux & leurs Sujets, ils ne ſont pas en pouvoir de rendre ſervice à l'Empereur, quand bien ils en auroient la volonté.

Mais, parlons un peu des Villes Impériales qui ſont la force de l'Allemagne, parce qu'elles ont abondance de finances, & qu'elles obſervent de bons ordres, & de bonnes loix. Toutes ces Villes, jouïſſant fort tranquilement de leur liberté, ne ſe mettent pas en peine d'acquérir des Etats ; & comme elles n'en ont point de paſſion pour elles-mêmes, elles ne ſe mettront

pas

pas en peine de ſatisfaire l'ambition des autres ſur cet article. De plus, comme elles ſont en grand nombre, & que chacune eſt Maitreſſe chez elle, lorſqu'elles veulent bien donner du ſecours, il eſt toûjours tardif, & bien éloigné de procurer le bien qu'on ſe flatte d'en recevoir. Il n'y a pas bien longtems qu'on en vit un éxemple, lorſque les Suiſſes attaquérent la Suabe & les Etats de l'Empereur Maximilien. Il traita avec les Villes Impériales pour repouſſer ces ennemis chez eux, & elles lui promirent de lui compoſer une Armée de quatorze-mille-hommes; mais, jamais elle n'arriva juſqu'à ſept-mille, parceque quand ceux d'une Ville arrivoient, les autres s'en retournoient; ce qui fit bien voir à l'Empereur que cette guerre n'auroit pas un ſuccès heureux: deſorte qu'il traita avec les Suiſſes, & convint avec eux, de leur laiſſer le Canton de Bâle. Ainſi, voyant la lenteur des Villes Impériales dans les affaires qui les intéreſſent elles-mêmes, jugez de ce qu'elles ſeront diſpoſées à faire pour les ſeuls intérêts des autres. Si donc vous joignez toutes ces raiſons enſemble, vous verrez que toute cette puiſſance

eſt

eſt peu de choſe, & de peu d'utilité à l'Empereur. Auſſi, les Vénitiens, plus inſtruits, que les autres, de toutes ces affaires, à cauſe du commerce qu'ils ont avec ces Villes Impériales, ſe ſont contentés de traiter l'Empereur avec de grandes honnêtetez extérieures, toutes les fois qu'ils ont eu affaire à lui. Car, s'ils avoient redouté ſa puiſſance, ils auroient trouvé des voies d'accommodement, ou en donnant de l'argent, ou en cédant quelques Places; &, s'ils euſſent crû qu'il eût été poſſible que tout le grand Corps de l'Empire eût pû s'unir parfaitement enſemble, jamais ils ne ſe le ſeroient attiré à dos: mais, ſçachant que cette union étoit impoſſible, ils ſe ſont tenus fermes, comptant ſur mille conjonctures favorables, qu'ils avoient lieu d'attendre. En effet, ſi nous voyons que dans une Communauté, ce qui appartient au Public eſt toûjours négligé, doit-on être ſurpris qu'il en arrive de même dans un grand Etat, compoſé de pieces ſi differentes? De plus, les Villes Impériales ſavent aſſez, que les conquêtes qu'on pourroit faire en Italie, ou ailleurs, ne ſeroient pas pour leur profit, mais ſeulement pour celui des

des Princes qui peuvent s'y tranſporter en perſonne; ce qui ne peut arriver à une République. Et quand la récompenſe eſt deſtinée à peu de gens, tout le monde ne prend pas plaiſir à ſe charger également des dépenſes qu'il faut faire pour la procurer. Concluons donc, que la puiſſance de l'Empire eſt grande, mais qu'elle n'eſt pas redoutable. Et ſi ceux qui la craignent faiſoient réfléxion ſur les raiſons que nous venons d'alléguer, & ſur le peu de choſes qu'elle a opéré depuis pluſieurs années, ils s'appercevroient bien qu'il n'y a pas grand fond à faire ſur ce grand Etat.

La Cavalerie Allemande a de bons chevaux, mais ce ſont des hommes peſans, qui ſont cependant bien armés, ſelon leur maniere; mais qui, avec cela, ne pourroient pas tenir contre des Italiens ou des François, non pas tant par la faute des hommes, comme parce qu'ils n'arment point leurs chevaux, & qu'ils leur mettent de petites ſelles foibles & ſans arçons; deſorte qu'à la moindre impreſſion qu'on fait ſur eux, on les jette en bas de cheval. Voici encore un défaut qui les rend inférieurs aux autres, c'eſt qu'ils ne couvrent d'au-

d'aucunes armes leurs cuiſſes & leurs jambes; deſorte que, ne pouvant pas ſoûtenir les prémiers coups de lances, qui font toute la conſéquence des prémieres attaques de la Gendarmerie, ils n'ont auſſi que du deſavantage avec les armes courtes, parce qu'eux & leurs chevaux n'étant point armés, comme nous l'avons dit, le moindre Piéton, avec ſa pique, les peut faire tomber de cheval, ou le crever par l'endroit découvert.

L'INFANTERIE Allemande eſt fort bonne, & compoſée de beaux grands hommes, fort différens en cela des Suiſſes, qui ſont petits, mal-propres, & laids. Mais, la plûpart des Fantaſſins Allemands ne prennent pour toute arme qu'une pique & une épée, afin d'être plus légers, & ſe pouvoir manier plus aiſément; & ils diſent pour leurs raiſons, qu'ils ne connoiſſent point d'autres ennemis, que le Canon, dont un corcelet ou une cuiraſſe ne pourroit les garantir. Ils n'ont pas peur des autres armes, diſant, qu'ils gardent une ſi belle ordonnance, qu'il n'eſt pas poſſible de les ouvrir, ni même d'approcher d'eux plus près, que de la longueur de la pique. Ce ſont

de

de bonnes Troupes en campagne pour un jour de bataille; mais, quand il s'agira de prendre une Place, vous leur trouverez de la répugnance, & fort peu de bonne volonté pour la garder; & généralement parlant, ce ſont de méchantes Troupes dans tous les Lieux où ils ne peuvent pas ſe battre en conſervant l'ordonnance qu'ils ſuivent toûjours. C'eſt une choſe qui a paru manifeſtement en Italie, ſur-tout lorſqu'ils ont attaqué des Places, comme au ſiege de Padouë, & d'autres Lieux, où ils ne firent rien qui vaille; mais, en revanche, ils ont fort bien fait en pleine Campagne: deſorte que ſi, à la bataille de Ravenne, les François n'avoient point eu des Lanſquenets dans leur Armée, ils auroient eu le deſavantage; parceque, pendant que la Cavalerie de chaque côté étoit aux priſes, les Eſpagnols avoient déjà entamé l'Infanterie Françoiſe & Gaſconne, qu'ils auroient toute défaite & priſe, ſi les Lanſquenets ne l'avoient ſoûtenue avec leurs Bataillons quarrés, qui eſt leur maniere ordinaire en campagne. Dernierement encore, quand le Roi d'Eſpagne entra en Guienne, pour déclarer la guerre à la France, on remarqua.

qua que les Eſpagnols avoient plus de peur d'une troupe de dix-mille Lanſquenets, qui étoient dans l'Armée du Roi, que de tout le reſte de l'Infanterie, & qu'ils évitoient tant qu'ils pouvoient d'en venir aux mains avec eux.

Fin du Portrait de l'Allemagne *& du Tome ſecond.*

TA-

TABLE
DES
TRAITEZ,

mis à la fin de ce Volume.

I. *LA vie de* Caſtruccio Caſtracani, *de Luques.* Page 311.

II. *Récit de la maniere dont ſe ſervit le* Duc de Valentinois, *pour ſe défaire de* Vitelli, d'Olivier de Fermo, *du Seigneur* Pagolo, *& du* Duc de Gravine, *de la Maiſon des* Urſins. 369.

III. *Portrait de la France.* 382.

IV. *Portrait de l'Allemagne.* 415.

FIN.